



Jean Carrère

LA FIN D'ATLANTIS
OU
LE GRAND SOIR

1926

Table des matières

PREMIÈRE JOURNÉE LA FÊTE DU SPHINX	7
Scène I. – <i>Le héraut de gloire.</i>	8
Scène II. – <i>Hermos.</i>	13
Scène III. – <i>Melléna.</i>	18
Scène IV. – <i>Dans le Palais.</i>	23
Scène V. – <i>La porte secrète.</i>	29
Scène VI. – <i>L'orage dans la foule.</i>	34
Scène VII. – <i>Le Temple.</i>	44
Scène VIII. – <i>La terrasse du Sphinx.</i>	50
Scène IX. – <i>Hors du Temple.</i>	56
Scène X. – <i>Le Sphinx vivant.</i>	61
DEUXIÈME JOURNÉE LA FÊTE DES EAUX.....	65
Scène I. – <i>L'Île de Pourpre.</i>	66
Scène II. – <i>Harpes et cithares.</i>	72
Scène III. – <i>La Ligure.</i>	77
Scène IV. – <i>Dans l'Île Verte.</i>	80
Scène V. – <i>Les confidences de Glania.</i>	84
Scène VI. – <i>Les messagers.</i>	90
Scène VII. – <i>La tête et le bras.</i>	95
Scène VIII. – <i>Hellas.</i>	99
Scène IX. – <i>Le père et la fille.</i>	104
Scène X. – <i>Deux âmes.</i>	108
Scène XI. – <i>Le vaisseau de l'Empire.</i>	118
Scène XII. – <i>Le Maître des Eaux.</i>	123
Scène XIII. – <i>Au palais des Eaux.</i>	128

Scène XIV. – <i>En barque.</i>	132
TROISIÈME JOURNÉE LA FÊTE DE L'OR.....	138
Scène I. – <i>Les trésors d'Atlantis.</i>	139
Scène II. – <i>Matin de fête.</i>	144
Scène III. – <i>Sur la Terrasse Sainte.</i>	149
Scène IV. – <i>Au palais de l'Or.</i>	155
Scène V. – <i>Melléna.</i>	159
Scène VI. – <i>Le secret de Moussor.</i>	166
Scène VII. – <i>L'autre secret.</i>	171
Scène VIII. – <i>Au palais des Eaux.</i>	177
Scène IX. – <i>Au Palais de l'Empire.</i>	183
Scène X. – <i>Les jardins de Melléna.</i>	186
Scène XI. – <i>Vers la mêlée.</i>	194
Scène XII. – <i>La mêlée.</i>	198
Scène XIII. – <i>Dans la nuit.</i>	202
Scène XIV. – <i>Au Palais de l'Empire.</i>	206
Scène XV. – <i>Dans le Temple.</i>	209
Scène XVI. – <i>L'or.</i>	217
QUATRIÈME JOURNÉE LA FÊTE DE L'OCCIDENT	221
Scène I. – <i>Les adieux à l'Île Verte.</i>	222
Scène II. – <i>Au Palais de l'Empire.</i>	230
Scène III. – <i>Deux âmes.</i>	234
Scène IV. – <i>Matin de bataille.</i>	241
Scène V. – <i>Dans le sanctuaire.</i>	245
Scène VI. – <i>Les gardiens du feu.</i>	249
Scène VII. – <i>La flotte ennemie.</i>	257

Scène VIII. – <i>Timou.</i>	263
Scène IX. – <i>L'Île de Pourpre.</i>	268
Scène X. – <i>La foule.</i>	273
Scène XI. – <i>La place de l'Empire.</i>	278
Scène XII. – <i>Le miroir ardent.</i>	287
Scène XIII. – <i>La mer en feu.</i>	295
Scène XIV. – <i>Les ailes du Sphinx.</i>	300
Scène XV. – <i>La colère d'Hellas.</i>	308
Scène XVI. – <i>La colère des eaux.</i>	315
Scène XVII. – <i>La colère du ciel.</i>	321
CINQUIÈME JOURNÉE LA FÊTE DE L'ORIENT	327
Scène I. – <i>Dans l'Île de Pourpre.</i>	328
Scène II. – <i>Les restes d'Atlantis.</i>	332
Scène III. – <i>L'Alérion sauveur.</i>	338
Scène IV. – <i>Autour de l'Alérion.</i>	344
Scène V. – <i>Les autres.</i>	350
Scène VI. – <i>Un vaisseau.</i>	357
Scène VII. – <i>La mort de Knephao.</i>	361
Scène VIII. – <i>Les funérailles.</i>	366
Scène IX. – <i>Le repas.</i>	370
Scène X. – <i>Trois hommes.</i>	373
Scène XI. – <i>Vers l'Orient.</i>	378
À propos de cette édition électronique	383

Atlantis ! Atlantis
Je te revois du fond des âges

(La Terre Tremblante.)

*À ma chère et grande Nelly
qui par son influence rayonnante et douce
m'a forcé d'écrire et de publier
ce roman dramatique
dont j'étais hanté depuis mon enfance
à travers les féeries que racontaient le soir
les aïeules au coin du feu.*

IN MEMORIAM.

(Frascati, août 1925.)

PREMIÈRE JOURNÉE

LA FÊTE DU SPHINX

Un grand peuple ne peut mourir que de lui-même.

Scène I. – *Le héraut de gloire.*

Le Palais de l'Empire, adossé contre la terrasse du Sphinx, a perdu la majesté de ses lignes grandioses ; car, suivant la coutume adoptée pour ce jour de fête, on a édifié, entre les hauts piliers de marbre sombre, plusieurs rangées d'échafaudages, dont la charpente en bois se dissimule sous des tentures rouges aux franges d'or. Et, cette fois, les dames du quartier des Apôtres, celles de la presque île égyptienne où sont logés les chefs des soldats, celles mêmes du grand port marchand, sont venues en si grand nombre, que l'architecte Barkas, intendant des fêtes, a dû, la veille même, dresser dans l'intervalle des colonnes jusqu'à cinq étages de balcons superposés. Pressées les unes contre les autres, les patriciennes rassemblées s'épanouissent joyeusement dans le plaisir de regarder et de paraître.

L'immense esplanade semble aujourd'hui petite. Et cependant, de minute en minute, les avenues débouchant sur la place de tous les points de la cité projettent de nouvelles vagues humaines ; et ceux qui, arrivés les premiers, se sont déjà glissés le long du vaste parapet d'où la vue domine la ville et le port, se demandent avec inquiétude si la houle sans cesse grandissante du peuple ne va pas les broyer contre les balustres de bronze.

— Heureusement, bougonne un homme gros, qu'à sa tunique brodée on reconnaît pour un marchand des quartiers bas ; heureusement qu'on a pris soin, cette nuit, de fermer les élévateurs publics et d'interdire au peuple toutes les machines de transport rapide ! Sans cela, je crois bien, toute la plèbe s'écraserait sur cette place !

— Et pourquoi, nous aussi, ne pourrions-nous pas venir ?
répond sèchement un grand et maigre matelot du port. Ne sommes-nous pas pétris de la même matière ?

— Tellement pétris, mon ami, que si la poussée continue encore, nous allons l'être une seconde fois !

Un bruyant éclat de rire accueille la boutade du jovial boutiquier.

— Et tout cela, interrompt une jeune femme, pour voir des Barbares au teint blême, venus d'un pays sauvage où il y a des maisons en terre pilée !

— Et toi, la belle ? viens-tu pour autre chose ?

— Peuh ! des hommes blancs ! Ils n'ont même plus le charme de la nouveauté pour nous ! Le quart d'Atlantis, bientôt, se peuplera de ces faces lunaires !

— Ceux-ci, paraît-il, ont inventé d'ineffables mélodies...

— Et l'on ajoute qu'ils sont fort beaux !

— Ah ! Ah ! Seigneurs atlantes, ça va quelque peu nous changer de vous !

— Puisqu'il te faut de beaux hommes, la gaillarde, tu vas être servie : voici paraître le héraut de gloire avec son cortège de géants.

En effet, sur le perron du Palais, dominant toute l'esplanade du haut de ses gradins en marbre rouge, s'avance le traditionnel héraut de gloire, porté sur un pavois garni de pourpre que maintiennent sur leurs épaules des Nubiens aux formes colossales. Autour du pavois, des cavaliers d'Égypte

aux lances dorées laissent reluire leurs cuirasses au soleil. Le héraut parle dans un porte-voix au pavillon de cuivre. Chaque grande esplanade, aujourd'hui, entend un héraut. Mais le premier d'entre eux parle sur la place de l'Empire.

— Gens d'Atlantis, proclame-t-il, et vous, nos frères de l'Occident rouge, et vous aussi, nos jeunes alliés des terres orientales, salut au nom de l'Empire des Eaux !... Voici commencées les grandes journées de fêtes où, tous les cinq ans, Atlantis célèbre sa richesse et l'immortalité de son prestige universel. Mais, cette année, ô Atlantes, selon la volonté des Apôtres du Soleil, deux nouveaux jours de réjouissances publiques s'ajouteront aux trois antiques fêtes du Sphinx, des Eaux et de l'Or. Les Apôtres du Soleil, vos seigneurs et protecteurs...

— Les Atlantes n'ont pas de protecteurs !

— Ni de seigneurs !

— Silence ! Silence !

— Laissez parler le héraut !

Le héraut, impassible, reprend :

— Donc, les Apôtres du Soleil ont décidé que deux réjouissances nouvelles complèteraient les trois fêtes consacrées : le quatrième jour, il y aura la fête de l'Occident, et le cinquième, la fête de l'Orient...

Mouvement de surprise.

— Atlantes, sachez en quoi consisteront ces deux fêtes nouvelles. Celle de l'Occident sera consacrée aux peuples vénérés du continent toltèque, dont nous sommes presque tous originaires ; nous exalterons le foyer primitif de notre

glorieuse race rouge, d'où partirent, il y a des milliers et des milliers d'années, les premiers fondateurs de la Reine des Eaux.

— Très bien ! très juste ! applaudit la foule.

— La fête de Melléna ! glapit une voix d'étudiant.

— Silence ! Assez !...

— Je vais finir. Nous irons donc en masse, le quatrième jour, sur le grand port occidental, recevoir et saluer les délégués de Palanqué-la-Sainte, et d'Uxmal-la-Magnifique, et de Panuco-la-Riche, et ceux qui viendront de Tiahuanaco et ceux de l'Idaho, et ceux du pays des Grandes-Cascades. Et nous leur montrerons, par notre empressement, qu'Atlantis n'oublie pas ses ancêtres.

— Atlantis est toujours belle !

— Et belle plus encore elle sera, citadins, quand, le cinquième jour, nous irons sur le grand port gaélique, au levant de la ville, saluer nos jeunes colons blancs des terres orientales, lesquels doivent tous à la Reine des Eaux de ne plus ressembler aux sauvages errants que nos aïeux ont découverts autrefois.

— Bienvenue aux Gaëls et aux Ligures !

— Salut aux Étrusques !

— Et aux Cantabres et aux Ibères !

— Aux hommes de Biscaye et de Basconie !

— Et aux bardes d'Armor que nous allons applaudir !

— Car, ajoute le héraut, si les dieux nous ont mis au milieu même de l’océan Atlantique, c’est qu’ils ont voulu que notre empire bienfaisant et nécessaire...

— Oui, oui, nécessaire !

— ... s’épandît également sur tous les continents terrestres, et que le Sphinx de notre Terrasse Sainte devînt, pour tous les peuples, l’image symbolique du soleil.

— Gloire au Sphinx !

— Et plus que jamais, mes amis, répétons et méditons, selon la coutume, cette parole sacrée de Manou dont le sens, désormais, nous apparaît sans voile : *Atlantis ne pourra mourir que d’elle-même*. Et comme nous savons, maintenant, qu’aucun peuple, jamais, ne voudra ni ne pourra faire mourir Atlantis, autant vaut qu’on proclame son éternité !

— Atlantis éternelle !

— Éternelle ! éternelle !

Et le cri se répercute, sur toute l’esplanade, tandis que le héraut, porté sur son pavois et entouré de ses cavaliers d’Égypte, descend lentement les gradins de marbre rouge pour s’en aller recommencer ailleurs.

Scène II. – *Hermos.*

Mais voici que des cris retentissent près du marchand de la cité basse, qui déplorait tout à l'heure l'accès de la plèbe sur la place de l'Empire. Le tumulte d'une rixe agite la foule ; une poussée formidable, partie du Palais de l'Empire, vient jeter contre la balustrade le dernier rang des spectateurs effarés.

— Dégagez la place ! vocifère le marchand. Tous les soldats ont donc péri chez les Pélasges ?

— Hellas ! qu'on ramène Hellas ! hurle un matelot. Il n'y a plus à présent, que désordre et cohue dans toutes les fêtes !

— Ou à défaut d'Hellas, qu'Hermos revienne ! déclare un étudiant.

— Vraiment, je vous admire ! reprend le marchand. Alors, c'est vous qui réclamez Hellas ? Vous qui jadis l'avez forcé de quitter la ville ?

— Mais ce n'est pas nous ! Ce sont les riches...

— Vous les avez aidés !

À cet instant, une nouvelle poussée fait onduler la foule.

— Un homme en triomphe ! braille un écolier. On le dirige vers la Grille d'Or !

— Un Apôtre du Soleil. Il porte le manteau de pourpre...

— ... Et la couronne de feuillage.

— Un Apôtre ? Impossible ! Ils ont tous gravi depuis longtemps la Terrasse Sacrée pour l'élection du nouveau Prince, et la Grille d'Or ne s'ouvre plus.

— Alors, qui ? Hellas et Hermos sont absents, et Oréus pareil aux morts.

— Hermos ! Hermos ! crie un écolier qui vient de monter sur l'épaule de son camarade.

À l'instant même, en effet, l'homme porté en triomphe apparaît face au peuple, et tous reconnaissent le poète Hermos, fils d'Hermès, l'idole de la jeunesse.

— Hermos ! Gloire à Hermos !

Cependant, les jeunes gens se faufilent jusqu'au groupe enthousiaste par qui Hermos est soulevé. On avance ainsi, après bien des ondoiemens, jusqu'à la Grille d'Or, devant et derrière laquelle veillent, en cuirasses resplendissantes, les cavaliers de la colonie égyptienne. Immobiles sur leurs montures immobiles, ils ont eu pour ordre que nul profane ne doit franchir la Grille. Aussi, quand arrive Hermos porté sur les épaules de la foule, les cavaliers d'Égypte ne bronchent pas plus qu'ils n'ont sourcillé tout le jour, aux supplications des femmes, aux joyeux sarcasmes des jeunes gens ou aux invectives lancées de loin par la populace marine.

— Mais ouvrez donc la Grille ! crie-t-on de toutes parts. Vous voyez bien que c'est un des Apôtres !

— Le grand Hermos ! notre poète !

À ces mots, quelques cavaliers ne peuvent retenir un frémissement de surprise et d'embarras. Sans quitter leur place, ils consultent d'un signe de tête un géant au casque d'or lamé,

à l'armure éclatante de pierreries, qui se tient seul, à quelques pas devant eux.

C'est leur chef, Knephao, surnommé « le Beau Noir » par le peuple, quoique né dans la Haute-Égypte, colonie de pure race atlante, à l'endroit même où, jadis, on détourna le Nil de son ancien cours pour le diriger vers la plaine du Nord. Mais la face du rude soldat, cuite aux soleils de batailles lointaines et séchée par le vent des déserts, a perdu le bel éclat d'or rouge dont s'enorgueillissent les purs Atlantes et leurs colons égyptiens.

Le chef des cohortes passe pour invincible et il plane autour de son nom, dans l'imagination des foules, un halo d'héroïques légendes : des montagnes de Libye fendues par lui à coups de hache ; des peuplades barbares traversées à cheval, au son des trompettes, avec une escorte de quelques hommes à peine, parmi l'émerveillement des populations subjuguées... Ceux-là donc qui s'appuient contre la Grille, presque sous les pas des chevaux, éprouvent quelque inquiétude :

— Ne poussez pas ! inutile ! Vous voyez bien qu'on n'ouvrira pas !

Knephao, en effet, impassible, envoie, d'un signe imperceptible, l'ordre à ses hommes de ne pas bouger.

La foule sait bien que la Grille d'Or restera close. Mais un souffle a passé sur elle :

— La Grille ! La Grille ! Ouvrez donc !

— Gloire à Hermos !

Et voici que, dans cette houle, Hermos, porté par un remous du peuple, se trouve face à face avec le guerrier égyptien.

— Knephao, demande Hermos, réponds-moi sans rudesse ni colère. J'arrive du royaume de Saba : j'ai traversé des terres et des mers pour ne pas manquer la fête archisainte du Sphinx. Vas-tu donc me laisser au seuil pour quelques pauvres minutes perdues ?

À cette voix enveloppante, le colosse relève la tête et regarde avec curiosité son interlocuteur inattendu ; puis, reprenant son air d'indifférence :

— Tu sais bien que je ne dois pas enfreindre les ordres de tes frères.

— C'est donc impossible, même pour moi ?

— Impossible, en effet !

— Aussi impossible que de rouvrir un passage au fleuve Nil, qui s'épandait en désordre dans la plaine ?

Cette fois, la curiosité de Knephao se change en une émotion contenue :

— Que dis-tu ? D'où viens-tu ? Qui t'a raconté les aventures de jadis ? Il me semble, d'ailleurs, que ta voix me rappelle...

— Le chant que je modulais le soir, quand tu veillais aux bords du fleuve...

— Et quand des lions rôdaient autour de nos chétives cabanes ! Ah ! par Horus, trois fois saint ! c'est donc toi qu'on appelle aujourd'hui le fameux Hermos ?

Autour des deux hommes, un cercle de silence va s'élargissant. Au loin, ne comprenant rien, et croyant à une altercation, la foule s'agite divisée en partis contraires.

— Eh bien ! Knephao, peux-tu maintenant entrouvrir pour moi la Grille ? Tu sais quelle place j'occupais, là-bas, à côté du grand Oréus notre maître, et pourquoi j'ai si ardent désir d'aller célébrer les rites du Soleil ?

— Que les génies protecteurs du fleuve Nil et le Soleil, père d'Atlantis, attestent ici combien j'admire le grand Oréus et lui souhaite longue vie, et combien j'ai joie de te revoir, ô mon ancien compagnon. Mais, par ces puissances redoutables que j'invoque, je jure que je ne puis, même pour toi, ouvrir la Grille de la Colline Sacrée...

Un murmure d'étonnement parcourt la foule environnante ; et Knephao, sans y porter attention :

— Je me ferai tuer ici, je l'ai promis, plutôt que de manquer à ma parole, et tu sais...

— Oui, je sais que tu n'as pas peur de la mort.

— Ni toi non plus, Hermos ! Mais écoute. Le temps presse. Veux-tu me suivre dans ce palais ? Il y a peut-être encore d'autres espoirs.

Et Knephao, poussant son cheval, passe à travers la tourbe. Les admirateurs d'Hermos le suivent, portant l'Apôtre au manteau rouge, et comme la Grille d'Or est placée à l'extrémité droite de la place, le cortège imprévu doit traverser la moitié de l'esplanade.

Scène III. – *Melléna.*

— Regardez, observe le gros marchand, regardez : ils vont vers l'estrade centrale où trône Melléna. Que signifie ce nouveau mouvement ?

— C'est Melléna, sans doute, qui lui a fait donner l'ordre de se rendre auprès d'elle ! réplique aigrement une femme.

— Un Apôtre n'a pas d'ordre à recevoir de Melléna !

— Une prière, alors !

— Ou une invite, ma chère ! Il lui faut sans doute un nouvel amant, à cette ancienne vendeuse de plaisir, qui dansait jadis pour les matelots barbares !

— Silence donc, têtes de pieuvres ! objecte le gros homme. Vous l'insultez aujourd'hui et vous l'acclamiez, il y a trois ans, alors qu'elle promettait à Atlantis une fête perpétuelle !

— Ses promesses, parlons-en !

Cependant Knephao, suivi d'Hermos, arrive devant la porte du palais, sous le balcon où Melléna, femme de Guitché, le maître de l'or, trône sur un siège d'ivoire.

Devant la large porte ouverte entre les deux grands piliers que soutiennent deux géants de bronze, un perron en granit, de sept marches, reste vide ; et des fantassins le gardent rigoureusement. Mais Knephao, à qui nul soldat ne saurait désobéir, apparaît à cheval sur le perron, dominant la foule :

— Melléna, maîtresse de l'Or, gloire de la Mer, protectrice de la Cité, salut ! Voici Hermos, Apôtre du Soleil, qui

retourne du pays de Saba. Venu trop tard pour la fête du Sphinx, il ne peut demeurer sur la place publique, portant le manteau de pourpre et la couronne des Initiés. Bien que le Palais, aujourd'hui, soit laissé aux seules femmes, veux-tu lui accorder d'y chercher une retraite à l'abri de la curiosité populaire ?

Sur la place, tout le monde reste attentif. Que va dire Melléna ? Les mieux renseignés savent, en effet, qu'elle redoute la présence d'Hermos, et d'aucuns assurent qu'elle a suscité des obstacles divers au retour du poète ami d'Hellas.

Elle se lève, et s'avance jusqu'au rebord du balcon, svelte, souple, brillante de pierreries, incarnation de la beauté rouge. Moulée dans une robe aux nuances changeantes, les bras nus cerclés de lourds anneaux, les seins gonflés sous des gorge-rins d'émail translucide, le cou long, sortant d'un collier en fils d'or si fins qu'ils frémissent sur la gorge, Melléna dresse sa tête à la peau vermeille, qu'avivent des lèvres d'humide pourpre et qu'illuminent deux yeux d'orage, sous des sourcils ouverts en ailes déployées.

— Hermos, articule-t-elle d'une voix lente et tendre ; Hermos, toi qui reviens des pays lointains où tu portas la lumière du peuple rouge, je te salue.

Puis, regardant le colosse, elle insinue d'un ton qui semble plein de sollicitude :

— Est-il vrai, Knephao, que tu ne puisses ouvrir à notre illustre Apôtre la trop sévère Grille d'Or ?

— Tu le sais bien, Melléna.

— Et si je t'en priais, moi-même ?

— À toi-même, je devrais refuser.

— Tu l’entends donc, Hermos, mes efforts resteraient aussi vains que les tiens. Viens donc, puisque toute révolte contre le sort est inutile, viens goûter le repos mérité par ton courage, et que le Palais, aujourd’hui réservé aux femmes, abrite un instant, par faveur glorieuse, le grand poète qui les a si souvent charmées.

Hermos s’incline ; Knephao descend de cheval, et tous deux pénètrent dans le Palais.

Dans la foule houleuse, les paroles de Melléna circulent, modifiées, travesties de cercle en cercle.

— L’hypocrite ! Elle affectait des regrets ! As-tu vu la joie qui brillait dans ses yeux ?

— Elle triomphe, enfin ! Ni Hermos, ni Hellas ne seront Prince des Apôtres !

— On acclamera Guitché !

— Et elle agira pour lui !

Et, peu à peu, des grondements sourds, des menaces éclatent. Là-bas, près du parapet, malgré la prudence effarée des marchands, les femmes poussent de stridentes huées :

— À bas Melléna !

— Va danser sur le port pour la joie des Barbares !

— À mort, à mort !

Melléna, impassible, a repris place sur son trône d’ivoire ; cependant, la rumeur du peuple grossit en orage. Déjà les fantassins d’Égypte s’apprêtent à pointer leurs lances ; la tempête gronde, le Palais est menacé... Mais aussitôt, Melléna fait un signe, et l’on voit à pas lents, majestueux dans leurs

longues robes blanches, sortir sur le perron les bardes venus d'Armor.

Miraculeux revirement, la tempête de haine se transforme en clameurs de joie : ceux qui, au premier rang, s'efforçaient d'envahir le Palais, agitent leurs coiffures en signe d'allégresse :

— Enfin, les bardes !

— Vivent les hommes blancs !

— Armor ! Gloire à Armor !

Et telle est l'ardeur exultante de la foule que les bardes aux visages blancs, aux longs cheveux couronnés de lierre, ignorant le parler d'Atlantis, restent, étonnés, sur le seuil du palais.

— Armor ! Armor ! crie toujours la multitude.

Melléna, alors, voyant la foule retournée, se penche et, s'adressant aux gens d'Armor, leur dit quelques mots dans une langue inconnue, aux syllabes rudes. Subitement, les bardes, rassérénés, s'avancent jusqu'au bord de la plus haute marche, et, tandis que les uns sonnent dans des cors d'ivoire ou des buccins de cuivre, la plupart, sur leurs harpes, égrènent dans l'air chaud des notes de cristal.

Empire ineffable du rythme ! Bienfait de l'harmonie jaillissant en cascades sonores ! Voici que, sur cette foule grouillante et bruyante, où toutes les passions ont soufflé tour à tour, l'ordre et le calme descendent en ondes apaisantes ; et chacun, tout à l'instant, se retrouve à sa place, silencieux, heureux et attentif...

La musique, en effet, constitue la volupté suprême des Atlantes. Elle leur parle un langage intraduisible qu'ils comprennent tous, impuissants toutefois à l'expliquer. Sur les ailes du rêve, tout là-haut, loin de la monotone vie, vers les seuls biens qu'ils n'aient pas conquis encore, vers la gloire du soleil ou le mystère des étoiles...

Scène IV. – *Dans le Palais.*

Hermos et Knephao, cependant, ont pénétré par une porte de bronze, dans une salle immense, qui sert de vestibule et qui, d'ordinaire, reste ouverte au peuple.

— Surtout, murmure Knephao, ne montrons aucune hâte. Toute impatience apparente nous trahirait.

Les gardes saluent leur chef avec un affectueux respect, et considèrent Hermos avec surprise, Celui-ci fait halte un moment, attiré par une curiosité irrésistible, devant les magnificences de cette salle nouvellement édifiée.

— Hermos, tu ne connais donc pas ce vestibule ?

— Comment le connaîtrais-je ? Je m'embarquai pour la Libye voilà cinq ans déjà.

— C'est juste ; et cette salle neuve, où s'immortalise la gloire de la jeune Égypte, ne se laisse voir que depuis quatre années. Oréus lui-même en traça les grandes lignes, et Hellas en a hâté l'achèvement. Ne croirais-tu pas, Hermos, qu'on leur en a fait un crime, les accusant d'exalter l'Égypte pour y transporter la capitale du monde ? Mais je vais te montrer les hauts-reliefs des grands panneaux.

Ce disant, Knephao entraîne Hermos sous l'immense voûte, dont les proportions harmonieuses frappent l'Apôtre d'étonnement. La salle est si vaste que s'élèvent vers le plafond une centaine de colonnes en marbre jaune, ayant chacune pour point d'appui quatre géants de cuivre agenouillés, dos à dos, et dont les muscles semblent éclater sous l'effort. Ils symbolisent les guerriers nubien vaincus dans la Haute-Égypte. Entre les colonnes, dans de grands vases de terre

vernies, jaillissent des palmiers aux larges feuilles, tandis que s'étendent des sphinx en granit rouge, sans ailes, aux têtes de femmes, les griffes en avant. Un bassin de jaspe éclaire de vifs reflets le centre de cette forêt immobile, et, autour du bassin, des crocodiles en bronze vert répandent l'eau qui chante en jets réguliers. Et comme Hermos s'arrête à chaque découverte :

— Viens, viens, dit Knephao. Voici qui va t'éveiller d'autres souvenirs.

Et, contre la large muraille du fond, il montre à l'Apôtre un panneau d'argent bruni, de toute la hauteur de la salle, où, en figures de grandeur naturelle, les artistes de l'Île de Pourpre ont fait revivre avec orgueil les hauts faits des Atlantes sur la terre d'Égypte.

— Les admirables sculptures ! s'écrie Hermos. Mais c'est nous-mêmes, Knephao, te souviens-tu ?

Et il touche du doigt, sur le métal, la figure en relief d'un éphèbe jouant de la lyre.

— Tiens, regarde, me voici précédant mon père et chantant un hymne à la gloire du Sphinx qu'on voit se dresser à l'horizon.

— Quel beau voyage, Hermos ! Tout mon cœur, en l'évoquant, est chaviré dans ma poitrine ! Que ne puis-je retourner à ce temps de jeunesse où toute la vie rayonnait d'espoir.

— Qu'as-tu donc, ami ? Quelle tristesse dans tes paroles ?

Mais Knephao, s'adressant aux fantassins de garde, à voix très haute, pour qu'on l'entende partout :

— Eh là-bas, l'homme, sais-tu où se trouve, au fond du Palais quelque chambre solitaire, où nul bruit ne puisse arriver de la ville ? Hermos a besoin d'un repos absolu.

— Grand chef, va vers cette porte de bois noir qui nous fait face. D'ailleurs, je veille.

— Parfait, l'ami. Je reviens moi-même dans l'instant. Et que personne n'entre ici.

Puis, entraînant Hermos, le géant murmure à voix basse :

— C'est là que je voulais aller. Suis-moi.

Et, ayant refermé la porte à verrous, Knephao entraîne Hermos à travers des corridors souterrains.

— Mais, enfin, dit Hermos, puis-je parler maintenant ? Où me conduis-tu ? Que veux-tu de moi ? Que signifient ces allures de mystère ?

— Asseyons-nous, Hermos, sur le rebord de cette pierre. Il nous reste encore quelques instants avant d'agir.

— Parle. J'ai hâte de savoir.

— Je n'ai pas besoin de te dire combien les Égyptiens aiment Atlantis. Toutes les autres nations du monde, vous les avez vaincues ; la nôtre, vous l'avez enfantée. Nos pères sont partis de la Grande-Île, baignée par l'océan Atlantique, pour aller coloniser notre jeune terre. Des Phrygiens, des Scythes, des Gaëls, des Ibères, des Tyrrhéniens ou des Guitchos et de tous vos tributaires du vaste monde, n'attendez qu'obéissance. De nous, espérez tout amour. Voilà pour le peuple. Pour moi, Hermos, toute ma vie, je l'ai vouée à la gloire de la Cité-Reine. Enfant, près des cataractes d'Abôo, j'aidais mon père et les frères de mon père à défendre le Nil contre la rage

des hommes noirs. Et le soir, comme récompense, mon bisaïeul, parti tout jeune d'Atlantis, me racontait les éblouissements de la Ville-Unique. Enfin, il me fut donné de voir la Cité de mon dernier amour ! Il y a cinq ans, quand Abydos mourut, Hellas, le héros Hellas, ton ami et mon maître...

— Mon maître, aussi !

— Hellas donc, devenu Prince des Apôtres, m'appela près de lui, et j'arrivai, par un beau matin de printemps, au moment juste où le soleil levant faisait resplendir les ailes d'or du Sphinx. Quel émoi ! Je vis d'abord vers l'horizon se dresser le mont de Manou avec son grand lac artificiel, d'où l'eau, sans cesse renouvelée, s'épandait dans la ville en ruisseaux de lumière. Et il me sembla que les sept bras immenses des presqu'îles s'élançaient dans la mer pour m'enlacer. Si bien que je tombai à genoux, oui, à genoux, comme un jeune amoureux. Et j'avais, en effet, toutes les illusions sans taches du premier amour. Que ne les ai-je gardées ?

— Mais qu'arrive-t-il, Knephao ? Comme tu parais ému ! Toi que n'ont fait trembler ni les fureurs des hommes ni les tempêtes de la mer, on dirait que tu as peur ?

— Peur ! Oui, Hermos, j'ai peur.

Et Knephao se penche vers l'oreille d'Hermos, et, faiblement, comme s'il craignait d'être entendu par les pierres mêmes :

— Oui, j'ai peur pour l'Empire atlante !

Mais Hermos arrache ses mains des mains de Knephao et, d'une voix sèche :

— Que dis-tu ? Es-tu fou ? Atlantis immortelle ! Atlantis, fille du Sphinx ! Atlantis, messagère du Dieu inconnu ! Atlantis qui ne peut mourir que d'elle-même !...

— Ah ! ne prononce pas ces mots. Sache-le bien, Atlantis n'est plus qu'un corps malade somptueusement paré. Les astu vus, tout à l'heure, ces milliers et ces milliers de fous, sur l'esplanade de l'Empire, onduler et crier à tous les vents qui soufflaient ? Et il suffit de quelques sons de harpe pour apaiser tous ces frénétiques ! Ah ! Hermos, quel grand malheur pour un peuple que trop de bonheur ininterrompu !

— Ce bonheur actuel fut autrefois conquis par les vertus des ancêtres.

— Et sera perdu, sans doute, par les vices des descendants.

— Oh ! beau soldat, quel juge sévère !

— Je ne juge pas, Hermos. J'observe simplement. Pendant que toi, poète et fils d'Hermès, tu planes dans les hauteurs sublimes, moi je vis en contact chaque jour avec la foule grouillante. Et je la connais. Or, tandis que les peuples vaincus du vaste monde vous apportent leur tribut de travail et de richesse, le peuple d'Atlantis, se croyant invincible, rit au soleil et chante à la lune ; il se complaît à célébrer sa gloire ; il s'enivre de musique et de plaisir, il méprise ceux qu'il appelle ses tributaires ; il les méprise au point qu'il leur abandonne, sans se méfier d'eux, tous les tracassas de la vie active, et sa flotte, et ses mines, et ses constructions et ses terres de labour...

— Mais qu'ont-ils à se plaindre ? Ils participent à notre civilisation dont ils jouissent ?

— Jusqu’au moment où ils voudront devenir les maîtres à leur tour !

— Eux, les maîtres ? Ces Barbares ?

— Oui, ces Barbares, comme tu dis ! Bien qu’en réalité les plus à craindre ne soient pas les nouveaux colons de race blanche, mais les vieux peuples du continent toltèque, que vous avez vaincus et remplacés dans l’empire de l’univers.

— Eh quoi ? N’avons-nous pas avec eux un pacte en bonne forme ?

— Ah ! le beau jouet ! Le meilleur pacte, Hermos, c’est notre force. Et cette force va diminuant tous les jours.

— Et nos secrets de la Terrasse Sainte ?

— Sans doute ! Sans doute ! Nos ennemis craignent encore la mystérieuse Terrasse Sacrée... Ils savent que dans le temple du Sphinx et dans le Palais des Initiés se gardent les secrets par lesquels les Atlantes soulèvent les eaux et déplacent les montagnes. Le dernier rempart de l’Empire atlante tient dans ces quelques brasses carrées de la Terrasse Sainte, sous les ailes du Sphinx... Eh bien, Hermos, ce rempart va nous échapper tout à l’heure !

Scène V. – *La porte secrète.*

À ces mots, Hermos interrompt brusquement la rude voix de l'Égyptien :

— En vérité, Knephao, je ne puis te laisser continuer plus avant. Ne t'affoles-tu pas, pour quelque faiblesse de la multitude et pour d'inconscientes intrigues de femmes, dont se distrait l'oisiveté de la place publique ?

— Dis-moi, Hermos, que penserais-tu si, par aventure, les Apôtres éalisaient quelque prince indigne ?

— Mais jusqu'à ce jour les Apôtres n'ont jamais failli. Ossur, père d'Oréus, Hermès, mon père, Abydos, père d'Hellas, Oréus lui-même, le plus grand de tous, et enfin, notre cher Hellas, où peux-tu trouver, Knephao, plus magnifique chaîne de science et de vertu ? Et je ne parle que des dernières années...

— Et si pourtant, cette fois, le collège du Sphinx allait exalter un ennemi d'Atlantis ?

— Je dirais... je dirais... Mais à quoi bon parler de ces folles hypothèses ? Cela n'arrivera jamais.

— Jamais ? Eh bien, Hermos, dans quelques heures, ce grand malheur va s'abattre sur nous.

— Qu'oses-tu dire ?

— La vérité ! Oui, quand le couchant embrasera la mer, le collège du Sphinx, sur la Terrasse Sainte, acclamera, selon le rite, le nouveau Prince...

— Et Hellas ? A-t-il donc démérité d'Atlantis ? A-t-il abdiqué comme Oréus ?

— Tu ne sais donc pas qu'Hellas, depuis l'hiver dernier, nous a laissés sans nouvelle. Les uns disent qu'il est vaincu ; les autres, mort ; d'autres même affirment qu'il a fondé, dans l'archipel des Pélasges, une nouvelle Reine des Eaux, du fond de laquelle, un jour, il se dressera contre Atlantis.

— Eh bien, Knephao, réjouis-toi, Hellas vit, Hellas est vainqueur, Hellas retourne vers Atlantis !

Je me réjouis, Hermos, de savoir notre Hellas vivant et fort ; mais si ses ennemis ont eu l'habileté de détourner toutes les nouvelles reçues, c'est donc qu'ils s'apprêtent à le combattre lui-même quand il apparaîtra devant l'Atlantis.

— Mais qui, ce soir, va prendre la couronne ?

— Tu le demandes ? Celui à qui, depuis trois ans, Atlantis doit tous ses désordres et toutes ses folies. Guitché, le maître de l'Or.

— Guitché ? Cet esclave d'une esclave ?

— Oui, mon cher Hermos, et tu sais donc que Guitché Prince des Apôtres, c'est Melléna devenue, sans contrôle, notre véritable reine ; et Melléna, reine d'Atlantis, c'est la réaction de toute l'antique race occidentale, dont elle vient, et qui hait l'Orient, dont je suis. On a tout fait pour qu'Hellas succombât chez les Pélasges. Et toi-même, Hermos, on a tout fait pour empêcher ton retour. Sais-tu ce qu'elle veut, Melléna ? S'emparer de la Terrasse Sainte, dernier refuge des savants et des initiés. Or, le jour où l'on violera les secrets du Sphinx...

Cette fois, Hermos, complètement retourné, prend avec émoi les mains de Knephao :

— Tu as raison, dit-il, il faut agir. Atlantis mourir ? Ce ne se peut pas. Les dieux en ont besoin pour animer le monde. Ils m'ont conduit près de toi pour te seconder. Que veux-tu de moi ?

— Il faut qu'Atlantis, ce soir, échappe au parti de Melléna. Il faut sauver la Terrasse Sainte. Moi, je ne le puis. Toi, tu le peux.

— Veux-tu que nous courions sur la place publique ? Veux-tu que nous agitions le peuple ? Il m'acclamait tout à l'heure et je l'entendais gronder contre Melléna.

— N'as-tu pas vu l'inconsistance de la foule ? Elle ne sait que crier à tous les vents. Écoute-moi. Dans un instant, tu seras dans le Temple des Initiés. Ils doivent y entrer, selon la coutume, avant le coucher du soleil. Tu te cacheras. Puis, sitôt après la prière en commun, tu sortiras avec eux, et tu apparaîtras sur le perron du Sphinx. Tu raconteras la vérité sur Hellas, et, s'ils veulent quand même désigner un nouveau Prince, tu solliciteras cette dignité.

— Mais s'ils refusent ?

— Il faut que tu emportes la victoire. Ce n'est pas mon affaire : c'est le secret de ton génie.

— Et le Temple, comment y pénétrer ?

— Regarde...

Et l'Égyptien, s'approchant du mur épais, appuie sa main, fortement, contre une pierre, qui, soudain, tourne sur des gonds invisibles et montre une ouverture béante, au fond de

laquelle on entrevoit, dans l'ombre, les premiers degrés d'un escalier tournant.

— De qui donc, Knephao, tiens-tu le secret de cette porte ? Quel dieu, quel démon a pu ouvrir la Colline Sainte ?

— Ni un dieu, ni un démon, mais la prudence avisée des hommes. C'est Ossur, père d'Oréus, qui, prévoyant le soulèvement possible des passions humaines, fit creuser lui-même cette issue cachée. Ossur en indiqua la place à Oréus, son fils ; et quand Oréus, indigné contre Atlantis, se retira dans l'Île Verte, il transmit à Hellas le secret. Et ce secret, Hellas, en partant pour la mer pélasgique, n'a voulu le confier à nul autre que moi. J'ai juré de ne jamais le divulguer, sinon pour le salut d'Atlantis même. J'estime en fait ce salut engagé. Là-haut, tu trouveras une nouvelle porte ; tu appuieras trois fois, contre une pierre ronde en relief, que ta main découvrira facilement. La pierre s'ouvrira sans bruit. Tu te trouveras dans l'angle le plus obscur du Temple. Tu attendras. Tout se passera comme je t'ai dit. Le reste te regarde. Les dieux t'aideront !

— Et si j'échoue ?

— Alors, moi, je vais agir seul... Adieu, Hermos !

Et, courbant sa taille élevée, Knephao, tranquillement, fait pénétrer son large buste entre les pierres.

— Reviens, Knephao, tu marches sûrement à la mort. Moi, je marche peut-être à la gloire. C'est moi qui vais monter jusqu'au Temple !

— Enfin, quelqu'un nous sauvera !

Les deux hommes s'embrassent.

— Adieu, Knephao, dit Hermos en se dégageant. Une prière suprême : Quoi qu'il advienne, vois Oréus, et dis-lui que nulle ambition basse ne m'a poussé à rechercher la place d'Hellas.

— Au revoir, Hermos, les dieux te gardent !

Et, brusquement, la pierre, tournant sur ses gonds invisibles, reprend sa place au flanc de la Terrasse Sainte. Knephao, seul, tombe à genoux, et, les mains tendues vers l'obs-cure crypte où dorment les sarcophages, il invoque l'âme des Apôtres morts.

Scène VI. – *L'orage dans la foule.*

Le géant, maintenant, a repris sa route à travers les corridors sombres, et arrive, enfin, à la porte de bois noir, où il a placé, tout à l'heure, un fantassin d'Égypte, avec la consigne de ne laisser entrer personne. Contre cette porte, il entend retentir des coups pressés, tandis que des voix de femmes jettent au soldat de garde des supplications et des injures :

— Réponds-nous donc, soldat stupide !

— Assassin ! esclave, fils d'esclave ! Ouvre donc !

— Soldat, par grâce, laisse-toi fléchir ; nous te donnerons les plus belles pièces d'or.

— Qu'y a-t-il donc ? crie derrière la porte une voix forte, connue de tous.

— Salut ! Salut ! Voici Knephao ! Ouvre, Knephao, viens nous sauver !

La porte s'ouvre toute grande, et la haute taille de l'Égyptien apparaît.

Autour de Knephao, des femmes affolées s'empressent :

— Grand chef, brave guerrier, notre héros, ils veulent nous tuer !

— Ils sont agités d'un vent de folie ! La foule n'a peur que de toi. Vite, vite, bondis sur la place.

Knephao se dégage de tous les bras enjôleurs ; puis, s'adressant à Melléna qui s'avance :

— Parle, toi, leur maîtresse. D'où vient ce tumulte ?

— Knephao, je ne t'ai jamais fait de mal, n'est-ce pas ? Prouve-moi aujourd'hui que j'ai bien fait de t'accorder ma confiance. Sauve-nous !

— Quoi que tu aies fait ou pensé, Melléna, il me suffit que tu m'appelles à ton secours. Que veux-tu ?

Au même instant, des pierres jetées viennent retentir contre les hauts portails de bronze.

— Tu entends, Knephao, la révolte de la foule ? Ils demandent ma mort ! Ils veulent envahir le Palais.

Par les hautes fenêtres, entrent dans le vestibule des cris épars de la rumeur populaire.

— À mort, Melléna !

— Que l'on pendre Guitché !

— Vive Hellas !

— À l'eau, les femmes !

Melléna perd son assurance, et se serre contre le héros.

— Par pitié, apaise-les. Je te donnerai, Knephao, tous les trésors que tu voudras pour ton Égypte.

— Je ne demande rien, Melléna. Mais dis-moi, d'abord, pourquoi ces clameurs ?

— Ils croient qu'Hellas va revenir ! Je ne sais quels matelots imbéciles, arrivés d'Ibérie, annoncent que l'Apôtre vainqueur retourne en Atlantis avec ses flottes. Ils accusent Guitché d'avoir détourné les nouvelles venues de l'archipel pélasgique. Et ils veulent empêcher l'élection du Prince, disant qu'Hellas n'a pas abdiqué. Que faire ? Que leur répondre ? Ils

vont me tuer. Ils vont tuer Guitché. Ah ! ce que tu voudras, Knephao, ce que tu voudras, mais sauve-nous !

Et elle se presse, brûlante, contre le colosse.

— Beau héros, va leur parler ! gémissent les femmes. Ils t'écouteront.

— Oui, oui, va leur parler, reprend Melléna.

— Et que leur dire ?

— Berce-les de promesses. Raconte-leur qu'en effet Hel-las va revenir. Ce n'est pas vrai ! Mais il faut parfois savoir mentir. Plus tard, nous prendrons nos mesures. L'important est de gagner du temps. Tu verras, Knephao, comme nous te récompenserons !

— Soit ! Melléna. Mais alors, j'exige de toi une seule promesse.

— De tout cœur ! De tout cœur, j'y souscris d'avance.

— Donc, quoi que je dise, quelque affirmation que je porte devant le peuple, je le ferai en ton nom, et tu m'approuveras.

— Je ne te démentirai pas, quand même tu proclamerais l'impossible.

— Et c'est l'impossible que j'annoncerai.

Et tout de suite, Knephao, repoussant le troupeau éploré des femmes, va droit au portail de bronze, pesamment clos. Il ouvre toute large la haute porte, et sa stature gigantesque apparaît sur le perron.

Là-bas, du côté de la Grille, la mêlée commence, quand retentissent de toute part les cris de :

— Voilà Knephao !

— Dis à tes soldats de nous ouvrir la Grille !

— Hellas, ton ami Hellas va revenir !

— Nous pendrons Guitché !

— Nous renverrons Melléna aux Barbares !

— Silence, tous ! vocifère la voix du géant.

Knephao s'avance sur le perron. De sa main droite étendue, il apaise les rumeurs :

— Atlantes, mes frères rouges, que voulez-vous ?

— Nous voulons Hellas !

— Vous l'aurez !

Une acclamation prolongée s'élève. Knephao, avisant aux premiers rangs un homme à la figure bonasse, lui demande à haute voix :

— Toi, tu me sembles raisonnable et juste. Parle pour tous, qu'y a-t-il ?

— Il y a, grand chef, qu'on nous a caché le retour d'Hellas, et qu'on veut, à la place de ce héros, nous imposer un Prince indigne !

— Tu désires Hellas, maintenant ? N'est-ce pas toi et les tiens qui l'avez forcé de quitter la Cité-Reine ?

— Et qu'importe, crie un voisin, ce que nous avons fait il y a trois ans ? Qu'Hellas soit de nouveau maître de l'Empire, puisqu'il nous rapporte de la gloire et de l'or !

— Fort bien, dit Knephao ; et qui vous a donné ces heureuses nouvelles ?

— Des matelots ibériens.

— Alors, écoutez-moi.

Subitement, tout bruit cesse. On s'approche. On attend.

— Atlantes, et vous, Égyptiens, vous savez que je n'ai jamais menti ?

— Jamais ! Jamais !

— Eh bien ! Atlantes, on vous a dit vrai : Hellas est en route, Hellas s'approche d'Atlantis. Voilà ce qu'Hermos vient de m'apprendre. Dans trois jours, deux, demain peut-être, le Prince des Apôtres, le vainqueur des Pélasges rentrera dans la Cité. Tout l'Orient retentit de sa gloire. Il vient d'élargir jusqu'aux terres inconnues l'empire de la Reine des Eaux !

Cris de joie, bras agités, coiffes en l'air.

— Parfait ! proteste l'homme à figure placide, mais en attendant, on va élire un autre Prince !

— Nous ne voulons pas de Guitché !

— Rassurez-vous donc, poursuit Knephao. Guitché ne sera pas élu. Un plus digne que lui va recueillir la couronne, et quand Hellas entrera dans la rade, il lui rendra son titre et son pouvoir.

— Qui donc ? demandent mille voix.

— Hermos !

— Hermos ? Impossible ! Tu n'as pas voulu lui ouvrir la Grille d'Or.

— Laissez-moi finir. Hermos vient de monter sur la Terrasse Sainte par des chemins de lui seul connus. Il va révéler le retour d'Hellas. Melléna, la première, apprenant le retour d'Hellas, vient de m'annoncer qu'on devait lui rendre la couronne.

Une houle de surprise, d'admiration, de joie, soulève la foule.

— Alors, continue Knephao, reprenez vite la fête interrompue.

— Vive Knephao ! Vive Hellas ! Vive Hermos !

— Vive Atlantis l'Éternelle !

Knephao rentre dans le vestibule où se réfugient les bardes d'Armor, où les femmes rassurées bondissent d'allégresse et où Melléna, les yeux brillants, la lèvre heureuse, l'attend et lui tend les mains.

— Dépêchez-vous, fait le guerrier en entrant ; vous voilà, pour le moment, hors de danger.

— Gloire ! gloire à Knephao !

— Knephao, dit Melléna, je te croyais simplement un soldat sans peur. Te voilà maintenant un grand politique. Comme tu sais bien mentir !

Un frisson parcourt les veines du colosse. Il va répondre... mais sa volonté domine ses nerfs et il se contente de prononcer à mi-voix :

— Tu te trompes. Je mens très mal.

— Mettons que tu n'en as pas l'habitude. Que faut-il, Knephao, pour te récompenser ?

— Ah ! l'heureux Égyptien !

— Partez donc ! s'écrie Knephao impatienté. Ce n'est pas l'heure des niaiseries !

Et brusquement, se dirigeant vers l'extrémité du vestibule, il ouvre une porte donnant sur une cour, où des chars attendent, toujours prêts à conduire les hôtes du Palais vers les divers quartiers de la Cité-Reine.

— Ne perdez pas de temps, conseille-t-il. Nul ne sait ce que la foule fera ce soir.

Mais, la dernière, à l'écart, avec quelques amies fidèles, Melléna s'attarde.

— Knephao, maintenant que toutes ces folles s'en vont, tu vas nous dire, à nous, pourquoi tu viens de te jouer ainsi d'Hellas ?

— Moi, me jouer d'Hellas ?

Il sent sourdre en lui des bulles de colère. Mais, une fois de plus, il se maîtrise.

— Au fait, ajoute-t-il, cela ne te regarde pas.

— Soit donc ! Je ne te demande rien. Mais je te devine. À cause d'Oréa, n'est-ce pas, tu le hais ? Tu as bien raison. Elle t'a fait souffrir, cette pédante ?

La colère de Knephao, cette fois, éclate en jaillissements irrésistibles.

— Tais-toi, Melléna, tais-toi. Je te défends de parler d'Oréa. J'ai fait ici ce que je devais faire : tu ne me dois rien !

— Oh ! le sublime amoureux ! Certes, il ne fait pas bon exciter ta rage ! Mais va, je ne t'en veux point ! Adieu, sauveur farouche ! nous nous retrouverons.

Et, jetant au géant un regard à la fois chargé de raillerie et de caresses, elle se dirige, avec ses amies, vers l'escalier qui conduit aux balcons.

— Où vas-tu ? demande l'Égyptien ; tu ne pars pas comme les autres ?

— Tu crois donc que je vais fuir comme ces femmelles ? Je reste ici, chez moi, dans le Palais qui deviendra le mien, ce soir même.

— Ce Palais n'est à personne. Il appartient à l'Empire.

— Et l'Empire appartient au Prince des Apôtres.

— Donc, à Hellas ?

— Ah ! le beau menteur ! Il se prend à ses propres histoires ! Adieu ! Adieu ! Knephao. Et ne pense plus à la cruelle Oréa ! Il y en a de plus belles !

Et, ce disant, elle disparaît, la démarche onduleuse et la tête haute. Le géant murmure :

— Tant pis pour elle ! Si on la tue ce soir, ce n'est plus moi qui la sauverai !

Et il part d'un pas si rapide qu'il se heurte aux gens d'Armor...

— Que faites-vous là ? demande-t-il.

Les hommes ne répondent pas. Le géant, alors, se rappelant tout ce qu'il sait de la langue d'Ys :

— Vous êtes venus de la terre d'Armor ?

— Oui, grand chef.

— Qui vous a mandés ici ?

— Melléna.

— Et quand avez-vous abordé ?

— Il y a trois jours.

— Mais vos vaisseaux ne sont pas dans la rade !

— Ils nous ont débarqués sur une des îles et ont continué leur route vers le détroit de Gadès. Ils attendent des navires qui viennent du pays des Pélasges.

— Quels navires ? et dans quel but ?

— Nous ne savons pas. C'est un secret que gardait le maître des bateaux.

— Misérable ! murmure Knephao en se retournant pour voir si Melléna est encore présente.

Puis, d'une voix indifférente :

— Et qu'attendez-vous maintenant ?

— Nous devons aller dîner dans l'Île de Pourpre.

— Je vais vous y faire conduire.

Appelant un de ses soldats qui, jadis, séjourna avec lui en Armorique :

— Anklios, tu vas conduire ces bardes d'Armor à l'Île de Pourpre. Assure-toi qu'ils ne verront plus personne dans le Palais.

Et les bardes, visiblement heureux de quitter ces lieux d'orage, suivent le soldat à travers les hautes colonnes.

Knephao reste indécis un court moment. Puis, frappant du pied dans un geste de colère :

— Les démons ! Je comprends pourquoi ils espèrent qu'Hellas ne va pas revenir ! Peut-être peut-on tout sauver encore !

Et il se dirige vers la place. La foule exulte. Des groupes chantent. D'autres dansent. Au loin, le soleil décline vers la mer. Une fête immense enveloppe la Cité.

Plein désormais de mépris pour cette foule, il va reprendre place devant la Grille d'Or, sans daigner répondre aux acclamations populaires ; et il attend, impassible, les événements tout proches, auxquels il se prépare d'un cœur résolu.

Scène VII. – *Le Temple.*

Cependant, Hermos, engagé dans l'escalier qui monte en spirale jusqu'au Temple, s'arrête, tâtonne, trouve la pierre ronde indiquée, appuie trois fois sa main contre elle, et voit soudain une porte s'ouvrir.

Toutes les fenêtres du Temple restent closes. Une lumière filtre à travers les hauts soupiraux. L'endroit où se trouve Hermos est situé à l'orient du Temple, près de l'autel du Dieu inconnu. Un doute sur lui-même et sur la Cité l'arrête, hésitant, dans ses projets.

« Ainsi, pense-t-il, je n'ai rien su voir du mal qui ronge l'Empire ? »

Et il s'avance vers l'autel.

Maintenant, il distingue les lignes des colonnades et le profil des statues. Le Temple rectangulaire s'étend du sud au nord et la voûte s'appuie sur vingt et une rangées de sept piliers égaux. Entre les colonnes, sur des sièges d'ivoire, reposent, rigides, les images en bronze des Princes et des héros défunts. Un triangle en or, incrusté de pierreries, resplendit contre la muraille. Aux pieds de l'autel, trois grands sphinx veillent, dont les flancs sont de marbre, les griffes d'airain, les ailes d'or, les yeux de diamant. Entre les griffes de devant, chaque sphinx tient une banderole d'argent, sur laquelle on peut lire des formules sacrées, à travers l'enchevêtrement voulu des caractères. Le premier sphinx, celui de droite, dit :

*Tu ne seras plus homme,
Tu ne seras pas dieu...*

Le second proclame :

*Tuournes toi-même
La roue du destin...*

Et le troisième porte cette inscription troublante :

*Un grand soir viendra
Sans nouvelle aurore.*

Mais, en levant les yeux, entre les trois côtés du triangle brillant qui domine l'autel, Hermos voit luire, en pierres lumineuses, l'inscription suivante que l'opinion populaire et traditionnelle attribue à la seule gloire d'Atlantis :

UN GRAND PEUPLE NE PEUT MOURIR
QUE DE LUI-MÊME

Sur ces paroles tant de fois millénaires, les Apôtres épuisent à chaque fête la sagacité de leurs esprits. Ossur et Hermès eux-mêmes, jusqu'au grand Oréus, n'ont jamais donné de ces verbes étranges que des commentaires symboliques, à triple sens. Hermos éprouve une sorte de vertige. Le front dans ses mains, il s'incline et prie :

« Feu invisible, Source de vie, Père des astres, Dieu inconnu, ô Maître de la Terre, ô Prince de l'Azur, ô Roi du Ciel, toi qui vis à la fois dans le frémissement des nébuleuses et dans le frisson du brin d'herbe ; ô Seigneur, accorde-moi la force de comprendre ton ordre éternel pour répandre sur la Cité-Reine et sur le monde qui l'entoure, le foyer d'amour dont tu m'as brûlé... »

Se relevant alors, et se tournant vers les images des Princes défunts :

« Intercédez pour moi, intercédez pour nous, âmes dont l'éclat sut illuminer la terre ; âmes qui, maintenant, montez, en échelle infinie, de notre sol obscur au foyer de la Splendeur

vivante. Faites qu'Atlantis jamais ne meure, ni des autres, ni d'elle-même, et que jamais ne s'étende sur elle ce grand soir mystérieux qu'aucune aurore ne suivra ! »

Maintenant, Hermos se sent rempli d'une force inespérée. L'exaltation de la prière a haussé son cœur vers le désir d'héroïsme. Il n'a plus peur. Il sent qu'Atlantis vit en lui, et qu'il vit pour elle.

Mais là-bas, contre la porte, on entend du bruit. La trompette sonne. Les Apôtres vont entrer dans le Temple et Hermos n'a que le temps de se réfugier dans un recoin sombre.

Un à un, précédés de Thébao, chef des prêtres, les Apôtres se dispersent derrière les colonnes. D'abord viennent les Frères du Silence, prêtres du Sphinx, voués à ne jamais prendre part ni aux disputes ni aux ambitions des Apôtres actifs. Ils sont à la fois leurs serviteurs et leurs maîtres. Leurs serviteurs, car ils exécutent les ordres du collège ; leurs maîtres aussi, car ce sont eux qui détiennent les clefs du lieu caché où l'on enferme les secrets accumulés de la science atlante ; et nul n'y peut pénétrer avec eux, hormis le Prince des Apôtres, maître suprême. Puis viennent, par groupes divers, les Apôtres, dont le nombre, d'année en année, grossit sans cesse. Malgré les efforts d'Oréus et d'Hellas pour empêcher l'invasion du Temple, le collège a voulu accueillir de nouveaux adeptes fournis par toutes les classes de la Cité.

En tête marchent les architectes, à qui reviennent les plus grands honneurs. Derrière eux, les professions sont mêlées en désordre, et des changeurs d'or, des marchands de pourpre, des tenanciers de tavernes sont confondus avec les juges, les savants, les artistes et les fils de héros.

Hermos ouvre des yeux effarés à voir défiler devant l'autel certaines têtes vulgaires.

Qu'advient-il ? Hermos frissonne. L'a-t-on vu ? L'a-t-on deviné ? Voici que, lentement, un groupe se dirige vers la cachette d'ombre où il se tapit. Le groupe s'enfonce dans le recoin, et, si les plus rapprochés du mur tendaient le bras, ils atteindraient le fils d'Hermès dans sa retraite. Mais nul ne songe à lui. Ce groupe, évidemment, recherche le mystère, et Hermos, dont les yeux s'habituent à l'obscurité, reconnaît Guitché parmi ces nouveaux venus.

— Parlons bas, dit Guitché, nul ici ne peut nous entendre. Barkas est-il là ?

— Oui !

— Et Belkis, tribun des matelots ?

— Me voici.

— Et Moussor, le maître des marchands ?

— Me voici.

Et ainsi de suite, sont énumérés aux oreilles d'Hermos les chefs du parti de Melléna, les ennemis d'Oréus et d'Hellas, les siens, tout à l'heure. Presque tous ces noms n'évoquent rien à sa mémoire, sauf un : celui de Barkas, l'architecte de l'Empire, génie fumeux, aigri envieux qui hait Oréus et Hellas, car toute gloire d'autrui lui cause un personnel supplice.

— Nous voici donc tous, dit Guitché : êtes-vous sûrs de tous vos partisans ?

— Absolument sûrs, déclare Belkis. Je les tiens par l'intérêt.

— J'ai fait le compte, ajoute Barkas, nous serons deux cents contre cent à peine.

— Pourtant, remarque Guitché, prenons bien garde ! Hellas reviendra peut-être. Et si quelqu'un surgit, qui se place devant la porte du Temple, et risque la mort sur le seuil...

— Crainte inutile, remarque Barkas. Un seul eût osé défendre Hellas, mais nous avons fait en sorte qu'il n'arrivât pas à temps.

— Ah oui ! ricane Belkis, ce pauvre niais d'Hermos, qui se croit un grand poète.

— Il doit en ce moment se morfondre contre la Grille d'Or. Les Aztèques avaient ordre de ne le laisser débarquer qu'après midi !

— Alors, reprend Belkis, c'est convenu ? Dès la sortie du Temple, nous allons prolonger les discussions sur les balivernes du Sphinx, de telle sorte que, lorsque le soleil rejoindra la mer, on n'aura que le temps d'acclamer le nouveau Prince, et Guitché se tiendra tout prêt.

— C'est entendu, répond Barkas. Il faut que le maître de l'or devienne aussi le maître du monde.

— Et que tout l'or du Temple revienne à nous !

— Chut... Retirons-nous... La prière est finie...

Les Frères du Silence, en effet, marchent lentement entre les colonnes. Parvenus près de la porte, leur chef Thébao, d'une voix haute, articule lentement :

— Fils du Soleil, avez-vous bien prié ?

— Oui, oui, répondent des voix par centaines.

— Nul cœur impur ne reste parmi vous ?

— Nos cœurs sont unis dans le Dieu inconnu.

Alors Thébao, élevant la main droite en signe de bénédiction, trace dans l'air le triangle sacré et, se retournant vers la porte, l'ouvre à deux battants.

Le soleil décline à l'horizon, et l'heure du sacre approche. Les Apôtres se hâtent vers la sortie, et Hermos voit le Temple désert. Si troublé encore du complot par hasard surpris, il n'a pas eu la présence d'esprit de se mêler hardiment aux groupes. Mais une résolution ardente l'anime, il s'insinue derrière le portail, lequel, suivant le rite, doit rester ouvert pendant la cérémonie de l'acclamation. Et, prêt à bondir à la minute choisie, il écoute, il guette, il attend.

Scène VIII. – *La terrasse du Sphinx.*

Dominant la mer, la terrasse du Sphinx est la plus haute des sept Terrasses Saintes, bâties par les architectes atlantes. Plusieurs générations d'hommes ont travaillé pour accumuler l'un sur l'autre les blocs énormes, régulièrement taillés, dont la masse compacte et hardie va s'amincissant de la base à la cime. Une parfaite unité de plan a présidé à l'harmonieuse splendeur de cette merveille. Et de la terrasse quadrangulaire, on voit s'étendre vers l'occident la ville immense, qu'enveloppent et pénètrent les eaux miroitantes, et qui déroule en pleine mer ses bras géants, comme d'une pieuvre démesurée. La terrasse du Sphinx, accessible aux seuls initiés, est à cent brasses au-dessus du palais de l'Or, à trois cents brasses au-dessus du palais des Eaux. Elle s'appuie, à l'orient, contre le mont de Manou, au sommet duquel s'étend le beau lac artificiel alimenté par de prodigieuses machines invisibles qui transportent l'eau de plusieurs fleuves voisins.

Le Sphinx géant, aux flancs de bronze, aux ailes d'or, trône sur un piédestal de basalte, auquel on accède par un escalier monumental. L'idole, accroupie, la tête haute, les griffes en avant, est tournée vers l'occident, et le soleil couchant flamboie dans ses yeux formés par d'énormes pierres. Sa tête, belle comme d'une femme, paraît robuste comme d'un homme ; et sa poitrine, sans mamelles, laisse saillir des muscles puissants. C'est le Sphinx mâle, par qui l'Empire atlante symbolise son génie d'ordre et de création. Croupe d'un taureau, griffes d'un lion, ailes d'un aigle. Le regard, tourné vers le vaste horizon, surveille et commande l'Empire rouge qu'Atlantis a vaincu.

Derrière la croupe du Sphinx, un obélisque de porphyre tend vers le ciel sa pointe effilée.

Thébao, seul, chef des hiérophantes, va se placer debout sur la plus haute marche de l'escalier du Sphinx. Contre le piédestal, ressort la formule sacrée :

UN GRAND PEUPLE NE PEUT MOURIR
QUE DE LUI-MÊME

Thébao, immobile, tient d'une main le globe d'émail translucide et, de l'autre, la couronne d'or. À sa gauche, le palais des hiérophantes ; à sa droite, le Temple des Initiés.

Sur les marches de leur palais, les hiérophantes ou Frères du Silence se rangent échelonnés. Ils tiennent dans leurs mains les clefs des chambres mystérieuses, placées sous les cryptes de leur palais, où l'on garde les secrets de la science atlante. Sur les premières marches du Temple, se rangent les chefs des corporations.

Le reste des Apôtres et les jeunes néophytes se répandent, sans ordre, à travers la place. Quand la rumeur causée par la sortie du Temple semble à peu près calmée, Thébao tend vers le soleil la couronne et le globe, puis il dépose l'une sous la griffe gauche, l'autre sous la griffe droite du Sphinx. Cela fait, il trace dans l'air le signe triangulaire, puis, tendant les mains en un geste de bénédiction :

— Allez !

C'est le moment où les chefs des groupes ont le droit de poser aux initiés quelques questions touchant les formules du Sphinx. Barkas, chef des architectes, le premier par ordre, parle d'abord.

— Prêtres du Sphinx, et vous, fils du Soleil, Apôtres de Lumière, et toi, Thébao, Gardien des gardiens de la Terrasse Sainte, salut !

Puis, s'adressant au Sphinx, il ajoute d'un ton solennel :

— Tu dis, ô Sphinx, qu'un grand peuple ne peut mourir que de lui-même, ce qui signifie évidemment que nul autre ne saura l'abattre. C'est donc l'immortalité que tu nous promets. Et, d'autre part, tu dis qu'un grand soir viendra sans nouvelle aurore. Que veux-tu exprimer par ces mots énigmatiques ?... Faut-il y voir, pour Atlantis, l'invraisemblable éventualité d'une fin ?

Puis, se tournant vers les Apôtres :

— S'il y a quelqu'un parmi vous, ô fils du Soleil, qui puisse répondre avec assurance à ma question, qu'il prenne ma place, et qu'il veuille ensuite, selon son droit, désigner à notre suffrage celui qui deviendra notre nouveau Prince... Car vous savez tous qu'Hellas nous a laissés depuis près d'un an sans nouvelles...

Un murmure mal contenu accueille ces paroles. Personne n'ose, tout de suite, escalader les marches du Temple. Mais voici que du groupe, jusque-là silencieux, des néophytes, une voix claire retentit :

— Ta question est impie, Barkas, et ta proposition criminelle. Et d'ailleurs, pourquoi parles-tu d'un nouveau Prince, puisque Hellas n'a pas failli...

— Quel est l'avorton qui se permet d'insulter le grand Barkas ? vocifère Belkis.

— Je m'appelle Amonou, descendant d'Onoubé. Ma race fut glorieuse en Atlantis.

— Qu'importe la gloire de ta race ! Tous nos aïeux se valent, puisqu'ils sont morts. Oses-tu donc parler, quand tes aînés se taisent ?

— Si les aînés ont peur...

À ces mots, une clameur s'élève. Les partisans de Guitché se précipitent autour du jeune homme. Les amis d'Hellas hésitent, et Hermos croit le moment venu de sortir du Temple, quand, brusquement, sur la plus haute marche, Belkis paraît. Petit, maigre, nerveux, la face ridée, la barbe inculte, le manteau flottant, il se démène en gestes saccadés.

— Gens d'Atlantis, vous qu'on appelle fils du Soleil, bien que votre vrai père ait été un brave homme comme vous et moi, Apôtres d'une lumière que j'ignore, car la seule lumière que nous connaissions brille du même éclat pour tous, serviteurs d'une idole qui n'a jamais bougé, voici la vérité, et je vais en quelques mots résoudre toutes les énigmes du Sphinx. Vos prétendus dieux ne représentent que du basalte et du bronze...

De sourds bourdonnements accueillent ces paroles. Amounou, quoique maintenu par des amis de Barkas, proteste par des cris. Quelques amis de Guitché, même, trouvent que Belkis se laisse emporter par trop de haine et compromet leur cause.

— Prends garde, Belkis, conseille Barkas, tu perds la mesure. Ne parle donc pas des dieux. Ce n'est pas ton affaire. Parle d'Hellas. C'est l'important.

— Et voulez-vous que je vous dise ? poursuit Belkis, dont l'aigre organe domine le tumulte. Eh bien, jusqu'ici vous avez joué le rôle de dupes. Oui, toute la religieuse terreur dans laquelle vous maintenaient vos hiérophantes n'offrait d'autre

but que d'imposer la domination de quelques familles dont le despotisme pèse encore sur nous, mais que nous allons secouer. Quels furent, en effet, vos Princes ? De prétendus savants, d'hypothétiques héros. Les Ossur, les Oréus, les Hermès, les Abydos, un Hellas, enfin ! Que fait-il, ce conquérant infailible ? Il va là-bas se faire battre par des barbares blancs. Et, captif, sans doute, il ne sait même plus que c'est aujourd'hui la fête de son Sphinx. L'heure, vraiment, ne vient-elle pas de donner l'Empire des Eaux à ceux qui, devenus riches par leur seule intelligence, sauront faire partager à tout le peuple les fruits de leur expérience et de leur travail ? Apôtres, je vous propose d'exalter Guitché, le maître de l'Or !

— Vive Guitché ! crient sans beaucoup d'enthousiasme quelques voix.

— Non, non, à bas Guitché ! ripostent à voix ardente quelques jeunes gens.

— menteur, insulteur des dieux, calomniateur des absents ! jette Amonou. Ce ne sont pas les secrets du Sphinx que tu veux posséder, c'est l'or du Temple.

— Si impie qu'on te sache, crie un ami d'Amonou, ose donc, Belkis, jurer dans le Temple qu'Hellas a trahi ou a succombé. Car, malgré son silence, nous croyons en lui !

— Ah ! ah ! dans ton Temple ! Tu crois que j'en ai peur ?

Et, s'avançant de quelques pas, Belkis entre sous la porte du Temple, et proclame solennellement :

— Non par ces divinités que je brave et nie, mais par mon honneur et ma volonté, mes seuls dieux, je jure ici qu'Hellas...

Mais la parole s'arrête dans sa gorge. Il n'a pas plus tôt prononcé ce nom qu'une main robuste s'abat sur sa nuque, et

l'assemblée des Apôtres, stupéfaite, voit sortir du Temple Belkis, ahuri et râlant, poussé à coups de poing et de pied par un beau jeune homme au manteau de pourpre.

Une frayeur, d'abord, s'empare de quelques Apôtres. Les amis de Guitché, les premiers, s'enfuient épouvantés ; les Frères du Silence, eux-mêmes, remontent, d'un mouvement instinctif, jusque sous le péristyle de leur palais. Belkis, précipité du haut du perron, a roulé sur le parvis, et, geignant, va se réfugier dans le coin le plus reculé de la terrasse, implorant les hommes et même les dieux. Mais, du groupe étonné des néophytes, une voix crie :

— Hermos !

Et les jeunes gens se précipitent vers leur poète.

Scène IX. – *Hors du Temple.*

C'est Hermos, en effet, qui, ne pouvant contenir sa colère, a bondi sur Belkis quand le tribun des matelots a prononcé le nom d'Hellas.

— Ah ! vous ne m'attendiez pas, tonne l'Apôtre, pas plus que vous n'attendez Hellas ? Eh bien, sachez qu'il va venir comme je reviens.

— Gloire ! gloire ! Vive Hellas ! crient les jeunes gens réconfortés, auxquels se joignent quelques nouveaux partisans, indécis tout à l'heure.

— Oui, Hellas va venir, et vous apporte un nouvel empire. Hellas a vaincu et tout l'Orient retentit de sa victoire. Vous-mêmes, Atlantes, vous devriez, les premiers, exalter le héros, si ses ennemis, les vôtres, ceux de l'Empire, ne vous avaient dissimulé son retour, en supprimant par des manœuvres sacrilèges les nouvelles venues du pays des Pélasges.

— Tu mens ! interrompt Guitché, nous n'avons jamais détourné aucune nouvelle.

— Ah ! ah ! riposte Hermos, voici le coupable qui se révèle. Eh bien oui, Guitché, c'est toi, je le sais, qui as détourné les messages d'Hellas. Ou sinon toi, du moins quelqu'un de tes proches. Et, si ta conscience est pure, jure que jamais tu n'as fait mourir les ramiers sacrés qui revenaient de l'Orient.

Guitché, décontenancé, reste un moment sans répondre, quand Belkis, qui a repris son assurance :

— Est-ce que nous sommes forcés de respecter les bêtes qui volent dans l'azur ? Dis-nous donc plutôt comment, arrivé trop tard devant la Grille d'Or, tu te trouves maintenant sur le perron du Temple. Oui, dis-nous d'où tu viens et pourquoi tu viens ?

— D'où je viens, peu vous importe ! C'est d'Hellas seul qu'il faut parler ici. Je ne suis que le porteur de la bonne nouvelle, et parce qu'une force invisible dirige toute chose, les dieux protecteurs d'Atlantis m'ont conduit mystérieusement jusqu'à vous, quand vous alliez faillir.

Et Hermos, profitant de la surprise générale, fait d'une voix ferme le récit des succès d'Hellas, et les messages interceptés, et les nouvelles connues dans toute la Libye, et les manœuvres accomplies par le parti de Melléna, et les obstacles que lui-même a trouvés pour retourner dans la Cité.

— Tu n'es qu'un calomniateur, hurle Belkis. Comment pourrais-tu connaître les prétendues intrigues des honnêtes gens que tu accuses, puisque, de ton propre aveu, tu viens seulement de débarquer en Atlantis ?

— Vos intrigues, je les connais par vous-mêmes. Blasphémateurs qui choisissez le Temple pour lieu de vos criminels projets, vous ne savez donc pas qu'une oreille écoutait vos propos ?

Quand Hermos, à la surprise générale, répète les confidences échangées par le parti de Guitché, surtout par Barkas et Belkis, une grande agitation se manifeste sur la terrasse. Les indécis dont on trafiquait la voix se consultent du regard, s'éloignent de Guitché et se rapprochent des amis d'Hellas.

Barkas, sentant que la partie est fort compromise, s'insinue sur les marches du Temple, et, d'une voix cajoleuse :

— Frères du Silence, et vous, fils du Soleil, l'heure est grave ; dissipons toute fumée de colère. Ce que rapporte le glorieux Hermos mérite notre attention, mais les scrupules de Belkis paraissent également raisonnables. Nous ne mettons pas en doute la sincérité du fils d'Hermès. Mais n'a-t-on pu le tromper ? Souvent des nouvelles se répandent à travers le monde qui n'ont d'autre origine que les récits d'un pâtre inventeur de fables... Voici donc ce que je propose : nous allons acclamer un nouveau Prince, et, dans le cas où Hellas pourrait revenir, ce que je souhaite autant que personne, l'élus de ce jour s'engagera solennellement à lui rendre les clefs du Temple, la couronne et le globe, dès qu'il apparaîtra en vue de la Cité.

Ce discours mielleux produit un effet immédiat. Les vieux Apôtres, amis de la modération, hochent sentencieusement de la tête. Les amis de Guitché reprennent courage. Ceux d'Hellas semblent hésitants.

— Très juste et très sage, approuvent les vieillards. Acclamons un Prince qui consente à ce rôle intérimaire. Si Hellas revient, tout rentrera dans l'ordre antérieur.

— Guitché ! Guitché ! crient des voix.

— Non, pas Guitché, répliquent les jeunes gens. Hermos ! Hermos, l'ami d'Hellas, nous avons confiance qu'il ne le trahira pas.

— Guitché !

— Hermos !

Et les deux partis, presque égaux, remplissent l'air de leurs clameurs, quand Belkis, retournant sur le perron :

— Hermos, quand il ne s'est agi que des autres, nous pouvions ne pas te demander compte de tes actes. Mais maintenant, c'est toi-même que de jeunes fous veulent acclamer. Nous comprenons, dès lors, pourquoi toutes ces intrigues ! Dis-nous donc, si tu le peux, comment tu te trouves ici ? Par quelles manœuvres criminelles viens-tu d'arriver jusqu'au Temple ? Je t'en accuse, et, au nom des lois que tu prétends respecter, je demande ta mise à mort !

— Misérable ! clame Hermos, tu oses, toi, invoquer les lois divines, toi qui, tout à l'heure, de ta voix ignoble, insultais jusqu'à l'idée la plus pure du Dieu inconnu ? Soit ! Condamnez-moi ! À quoi bon la mort ou la vie car, si vos ennemis l'emportent, c'est Atlantis même qui va périr !

— Horreur ! Sacrilège ! Il ose blasphémer l'immortalité d'Atlantis !

Mais Hermos se sent emporté par une ardeur plus qu'humaine :

— Oui, oui, Atlantis va périr si vos âmes ne se lavent pas de leurs souillures. Les plus sordides passions agitent le peuple et ces passions avilissantes, voici qu'elles fermentent jusque sur la Terrasse Sainte où, jadis, tous les cœurs s'exaltaient, ennoblis et purifiés. Si, donc, vous désirez la ruine de l'Empire atlante, nommez Guitché ; mais moi, qu'ont conduit jusqu'à vous de mystérieuses forces, je vous le jure, je ne laisserai pas s'accomplir ce méfait. Je me placerai sur le seuil du Temple, et, quand le nouveau Prince viendra recevoir le sacre, c'est sur mon cadavre sanglant que votre cortège devra passer. Or, le Temple souillé rend l'acclamation nulle, et notre grand Hellas retournera malgré vous.

Un silence de terreur presque sacrée suit ces paroles. Jamais, depuis que le Temple existe, sang d'Apôtre mort n'a coulé sur ses dalles, et une légende millénaire raconte que de grands malheurs suivront un pareil sacrilège. Les amis de Guitché s'arrêtent inquiets, ceux d'Hermos et d'Hellas tremblent pour le poète.

— Guitché ! Guitché ! s'écrient les voisins de Belkis.

Et, se précipitant vers le Temple, ils s'efforcent d'emporter Hermos. Mais lui se place résolument sur le seuil. Les jeunes Apôtres, conduits par Amonou, se jettent à leur tour contre leurs adversaires ; un conflit devient inévitable, quand tout à coup, du fond de la place, Guitché, resté en arrière, crie, effaré :

— Le Dieu ! le Dieu ! Inclignons-nous.

Et il tombe à genoux, levant les mains.

Scène X. – *Le Sphinx vivant.*

Autour de lui les Apôtres voisins s'empressent.

— Pitié ! Pitié ! Voici le Sphinx aux grandes ailes, celui qui doit venir selon les prophéties.

Du perron, les amis de Guitché descendent à la hâte, examinent l'horizon. Barkas reste sans parole. Belkis, rampant, va se coller contre les flancs du Sphinx. Hermos enfin, les vêtements déchirés, mais sans blessure, descend du Temple, et demeure immobile, au comble de l'étonnement. Là-haut, du côté du midi, en plein ciel, derrière le mont de Manou, venant vers Atlantis, un oiseau immense, plus grand que le Sphinx de la terrasse, s'avance, à large envergure. Ses ailes montent, s'abaissent, s'étendent, et tantôt glissent horizontales dans l'espace et tantôt battent l'air à coups majestueux, et l'on dirait que tout l'azur en est agité. Est-ce un monstre ennemi des hommes ? Est-ce un dieu protecteur ou vengeur ? Est-ce le Sphinx des airs, celui qui naîtra pour punir les cités perverses et dont les vieilles légendes prédisent la venue ? Là-bas, dans la ville, où l'altitude du mont de Manou empêche la foule de voir le monstre, les trompettes consacrées au Soleil sonnent la mort de l'Astre, car voici l'heure d'acclamer le Prince.

— Fils du Soleil, articule d'une voix ferme Thébao, tenant toujours en main le globe et la couronne, Apôtres et néophytes, à qui dois-je donner les clefs du Temple ?

Tout se tait. Personne, sur la place, n'ose souffler mot.

— À moi ! fait alors Hermos, impassible.

— Oui, à Hermos, crie Amonou. Les dieux se prononcent pour lui.

— À Hermos ! À Hermos !

— Atlantes, ajoute Hermos, ce n'est pas moi que vous couronnez, mais Hellas lui-même. Je lui rendrai fidèlement ce qui lui appartient.

Cependant, le grand oiseau s'approche et l'on dirait qu'il va foncer sur la Colline Sainte.

— Pitié ! Pitié ! hurlent les Apôtres. Quoi que tu veuilles, nous t'obéirons !

Et, d'une voix unanime, l'assemblée crie :

— Vive Hermos ! Vive Hellas !

Mais aussitôt, dans l'espace, on voit le monstre menaçant se détourner de son chemin. Il semblait venir en droite ligne sur la terrasse, et le voici maintenant qui oblique vers le sud. Son vol, comme allégé soudain, s'élève en plein ciel. On dirait que le Sphinx des airs va se perdre dans quelque lointaine étoile. Les Apôtres, soulagés, poussent des cris de joie, se relèvent et se reprennent à la vie. Thébao, alors, profitant de la rumeur, traverse la place, et vient poser la couronne sur le front d'Hermos. Cependant, le cortège se forme pour rentrer dans la ville, et Hermos, dépouillé de son manteau rouge, est revêtu de la longue robe bleue toute brodée d'or. Derrière lui, les Apôtres se rangent par corporations, et, un à un, descendent le sentier étroit qui conduit à la Grille d'Or. Bientôt, devant la foule, Hermos, le globe en main, paraît. Alors, clameur, délire, rafale de jubilation. Knephao, oubliant son impassibilité habituelle, saute de cheval, ouvre lui-même la Grille Sacrée, et, tombant dans les bras d'Hermos :

— Enfin, Atlantis vivra !

— Peut-être, répond Hermos.

Mais la foule arrache le Prince aux questions du géant. Soulevé sur les épaules du peuple, Hermos entre en triomphe dans le Palais.

Or, à peine le Prince élu a-t-il pénétré sous les hautes voûtes du péristyle, qu'un cri strident retentit à travers les colonnes. C'est Melléna qu'entraînent ses compagnes, et qui, la lèvre blanche d'écume, se débat entre les bras des femmes qui ont peine à la maîtriser. Quelques jeunes gens veulent qu'on enferme l'épouse de Guitché.

— Laissez passer la haine en délire, leur répond Knephao. Elle est impuissante contre la volonté des dieux.

— Impuissante ! rugit Melléna, ranimée par la colère, et qui, debout, échevelée, se raidit contre le mal. Impuissante, tu dis ? Naïf guerrier, qui te crois fort pour une pauvre heure de victoire ! Ah ! mes maîtres, vous croyez au retour du héros ? Bientôt les flots verts de Gadès seront rouges du sang d'Hellas, comme le port d'Atlantis sera plus tard rouge du vôtre ! Chantez et riez ce soir, car votre heure approche... Ce soir, la fête vous acclame ! Demain, demain, elle nous acclamera !

Et, secouée par une nouvelle crise de nerfs, Melléna retombe en arrière.

— Pauvre femme ! murmure Hermos, l'échec de son mari la rend folle !

— Pas folle, Hermos, réplique Knephao, mais par hasard, sincère ! Veillons sur la ville et sur nous.

... Pourtant, comme on peut craindre l'exaspération du peuple, l'Égyptien, lui-même, prend dans ses bras robustes le corps frémissant de son ennemie ; puis, l'emportant dans la

cour intérieure, il commande aux gardiens des voitures d'emmener Melléna vers la maison de Guitché. Mais Hermos, silencieux, s'écartant de ses amis, monte jusqu'au balcon où flottent encore des parfums de fleurs. Au loin, la mer immense sourit sous les rames des barques illuminées. De la ville resplendissante montent des sons de lyre et des échos de danses. Hermos n'aperçoit ni la cité radieuse, ni la mer fleurie de reflets ondoyants ; il regarde bien loin, là-bas, à l'horizon, et il attend des choses inconnues. Alors, tandis qu'un voile humide passe sur ses yeux, le poète Hermos, Prince des Apôtres, croit voir, vers un ciel invisible, s'élever, du cœur de l'Empire, les lourds nuages des passions accumulées...

DEUXIÈME JOURNÉE

LA FÊTE DES EAUX

*Tu ne seras plus homme,
Tu ne seras pas dieu.*

Scène I. – *L'Île de Pourpre.*

L'heure de la mi-nuit tinte aux coupoles des palais, et, se reposant de presqu'île en presqu'île, sur toute la largeur de l'immense cité, les timbres cristallins remplissent l'air de vibrations rebondissantes.

Sur la terrasse de l'Île de Pourpre, qui domine la mer, les artistes atlantes et leurs convives s'exaltent et chantent dans l'allégresse commune du repas qui touche à sa fin.

Somptueusement entretenus aux frais de l'Empire même, les artistes d'Atlantis vivent à l'écart des tumultes populaires, dans la plus splendide des îles, appelée de Pourpre à cause de ses fleurs éclatantes, aux reflets de sang. Cette île est une des dernières qu'ait laissées intactes le génie dévorant des architectes dont la science hardie conquiert, chaque lustre, sur la mer obéissante, un terrain propice à de nouveaux bâtiments. Chaque génération voit s'allonger l'immense ville sur les flots, car l'orgueil des constructeurs atlantes voulut établir de larges jetées entre toutes les îles jadis éparses autour d'Atlantis, et donner ainsi à l'énorme métropole l'aspect d'une hydre géante, étendant sur les flots sept presqu'îles sinueuses, pareilles à sept longs cous tordus. Sept phares monumentaux se dressent, le jour, comme les sept têtes hautaines de la bête monstrueuse, et resplendissent, la nuit, comme ses yeux fulgurants. Or Thamoussi, doyen de l'île, a décidé que le repas, préparé d'ordinaire dans la somptueuse salle des festins, se prendrait en plein air, ce soir, face à la ville illuminée.

— Comme tu as raison, Thamoussi, s'écrie Palmoussos le musicien, et quel enchantement de s'attarder parmi les fleurs à la fois près et loin de la foule bruyante !

— C'est fête dans les cieux, c'est fête sur la terre ! dit Asmonia, la jeune poétesse. Ô Xanthès ! toi qui sais parler aux astres lointains évoquer les soleils disparus et faire frissonner les invisibles esprits de l'air, Xanthès, dis-nous, que regardes-tu, là-bas, vers l'horizon où plane le Sphinx ?

Alors le beau Xanthès, poète à la mode, le coude appuyé contre le parapet de la terrasse, sans même retourner sa tête hautaine, et comme s'il parlait à l'univers infini :

— Caresses de la nuit, scintillements complices des étoiles ; mer heureuse où l'on voit serpenter en ondoiemens de sang et d'or les reflets de la ville éblouissante ; chants berceurs qui flotez dans l'air tiède au rythme cadencé des cithares ; ô musique, libératrice musique où se viennent unir le murmure des choses et le langage secret de nos rêves ; et toi, parfum d'amour, étreinte unique et multiple des millions d'âmes confondues, ô souffle immense de la cité immortelle, versez-moi, versez-nous, à cette heure propice, toute la joie épars sous le ciel en fête ; et veuille, ô déesse irrésistible, universelle volupté, ô toi, vraiment l'unique raison de la vie, veuille qu'à ton autel de fleurs nous apportions toujours nos corps brisés de délices et nos cœurs exaltés d'ivresse ; et fais qu'à notre tour, ô déesse, purifiés par l'élan et idéalisés par l'extase, nous devenions les rivaux des dieux !

— Admirable ! Sublime !

— Xanthès, voici des fleurs !

— Xanthès, voici nos cœurs !

Et les jeunes femmes souriantes, et les jeunes hommes ravis se pressent autour de Xanthès, tandis que Thamoussi, président du festin, se lève de son siège et vient jusqu'au bout de la terrasse, apporter au poète une coupe de vin étrusque.

— Xanthès ! Xanthès ! Encore ! Encore !

— Recommencer ? fait Xanthès en tournant vers l'assemblée sa tête dédaigneuse. Sais-je même ce que j'ai dit tout à l'heure ? Ce n'est pas moi qui parle, ce n'est pas moi qu'il faut applaudir : c'est ce voluptueux vent d'Atlantis qui vient souffler à travers ma sonore poitrine ; c'est l'éblouissement de toutes ces lumières qui se multiplie à travers l'éclat de mon verbe d'or !

— Xanthès, tu magnifies la voix de la Nature !

— Fi donc ! de la Nature ? jette la belle Asmonia. La Nature grossière et monotone reste chose trop vile pour un génie comme Xanthès ! Ce qu'il exalte, notre poète, c'est la sublimité de nos âmes d'élite, et l'art de vivre bellement, art suprême que les Atlantes ont inventé !

— Asmonia a raison, répond Xanthès, daignant enfin quitter les bords de la terrasse. Que nous fait, à nous, cette Nature stupide qui ne sait tous les ans que recommencer les mêmes floraisons ? Les dieux ont créé le monde pour que parût l'humanité ; ils ont créé l'humanité pour que la race atlante en devînt la fleur sublime ; ils ont donné à la race atlante le sceptre de l'univers pour qu'en un centre élu de l'empire, la volupté s'épanouît en quelques âmes supérieures. Nous incarnons vraiment la seule excuse de la planète.

— Ah ! cette fois, Xanthès, tu souffriras que je t'embrasse ! applaudit Asmonia.

— Nous aussi ! Toutes ! Toutes !

Xanthès, bousculé, tiré de part et d'autre, retourné par de petites mains fiévreuses, se laisse indolemment acclamer et

choyer ; quand Thamoussi, intervenant, se livre un passage jusqu'au triomphateur, et prononce d'une voix sentencieuse :

— Mes sœurs, et vous mes frères, je vous propose de couronner Xanthès Prince des Poètes ? Honneur autrement enviable que d'être Prince des Apôtres.

— Ah ! Prince des Apôtres ! ricane Olbios, le rhéteur célèbre, belle affaire vraiment ! Bon pour de misérables sonneurs de buccin, comme le populaire Hermos !

— Olbios, tais-toi, ordonne Xanthès. Tu ne sais jamais apporter dans nos joies que les fumées de ton âme haineuse ! J'aime Hermos notre ami, notre frère, poète comme nous. Sans doute lui reprochera-t-on d'avoir déserté le culte épuré de la lyre pour se jeter, comme un simple Atlante, dans les désordres tumultueux de la Cité. Sans doute, ses hymnes, alourdis de préoccupations éphémères, tomberont au fond de l'oubli, tandis que mes chants, animés seulement par les plus hautes aspirations de l'âme immatérialisée, retentiront jusqu'à la consommation des siècles. Mais qu'importe ! Loin de dédaigner son succès, je demande qu'au nom de nous tous, vous me permettiez de lui envoyer les saluts de l'Île de Pourpre.

— À merveille, Xanthès ! s'écrie Thamoussi toujours favorable aux conciliations. Je demande même que nous invitions Hermos à recevoir parmi nous une fraternelle couronne.

— Hermos n'a pas besoin de consécration ! jette du fond de la terrasse une voix éclatante et jeune. Hermos vous dépasse tous de la tête et du cœur !

— Bon ! En voilà bien d'une autre ! glapit Thamoussi effaré. On va se disputer maintenant ! C'est toi, Amonou, qui

provoques ici ce trouble ? Tu pouvais bien rester dans ta presqu'île, mon ami !

— Pardon, riposte Amonou qui s'avance sur la terrasse au milieu d'une agitation fiévreuse de tous les artistes présents ; pardon ! Est-ce moi qui ai commencé à lancer contre les absents de stupides médisances ? Sans trahir les secrets du Sanctuaire, j'ai le droit de dire et de proclamer bien haut qu'Hermos aujourd'hui nous a paru, sur la Terrasse Sainte, le plus pur et le plus splendide des héros.

Et le jeune homme, grand, élancé, aux épaules larges, enveloppé dans son manteau noir, la tête nue, le regard ferme, s'avance vers le rhéteur Olbios, qui, gras et petit, tremble sur ses courtes jambes et s'accote contre une colonne. Amonou continue avec vivacité :

— Chantez tant qu'il vous plaira les délices de vos âmes et la volupté de vos corps ; devenez, tout à votre aise, pareils à des oiseaux ou à des fleurs, mais ne touchez pas à ceux qui sont des hommes vivant parmi les hommes, assez forts pour sauver les hommes, et vous sauver vous-mêmes, par surcroît !

Amonou traverse tranquillement la terrasse où les artistes restent silencieux, et vient s'accouder sur le parapet, près du jardin qui descend en pentes fleuries jusqu'à la mer. Olbios a disparu. Xanthès sourit. Et, d'une voix sereine :

— Il me plaît, à moi, ce jeune Amonou ! J'aime que la jeunesse se montre batailleuse ! À son âge, moi aussi, j'injuriais les glorieux aînés !

Mais les femmes, craignant une rixe, ont fui dans les bosquets. Thamoussi, ahuri, larmoyant, perdant la tête, appelle :

— Les bardes ! les bardes ! pourquoi les bardes ne viennent-ils pas se faire entendre ?

— Ils dorment, maître, répond un serviteur.

— Qu'on les éveille ! A-t-on vu des Barbares qui se permettent de dormir quand on les convie ?

Puis, se tournant vers l'assemblée :

— Allons, les frères, allons ! buvons ! rions ! Vive la vie ! Ne sommes-nous pas, comme l'a dit Xanthès, la fleur suprême de l'Univers ?

Cependant, conduits par un serviteur de race blanche, les bardes mal éveillés, bâillant, un peu stupéfaits de se voir traînés ainsi de fête en fête, se rangent lentement au fond de la terrasse où gisent les restes du festin.

Scène II. – *Harpes et cithares.*

Amonou n'a pas bougé de sa place. Surpris lui-même de son imprévue témérité, il se demande encore quel souffle de colère a bien pu passer en lui pour le pousser à se dresser contre une assemblée tout entière.

La nuit, déjà, vers l'orient, s'éclaire, au ras des flots, de lueurs naissantes. Et le néophyte s'apprête à descendre au jardin lorsque, au détour de l'allée, il sent sa main serrée par une frêle main, et une lèvre douce se poser sur ses doigts. Il se retourne. Une femme se tait, dans l'ombre, légère, mince, de blanc vêtue.

— Qui es-tu ? demande-t-il.

— Chut ! reviens sur la terrasse ! tu me reconnaîtras.

Mais à l'accent, Amonou se souvient :

— Glania ! la Ligure !

— Silence. On peut nous entendre ! Je vais chanter avec les bardes d'Armor. Demeure sur la terrasse. Je te parlerai.

Intrigué, ému, quoique déjà las, Amonou retourne sur la terrasse où les éclatantes lumières font contraste avec l'aube qui va venir.

Vautrés dans des sièges, allongés sur des lits de repos, les artistes atlantes boivent les dernières coupes de vin. Les femmes, étendues sur des tapis, effeuillent les dernières roses. Mais voici les bardes qui entonnent leurs premiers chants, et tous se raniment.

— Admirable ! Divin ! exulte Asmonia. Décidément, Hel-las a bien fait de conquérir les terres d'Armor, puisqu'il nous a valu ces joies nouvelles !

— Vienne, à présent, la Ligure ! commande Thamoussi.

Une cithare à la main, le front couronné de verveine, la Ligure s'avance, et tous, peu à peu, se rapprochent. Son teint ne paraît pas aussi blanc que celui des bardes d'Armor, mais sa peau est de couleur mate, ses cheveux d'or ondulent, et ses yeux ont la couleur du ciel dans le clair matin.

La Ligure chante et sa voix multiplie son étrange beauté : elle parle une langue sonore et douce, presque pareille à celle des bardes, quoique d'un accent plus rythmique et plus vif. Sa chanson bondit comme les pas d'une chèvre dans les collines aux sentiers pierreux. Les artistes, quand elle a fini, se lèvent, et vont porter des fleurs à la triomphatrice.

— Comment, demande le musicien Palmoussos, n'as-tu pas encore oublié ton langage, depuis quatre ans que tu vis au milieu de nous ?

— Crois-tu donc qu'on puisse oublier jamais le parler de sa mère ?

Et sautillante, légère comme sa chanson, elle se dérobe aux compliments des hommes, et s'en va, indifférente en apparence, se cacher derrière un pilier, tandis que les bardes entonnent un hymne religieux.

Lentement, à pas étouffés, contournant la terrasse, Glania se coule dans le jardin et va s'accouder tout près d'Amou.

— Ne te retourne pas, fait-elle ; nul ne nous entend. Fais semblant d'écouter les harpes. Tu viens de m'apparaître

comme un sauveur. Et j'ai pleuré de joie quand tu as surgi seul pour défendre Hellas et Hermos. D'ailleurs, voici la vérité : j'admire Hellas ! Je l'admire de loin, car il est trop grand pour jeter ses yeux sur une pauvre chanteuse errante. Or, je vais t'apprendre des choses terribles. Et il faut qu'Hermos et Knephao les sachent tout de suite. Tous deux sont menacés, et sans doute Hellas sera-t-il attaqué avant trois jours.

Et comme Amonou, saisi, fait un mouvement :

— Écoute-moi jusqu'au bout, explique-t-elle. Je n'ai pu m'empêcher de parler d'Hellas aux bardes d'Armorique. Ils n'avaient pas oublié son passage dans leur pays. Alors, ils m'ont tout dit : la flotte qui les a déposés sur le grand môle continue sa route vers le détroit de Gadès ; elle a ordre de surprendre Hellas. On a exploité contre le héros les rancunes de quelques vieux chefs armoricains.

— Qui donc ? murmure Amonou.

— Tu devines bien : Melléna !... Hellas, donc, saisi ou tué, la flotte d'Armor reviendra vers Atlantis, et Hermos succombera lui-même. Ah ! je t'en conjure, pars vite, prends n'importe quel chemin ; va trouver Hermos, ou à son défaut Knephao, ou quelqu'un des amis d'Hermos ; dis-leur de se tenir sur leurs gardes. Quant à moi, dès l'aube venue, je tâcherai de me procurer une barque et j'irai dans l'Île Verte implorer Oréus.

— Mais, répond Amonou à voix basse, tu ne sais donc pas qu'Oréa aime Hellas tout autant que toi-même ?

— Que m'importe ! Tant mieux, au contraire ! Femme qui aime ne connaît pas d'obstacle, et, à nous deux, nous le sauverons !

— Tu es divine, petite Glania !

Ondoyante comme une couleuvre, la souple Ligure se glisse à travers les bosquets de lauriers-roses, et reparaît à l'extrémité de la terrasse, derrière les bardes, juste au moment où, l'hymne terminé, les acclamations s'élèvent de toutes parts.

— Ah ! cette musique ! Vrai langage des dieux ! Quel héros, Amonou, vaut un bon musicien ?

Et Palmoussos, heureux de confondre le jeune homme, le cherche de tous côtés :

— Hein ? Quoi ? Déjà parti !

— Tiens, ricane Olbios rassuré, le voilà sur les flots, seul, en barque !

— Bien, fait Xanthès. Oublions ces chicanes. Et toi, Glania, un nouveau chant !

— Impossible ! Je me sens trop lasse !

— Par grâce, encore un chant, un chant rapide. L'aube va naître, c'est toi qui la salueras...

— Eh bien, soit ! à une condition : vous me prêterez une barque pour aller sur la mer limpide.

— Singulier caprice ! objecte Xanthès, mais accordé, petite Barbare. Et même, si tu le veux, nous t'accompagnerons et veillerons sur toi.

— Non ! toute seule ! La solitude me repose.

— Soit donc, belle farouche ! on va te préparer une légère embarcation.

Rayonnante alors, transfigurée, ses beaux yeux bleus baignés de larmes contenues, Glania se lève ; sa voix monte, grandit en strophes d'amour, et semble tout là-bas, vers le soleil levant, appeler un héros vers qui ses bras se tendent...

— Une vraie déesse ! exulte Asmonia, si enthousiasmée qu'elle en oublie d'être jalouse. Si l'on ne savait la Ligure plus farouche qu'un oiseau de mer, on la croirait vraiment amoureuse !...

Mais Glania n'entend plus les clameurs admiratives. Elle a jeté sur sa robe un manteau sombre ; et la voilà qui court vers la rive, saute dans une barque, et l'on entend déjà le bruit cadencé des rames sur les flots.

Scène III. – *La Ligure.*

Les bras de la Ligure tombent bientôt, harassés de fatigue ; et l'Île Verte tremble au loin dans l'horizon où lutte encore la lueur vacillante des étoiles. Le jour qui monte, et qui peu à peu remplit la mer, enveloppe les rochers lointains d'un nimbe vapoureux. À l'orient, sur Atlantis, paraît l'aurore. Le grand Sphinx, de ses ailes étendues, semble lancer des rayons dans l'espace, et les mille palais, et les mille coupoles, et les portiques blancs des temples, tout s'éclaire, tout tressaille, tout étincelle en millions de reflets.

De confuses idées tournoient sous le front de la jeune Barbare, et, soit lassitude de son frêle corps, soit vertige de son esprit, elle sent peu à peu sa petitesse infinie ; quelle folie la prend de vouloir se mêler aux querelles de l'immense Empire ? Et que va-t-elle tenter maintenant ? D'aller vers l'Île Verte, chez le mystérieux Oréus ; celui-là, qui, dit-on, parle la nuit avec les astres et sait lire, au fond des choses invisibles, les secrets de l'effrayant avenir ? Puis ne raconte-t-on pas que l'Île Verte est inaccessible et qu'il faut, pour y aborder, connaître les criques cachées au fond de rochers redoutables ? Ah ! pauvre petite Ligure, voici la peur et la honte qui l'arrêtent, et un sang vif qui empourpre ses pâles joues !

Mais Hellas ? Va-t-elle donc ne plus rien entreprendre pour le salut du héros menacé ? Que veut-elle, après tout ? Porter une nouvelle par elle connue. Ne confie-t-on pas d'importants messages à des mouettes apprivoisées ou à des ramiers migrants ? Et Glania sent revivre alors, dans sa mémoire, une scène qui frappa son imagination adolescente, le jour où le héros magnifique entra triomphalement dans Glano, proche la mer de Ligurie.

Hellas, monté sur un grand cheval noir, passait le long de la route poussiéreuse, devant la foule émerveillée ; Glania le regardait et sentait son cœur prêt à défaillir. Un beau géant qui semblait, après Hellas, le grand chef des cohortes atlantes, vint au-devant du vainqueur superbe et lui montra une cage où reposaient trois colombes. Hellas, descendant de cheval, considérait chacun des oiseaux et s'efforçait d'attacher sous les ailes du ramier de frêles tubes en argent qui emportaient sans doute les nouvelles du triomphe. Le géant tenait la cage dans sa main gauche, mais l'autre main n'arrivait pas à maintenir l'oiseau qui se débattait. Alors, Hellas, voyant à ses côtés cette frêle fillette qui ouvrait de grands yeux ravis, lui fit signe de venir l'aider, et lorsqu'il eut attaché solidement les trois tubes d'argent, il remercia d'un long sourire. Puis, prenant les trois oiseaux, l'un après l'autre, il les baisa doucement sur la tête et les jeta dans l'espace, suivant longtemps de l'œil leur vol de flèche vers l'horizon.

... Ce souvenir ranime Glania et lui rend son courage. N'est-elle pas, elle aussi, une colombe volontaire entre le destin d'Hellas et le pouvoir d'Oréus ? Oui, oui, pareille aux ramiers de Glano, elle ira tout droit à l'Île Verte, petit oiseau jeté dans la tempête de l'Empire et qui, sur son cœur battant, porte peut-être le salut du héros.

« Mais, dieux cruels ! avez-vous donc juré ma perte ? » songe-t-elle, les bras meurtris, en arrivant sous les rochers de l'île inaccessible.

On dirait une tour fabuleuse dressée vers le ciel. Pas une baie, pas une anse abordables ! Déjà même, la barque tournoie dans des tourbillons imprévus.

« Dieu d'Oréus ! dieu d'Hellas ! Ne me laisse pas mourir avant d'avoir jeté ma nouvelle ! »

Dans son vertige, il lui semble, là-haut, sur les bords de l'île, entendre des êtres vivants. Alors, mettant toutes ses forces dans sa voix, cherchant à dominer le tumulte des vagues :

— Oréus ! Oréa ! appelle-t-elle, c'est votre Hellas qui va mourir !

Mais, aussitôt, elle s'affaisse, épuisée. Il lui semble que l'onde va s'entrouvrir, quand, soudain, tombe devant elle un objet solide et souple à la fois ; c'est une corde qu'on lui jette. Elle s'y accroche, s'en entoure et, lentement, elle se sent hissée jusqu'au sommet de la falaise.

— Merci, dieu d'Hellas ! murmure-t-elle.

Et, au moment où, dégagée de la corde, elle pose ses pieds meurtris sur une bordure de gazon, toutes ses forces l'abandonnent, et, le cœur manquant, elle tombe à la renverse dans les bras de son sauveur, en qui elle croit voir, par une hallucination étrange, Hellas lui-même, penché vers ses yeux...

Scène IV. – *Dans l'Île Verte.*

— Dort-elle toujours, Oréa ?

— Oui, mon père. La respiration se calme. Le délire a été très court. Ça passera.

— D'où peut bien venir cette créature charmante ? La connais-tu, ma fille ?

— Je crois l'avoir vue sur la place des Eaux, jadis, un soir de fête. Elle chantait, au rythme des cithares, des strophes sonores, dans une langue harmonieuse comme le flot sur les grèves d'or.

— Une Ligure sans doute, de celles qui ont suivi les matelots d'Hellas.

— Peut-être, car, dans son court délire, elle répétait sans cesse le nom d'Hellas.

— Vraiment ? Et que disait-elle ? s'informe le père un peu surpris.

— Rien de précis. Sinon ceci qui revenait toujours : « Sauvez Hellas ! Il va mourir ! »

— Ah ! bien ! fait le vieillard en respirant.

— Père, murmure Oréa, cette enfant blanche m'émeut vivement. Il y a un mystère dans sa venue. Ne vient-elle pas nous annoncer un malheur ?

— Non, mon enfant, rassure-toi.

— Comment a-t-elle pu monter jusqu'à nos falaises ? À cette heure matinale, qui pouvait bien errer sur le haut rivage et la sauver ?

— Le soleil se levait déjà, et quelque serviteur de mon laboratoire... Mais taisons-nous ! elle s'agite. Reste seule avec elle. Si elle ouvre les yeux, tu m'appelleras !

Et doucement, à reculons, en contemplant d'un regard serein le groupe formé par Oréa et la jeune Ligure, le grand vieillard s'en va jusqu'à la porte, envoie un sourire à sa fille, et, sans bruit, disparaît en soulevant des tentures de pourpre.

Glania repose couchée sur le flanc droit. Ses cheveux humides et défaits couvrent son front et tombent sur son cou mince. Lentement, avec des gestes légers de jeune mère, Oréa passe un linge humide sur les tempes de la Ligure endormie. Contraste saisissant ! Autant Glania est frêle et svelte, autant Oréa est de port majestueux. Son teint a les chauds reflets de l'or rouge. Son front bombé, haut et large, que dissimulent mal les cheveux noirs séparés en bandeaux ondulés, surmonte un visage dont tous les traits resplendissent de durable beauté. Le nez fin, recourbé, se termine par deux narines frémissantes ; la lèvre sinueuse, aux coins relevés, sourit ; dans ses yeux noirs très larges, se reflète une infinie bonté.

Voici que Glania, plus vivement, soupire et se remue. Sa bouche balbutie des mots sans suite, et, tout à coup, elle se dresse et crie :

— Hellas ! Où est Hellas ! Il n'est donc plus là ?

Malgré elle, d'un geste instinctif, Oréa fronce ses larges sourcils et un nuage assombrit son regard. Mais, tout aussitôt le nuage passe, et la belle Atlante pose sur le front de Glania

une main longue, étroite, dont l'attouchement apaise l'enfant réveillée en sursaut.

— Hellas n'est pas là ? Qui donc m'a sauvée ?

— Hellas est bien loin, ma pauvre enfant, et j'ignore, par malheur, la date de son retour.

Alors Glania, recouvrant sa raison, regarde Oréa, la reconnaît et, subitement, retombe sur le lit, fondant en larmes...

— Oréa, noble Oréa, pardonne-moi ; je me ferai ton esclave, mais sauve-le, sauvons-le...

Cependant, au bruit des voix, le vieillard a soulevé les tentures rouges, et, tenant une coupe à la main, il s'approche du lit :

— Tiens, petit oiseau de mer, voici un breuvage qui ranimera tes ailes lassées. Bois et reprends tes forces.

La Ligure regarde le vieillard d'un œil ébloui.

— Oréus ? C'est toi, le grand Oréus ?

— Mais oui, mais oui, ma chère enfant ! Tu t'étonneras tout à l'heure, bois d'abord !

Et, par une douce contrainte, il la force à absorber le breuvage dont l'effet immédiat ramène quelque couleur sur les pâles joues de la jeune fille.

— Allons, ça va mieux, n'est-ce pas ? Et maintenant, petite conquérante, fait-il en tapotant sur les joues de Glania, tu vas nous raconter par quel vent d'aventure tu as voulu connaître notre île abandonnée ?

— Oh ! maître, le plus grand des maîtres, toi dont on parle à travers le monde comme du confident même des dieux, pardonne-moi d'avoir osé venir chez toi... J'avais des choses à dire... des choses graves... et maintenant... je n'ose plus...

Et, ce disant, Glania regarde Oréa d'un œil craintif. Oréus devine la gêne de la Ligure, et jette à sa fille un signe à peine perceptible, mais immédiatement compris.

— Mon père, je te laisse seul un instant.

— Va, ma fille, je te rappellerai.

Glania, la gorge suffoquée, les yeux brouillés encore des larmes répandues, regarde Oréus timidement. L'ancien Prince des Apôtres, le fils d'Ossur, le dompteur de fleuves, le bâtisseur des Montagnes Saintes, le maître d'Hellas et d'Hermos, le savant le plus illustre de toute la terre, celui en qui le peuple voit un mage surnaturel et ses ennemis un démon néfaste, Oréus, entre déjà dans sa soixante-dixième année, et sa vigueur ferait envie à maint jeune homme. Son front, très large aux tempes, est couronné par d'épais cheveux blancs maintenus par une bandelette noire. Une barbe longue, d'argent clair, soigneusement séparée en deux pointes, achève de donner à son visage une imposante majesté, mais ses yeux fins, souriants, parfois même doucement ironiques, et la lèvre dont les coins plissés attestent une indulgente raillerie, font qu'Oréus, dans l'intimité de la vie quotidienne, répand autour de lui l'attrait irrésistible d'une bonhomie puissante. Et ces mêmes yeux, quand l'enthousiasme ou la colère les allume, et ces mêmes lèvres, quand y éclatent d'ardentes paroles, transforment cette physionomie bienveillante en un masque terrible comme d'un lion, aux regards fulgurants comme d'un aigle.

Scène V. – *Les confidences de Glania.*

Maintenant, dans la chambre claire où le soleil vient de pénétrer, le maître a des tendresses d'aïeul, et la douceur de son sourire, la bienveillance de ses yeux aux coins bridés, rassurent tout à fait Glania.

— Maître, commence-t-elle, en faisant un effort pour se redresser, maître, tu vas me trouver folle. Je ne suis qu'une toute petite Barbare, et tu es aussi grand qu'un dieu. Mais les dieux, dit-on, écoutent nos prières. Tu écouteras la mienne ? D'ailleurs, il s'agit de la vie de quelqu'un.

— Chère enfant, répond Oréus avec un sourire d'ineffable commisération, je compte aussi peu devant les dieux que le plus humble matelot de la rade !

— Oh ! maître, ne me repousse pas ! Je sais que tu gouvernes d'invisibles forces. Par pitié, soulève-les... pour celui qu'il faut que tu sauves...

— Qui donc, mon enfant ?

— Hellas, maître ! prononce-t-elle d'une voix étouffée.

— Hell...

— Ne crie pas ce mot. Je ne veux pas qu'Oréa l'entende. Je sais qu'elle l'aime, et elle est si belle, si bonne, que je mourrais de lui causer quelque chagrin. Mais il fallait te dire ces choses terribles.

D'un trait, Glania raconte à Oréus sa propre vie, rappelle les scènes de la veille et les confidences des bardes.

— Âme exquise, fait Oréus, en appuyant son pouce sur le front de Glania, cœur noble et vraiment divin, repose-toi, ne crains rien...

— Mais lui, maître, lui ?

— Sois tranquille, mon enfant. Ton Hellas sera sauvé. Mais reste étendue. Nous allons bavarder comme de vieux amis. Confie-moi ton cœur. Il y a longtemps que tu l'aimes ?

— Qui ?

— Hellas.

— Qui t'a dit que je l'aimais ?

— Admirable enfant ! crois-tu que je l'ignore ?

— Oh ! maître, puisque tu sais tout, à quoi bon te cacher quelque chose ? Eh bien, j'aime Hellas ! Mais si tu savais comment je l'aime ! Tu n'as rien à craindre, sache-le, pour Oréa ! Le voir de loin, savoir qu'il existe, qu'il rayonne, qu'il emplit le monde de son nom, voilà ma joie ! Il était si beau quand il vint pour la première fois dans ma cité lointaine ! Il apparut, et son seul geste pacifia les hommes, et son seul sourire attachait toutes les femmes sur ses pas. Et moi, toute petite, il me fit signe, et il mit dans mes mains des ramiers blancs qui palpaient moins que mon cœur...

Craintive, soudain, Glania s'interrompt, et, effarouchée, cache son front dans ses mains moites. Oréus écoute, immobile, et la regarde avec tant de douceur que la petite Ligure se sent réconfortée ; elle reprend :

— Maintenant que j'ai porté la nouvelle, pareille à la colombe voyageuse, je vais partir. Tu ne me reverras plus, ni personne...

Puis, prenant les mains du beau vieillard :

— Oui, maître, je sais qu'Oréa doit épouser Hellas. Par pitié, ne dis pas à ta fille ce que t'a confié mon cœur ému. J'en mourrais de honte !

Mais Glania sent ses forces diminuer. Et comme si sa poitrine s'était épuisée en cette chaleureuse confiance, elle laisse tomber sa tête et ferme les yeux.

Doucement, Oréus, debout, jette un manteau sur la jeune Barbare. Puis, se retirant à pas assourdis, il soulève une tenture et appelle Oréa.

— Voici, ma fille, une âme de lumière. Avec son ignorance d'oiseau farouche, elle vaut mille fois plus que moi, qu'Hellas et que toi-même. Le souffle vierge des dieux palpite encore en elle. Mieux que nous, mieux que tous, elle a trouvé le secret de la joie, qui est d'aimer pour aimer, d'aimer éperdument, d'aimer comme on respire, sans désirer, sans espérer, sans comprendre...

Oréus, à voix basse, dans le fond de la chambre, pour ne pas troubler le repos de la Ligure, répète à Oréa les amoureuses confidences de la jeune fille, sans parler toutefois du danger d'Hellas. Oréa, un instant, reste pensive, et ses yeux inquiets interrogent les yeux calmes du savant.

— Père, tu m'accorderas ce que je vais te demander ?

— J'exauce, d'avance, chacun de tes vœux...

— Eh bien, je désire garder près de moi cette petite Barbare...

— Ô mon enfant, s'écrie Oréus, qu'agite une émotion mal dissimulée, te voilà, par ce geste spontané, presque aussi sublime que Glania elle-même.

Et ce disant, Oréus se retire, après avoir tendrement embrassé sa fille, tandis qu'Oréa, s'avancant jusqu'au lit où repose l'enfant, s'agenouille et murmure des prières.

— Qu'as-tu ? questionne Glania, s'éveillant de son léger assoupissement, et voyant à ses côtés Oréa tout en larmes. Qu'as-tu, toi, si noble et si forte ? Tu pleures comme moi ?

Oréa, surprise, se relève, et, pressant la main de la jeune Barbare :

— Petite Ligure, veux-tu devenir ma sœur et vivre ici, loin de la ville où ton âme sauvage tourbillonne égarée ?

— Moi ? Mais le puis-je ? Si tu savais !

— Oui, je le sais, tu l'aimes, toi aussi !

— Hellas ! Ton père t'a dit ? Oh ! c'est mal !

— Ne cache pas ton visage, Glania, et n'aie ni regret ni honte. Ton amour jaillit plus frais que l'aurore et sans doute, par ta tendresse désintéressée, m'apprendras-tu le secret du bonheur qui est de se donner sans espoir de retour.

— Mais, Hellas, crois-tu que ton père le sauvera ?

— Le sauver de quoi ?

Et Glania, en mots rapides, rapporte à Oréa le complot révélé dans l'Île de Pourpre.

— Oui, j'ai tout dit à ton père. Mais à toi, je n'ai pas osé !

— Tu as tout conté à mon père ? Et il n’a montré aucune émotion ?

— Ton père m’a simplement répondu : « Dors tranquille, j’en réponds ! »

— Mon père ne ment jamais. Et il aime Hellas comme un fils... Mais alors, je crois deviner... je devine... Ce bruit entendu... ces rumeurs dans la nuit... ce secret que cache mon père... Glania, dis-moi, l’homme qui t’a recueillie ce matin, es-tu bien sûre qu’en lui tu as cru voir Hellas ?

— J’ai rêvé, sans doute, mais je l’ai vu !

— Eh bien, Glania, c’était lui-même, s’écrie Oréa transfigurée. Viens, mon enfant ; viens, ma petite sœur, viens saluer le Prince de l’Empire...

Mais, subitement, Oréa s’arrête, et murmure :

— Non, taisons-nous. Les volontés de mon père doivent rester sacrées.

Au même instant, une servante d’Oréa demande à parler à sa maîtresse :

— Deux hommes viennent de débarquer dans l’île. L’un a l’air d’un géant. L’autre, un tout jeune homme. Le géant affirme qu’il connaît bien notre seigneur Oréus. Le gardien refuse de les laisser pénétrer plus avant. Ton père se repose.

— Un géant, dis-tu ? Un géant qui a su aborder dans l’île ? Knephao, sans doute ?

— Oui, maîtresse, Knephao, voilà son nom.

— Vite, vite, qu’il entre !

— Ton père, maîtresse, faut-il l'éveiller ?

— Non, je prendrai ce soin. Je vais, d'ailleurs, au-devant des deux visiteurs.

Et soulevant à la hâte la rouge tenture, Oréa s'avance vers la route, où le soleil, déjà dans sa force, dore les feuilles des palmiers.

Scène VI. – *Les messagers.*

L'Île Verte forme au-dessus des flots une sorte de falaise inaccessible, et qui la voit surgir, noire et farouche, dans la nuit, ou rougeoyante, le jour, au reflet du soleil sur le porphyre, la prendrait volontiers pour un désert de pierres abandonné par les dieux et les hommes. Et ceux qui n'ont jamais pénétré dans l'île ne pourraient deviner la végétation épanouie sur le vaste plateau qui s'étend à son sommet. On dirait que toute la flore luxuriante et libre, chassée de l'île atlante par le travail des machines, s'est réfugiée dans ce coin de terre gardé par des rochers inabordables. Amonou, qui n'a jamais quitté la Reine des Eaux et dont toute l'enfance se déroula dans les paysages monotones, réguliers et artificiels de la civilisation atlante, demeure émerveillé devant les richesses verdoyantes qu'étale la nature laissée sans entraves. Tout ému, encore, d'avoir pu débarquer sur l'île fameuse où nul ne peut aborder sans le consentement du maître qui l'habite, le jeune néophyte en oublie les tragiques préoccupations de l'heure et laisse errer ses yeux enchantés, des bosquets de lauriers aux forêts de chênes, des orangers vermeils aux ignames violettes. Mais la rude voix de Knephao le rappelle à la réalité :

— Regarde, là-bas, sur les flots ! Ne dirait-on pas les débris d'une barque brisée ?

— D'une barque, en effet, répond Amonou ; je reconnais les larges raies rouges et vertes de la coque. Elle vient de l'Île de Pourpre. Pauvre petite Ligure ! Pourquoi l'ai-je laissée partir ?

— Destin fatal. Nul ne peut, en dehors de ses habitants, et de quelques privilégiés, aborder dans cette Île Verte !

— Pouvais-je savoir les dangers de l'île ? gémit Amonou. J'avais vaguement entendu parler du cercle inaccessible où s'enfermait le grand Oréus ; mais j'ignorais que la nature eût pu lui créer un asile si redoutable. Chère petite mouette sauvage ! Elle aura péri en voulant imiter les ramiers voyageurs ! Mon cœur est remué de remords comme si son trépas était mon œuvre. Ah ! qui sait si nous-mêmes...

— Ne parlons jamais de ce qui peut nous advenir, Amonou. Et n'ayons jamais regret de ce que nous avons accompli en toute noblesse.

Au même moment, sous l'allée de palmiers, le serviteur, parti pour prévenir le maître, fait signe aux deux hommes de s'approcher.

Mais Knephao s'arrête, et Amonou, qui le suit, voit surgir au détour du chemin une apparition radieuse :

— Toi-même, Oréa ? Toi-même ?

Et, pliant le genou, Knephao baise dévotement les doigts de la belle jeune fille. Amonou, à l'écart, reste en admiration devant le prestige irrésistible de l'arrivante, et la salue en s'inclinant. Mais Oréa, souriante et de sa voix la plus douce :

— Tu es Amonou, sans doute ?

— En vérité, comment sais-tu...

— Oui, je connais ton aventure généreuse ! Tu es allé prévenir Hermos et chercher Knephao. Quand on m'a dit qu'un géant abordait dans l'île, j'ai deviné Knephao, et quand j'ai su qu'un jeune homme accompagnait le géant, j'ai pensé à toi. Et vous venez, sans doute, pour nous parler des dangers que court Hellas ?

— Assurément, réplique Knephao stupéfait. Mais pourrais-je savoir par quel sortilège tu devines ce que nous accou-
rons t'apprendre ?

— Par nul sortilège, cher Knephao. Glania m'a tout conté.

— Glania ! s'écrie Amonou exultant de joie. Elle vit donc ?

— Oui, par miracle, elle a pu échapper aux tourbillons où a sombré sa barque.

— Mais d'abord, Oréa, ton père est-il dans l'île ?

— Oui, Knephao.

— A-t-il vu Glania ?

— Certes.

— La Ligure lui a-t-elle parlé d'Hellas ?

— Glania lui a tout conté.

— Alors, qu'a-t-il décidé ?

— Il est allé tranquillement dormir.

— Dormir ? fait Amonou stupéfait. Dormir quand Hellas va peut-être...

— Si mon père dort, observe doucement Oréa, c'est qu'il juge toute action vaine. Il agit toujours quand il le faut. Au surplus, le voici. On a dû, malgré mes ordres, l'avertir de votre venue...

— Je t'ai deviné, mon bon Knephao, s'écrie Oréus du plus loin qu'il aperçoit le groupe. Ta voix vibre toujours aussi sonore. Mais, par le Sphinx, comme te voilà vêtu, pour un

guerrier ! Tu ressembles à un portefaix du quai ! Et puis, quoi ? Tu ne m'embrasses plus ? Dois-je, moi aussi, me métamorphoser en valet de mer pour mériter tes accolades ?

Et Knephao, à la fois ravi et confus devant la bonhomie du grand homme, se jette dans ses bras.

— Maître, excuse-moi d'arriver sans te prévenir. Et ne raille pas mon déguisement. Si tu savais comme il était urgent de partir vers toi.

— Je le sais ! si tu crois que je ne devine pas toute ton aventure. Ce beau jeune homme a couru ce matin t'informer du danger que risquait Hellas. Il t'a dit qu'une petite Ligure partait de son côté pour m'en informer moi-même. Et prompt dans tes actes, tu t'es immédiatement déguisé en portefaix d'Éthiopie pour t'embarquer avec Amonou.

— Stupéfiant d'exactitude ! s'étonne Knephao.

— Quant à toi, Amonou, continue Oréus, j'accueille en toi l'hôte chéri de cette île. Je connais la bonté de ton âme, et puisses-tu souvent me demander l'hospitalité.

— Maître, s'informe le jeune homme tout ému, pendant que Knephao va t'entretenir, me permets-tu d'aller visiter la pauvre fille qui a manqué mourir pour sauver Hellas ?

— Va, mon ami ; et qu'Oréa t'accompagne.

Et tandis que les deux jeunes gens s'éloignent vers la maison :

— Délicieuse et éternelle illusion de l'amour ! murmure Oréus ; voici Amonou épris de Glania, et la petite Ligure d'Hellas, et Hellas, d'un rêve ; ainsi, toujours, vont, se poursuivant, sans s'atteindre, les désirs des âmes ; et c'est sans

doute le suprême bonheur que de s'élancer vers l'inaccessible !

— Je croyais, maître, observe Knephao d'une voix hésitante, je croyais qu'Hellas aimait Oréa ?

— Lui ? Oréa, ou quelque autre ? Plût aux dieux que son cœur fût touché d'amour !... Mais nous voilà seuls, Knephao, tu as certainement des choses plus graves à me dire.

Scène VII. – *La tête et le bras.*

— Si graves, maître, que je n'hésite pas à troubler ta solitude pour t'appeler à notre secours. Mais avant tout, sais-tu le péril qui menace Hellas ?

— Glania m'a tout conté.

— Est-il trop tard ?

— Ami ! fait doucement Oréus, me verrais-tu si calme si je croyais Hellas à jamais vaincu ? Ma plus grande faiblesse consiste à trop aimer cet adorable et méchant garçon...

— Oh ! maître !...

— Eh oui, tu l'aimes, toi aussi, autant et plus encore que moi... Par quel charme nous a-t-il enjôlés ? Nous l'aimons tous, et lui personne.

— Ne dis pas cela, maître ! Il aime tout le monde autour de lui.

— Tout le monde ou personne ! C'est pareil ! Si encore il s'aimait lui-même, nous le saurions égoïste. Mais non, pas même lui ! Et voilà l'un des mystères que je n'ai pu pénétrer. Que poursuit-il dans son avide activité ? La gloire, comme Hermos ? Non, il la méprise. La fortune, comme la plupart des hommes ? Il n'en a cure. La science et la sagesse ? Certes, il a longtemps étudié tous nos secrets. Mais la lenteur de nos recherches l'exaspère. Et il voudrait, ainsi qu'on prend une ville, emporter d'assaut l'énigme de l'Univers. Que désire-t-il donc ? l'empire ? Peut-être. Mais non pas ce minuscule empire, qui semble si grand à la vanité atlante. Il lui faudrait l'empire incontesté de tous les peuples, de tous les cœurs, de

toutes les âmes et, de ces peuples, de ces cœurs, de ces âmes, il voudrait façonner un être immense, noble et beau comme lui. Oh ! ce rêve d'unité folle, voilà sans doute son idéal. Et je me demande si Hellas n'est pas, au demeurant, le plus dangereux des Atlantes, coupable, plus que tout autre, du crime d'orgueil !

— Plût aux dieux qu'il n'y ait, en Atlantis, d'autres crimes et d'autres orgueils !

— Eh oui ! je sais... D'ailleurs, s'il ne possédait pas une âme noble, nous aurait-il enchaînés à son prestige ? Et le peuple, sans savoir pourquoi, réclamerait-il son retour ? Il y a en Hellas une sorte de fatalité supérieure. Est-il venu pour magnifier ou pour perdre le monde ? Qu'importe ! Il est venu, et que le destin s'accomplisse ! Mais, rassure-toi, Knephao, il vit et retournera bientôt au cœur de l'Empire.

— Ô maître, où qu'il vive, dis-moi le secret de sa retraite, car il faut que j'aille le rejoindre pour hâter son retour vers Atlantis. De grands dangers menacent la Terrasse Sainte ; et l'Empire lui-même s'écroulera, peut-être, si Hellas ou toi ne venez nous secourir.

Knephao, alors, raconte à Oréus les péripéties de la veille.

— Tu penses bien, ajoute l'Égyptien, que les ennemis d'Hellas devenus ceux d'Hermos – les tiens depuis toujours – n'ont pas accepté, sans colère, ni révolte, la décision du destin. L'âpre génie de Melléna a réconforté les espoirs de nos ennemis. Cette femme implacable a convoqué chez elle, pendant la nuit, les partisans dispersés de Guitché, et leur a rendu l'ardeur de la lutte. Elle a affirmé la mort d'Hellas ; elle a démontré qu'Hermos pourrait être accusé de mensonge et de sacrilège, et que le parti de Guitché reconquerrait facilement

le pouvoir. Et voici les projets qu'elle a formés pour aujourd'hui. À la cinquième heure après midi, commence la Fête des Eaux. Toutes les flottes d'Atlantis, selon la coutume, doivent, pavoisées de drapeaux et parées de fleurs, se dérouler lentement autour des sept presque-îles. Le vaisseau sacré de l'Empire sortira du palais des Eaux, et, monté par le Prince des Apôtres, recevra les honneurs de la flotte entière. Or, tu le sais, Hellas ayant emmené avec lui tous les matelots ligures, ibères et gaëls, la seule flotte qui reste en Atlantis est composée d'Aztèques et de Guantchos. Tous sont dévoués à Melléna et Guitché leur a distribué ce matin de l'or et de l'argent à profusion. Sitôt donc que la fête s'ouvrira, un ramier voyageur, habilement lancé, apportera l'annonce de la défaite et de la mort d'Hellas. Et, profitant du trouble jeté dans le peuple, les amis de Guitché proclameront la déchéance d'Hermos ; ils le feront arrêter, en pleine rade, par les matelots aztèques. Or, j'ai obtenu qu'Hermos ne quitterait pas la ville et se réfugierait sur la Terrasse Sainte. Mais tu sais combien les Atlantes attachent de prix à cette Fête des Eaux. Et jamais, après son élection, Prince des Apôtres ne dédaigna de paraître sur la galère impériale. Si donc, ce soir, Hermos, le premier, manque à cette tradition, je te laisse prévoir la surprise du peuple. Ah ! Oréus, par pitié pour Atlantis, par affection pour tes disciples, sauve-nous, sauve la Cité.

— Ami, dit Oréus, maîtrisant son émotion, dix hommes comme toi sauveraient un empire croulant, si quelque chose pouvait sauver encore ce que le destin a marqué. Il est venu plus tôt que je ne croyais, ce temps où les passions d'Atlantis devaient se heurter en un conflit inévitable.

— Eh quoi, Oréus, tu désespères ?

— Mais ne raisonnons pas : agissons. Il faut qu'aujourd'hui même tout rentre dans l'ordre ; ou alors le génie de Melléna l'emportera sur le nôtre. Femme terrible et fatale ! Elle incarne tout le vieil esprit de la race rouge, et peut-être croit-elle avoir raison ! Retourne donc tout de suite en Atlantis, Knephao. Je vais t'indiquer, au sud de la ville, sur le flanc de la montagne, une anse où ta barque abordera sans danger. De là, tu te rendras auprès d'Hermos. Qu'il ne bouge pas ! Quand l'heure viendra de faire sortir le vaisseau sacré de l'Empire, quelqu'un se trouvera pour y monter... moi ou un autre !

— Hellas, maître ? Sera-ce Hellas ?

— N'en demande pas plus long, Knephao. Aie confiance. Crois en moi. Et pars. Va rejoindre Amonou, et, tous deux, allez vite ! Les heures, aujourd'hui, valent, pour le destin de l'Empire, des siècles futurs !

— Merci, maître !

Et, se hâtant vers la demeure d'Oréus, Knephao cherche Amonou pour rentrer avec lui dans la ville.

— Pauvre Atlantis, murmure Oréus resté seul, déjà mourante de ses propres vices ! Fais, ô Dieu Inconnu, que nous n'arrivions pas trop tard pour la guérir !

Scène VIII. – *Hellas.*

Sur le seuil de la maison, voici paraître, pâle et frêle, la jeune Ligure, au bras d'Oréa et suivie d'Amonou. Elle s'avance sous le chaud soleil et respire à pleins poumons l'air embaumé de parfums robustes, mais, au détour d'un chemin, ils rencontrent Knephao, tout agité encore de sa causerie avec le maître.

— Qu'as-tu, Knephao ? demande Amonou. Tu sembles préoccupé ?

— Ami, répond l'Égyptien, pardonne-moi de t'emmener hâtivement ; il faut regagner Atlantis.

— Déjà ! module Glania, avec une moue pleine d'un irrésistible charme. Déjà, Knephao, tu veux partir, après m'avoir à peine vue ?

Knephao, aussi, voudrait bien rester dans la tiède et reposante atmosphère. Mais les dernières paroles d'Oréus sonnent à ses oreilles.

— Viens, Amonou, il faut que nous allions assurer le salut d'Hellas !

— C'est pour Hellas que vous nous quittez ? s'écrie Glania. Alors partez, partez vite ! Que ne puis-je vous suivre dans votre barque heureuse !

— Oui, partez, ajoute Oréa d'une voix calme. Il faut sauver le destin d'Atlantis.

— Comme elle l'aime ! soupire Amonou.

— Oui, comme elles l'aiment toutes deux ! conclut Kne-phao.

Et, repassant devant Oréus, les deux hommes s'arrêtent pour le saluer de nouveau. Mais le sage, malgré son habituelle sérénité, semble si pressé de les voir s'éloigner, que le géant se hâte vers la rive.

« Par fortune ! pense Oréus, qui les suit des yeux, ils ne l'ont pas vu ! »

Et se glissant à travers un sentier ombragé, Oréus marche à pas rapides vers une roche dominant la mer où un homme, debout, les bras croisés, tournant le dos à l'île, contemple, au loin, Atlantis immense.

— Hellas ! Hellas ! que fais-tu donc ? demande le vieillard.

Brusquement, l'homme se retourne, reconnaît Oréus et s'écrie :

— Toi, maître ! Quelle joie ! Mais aussi, quelle surprise ! Je te croyais parti bien loin et cherchais à travers l'espace les ailes de ton...

— Parle bas ! Ne reste pas sur la falaise. Je ne veux ni qu'on te voie, ni qu'on t'entende. Et surtout ne prononce pas tout haut le mot qui peut nous perdre ou nous empêcher de sauver Atlantis.

— Quelle vaine crainte t'agite, maître ? Qui pourrait donc soupçonner ma présence en ces lieux ?

— Qui ? Regarde.

Et Oréus montre à Hellas, sur les flots menus, une barque que deux hommes, à force de rames, dirigent vers le sud d'Atlantis.

— Cette barque, ces deux hommes ! Ils viennent d'ici ?

— D'ici même.

— Et tu les envoies vers Atlantis ?

— Non, ils y retournent.

— Tu reçois donc des étrangers ? Et tes secrets, maître ?

— Les étrangers que j'ai reçus ne venaient ni pour moi ni pour mes secrets, mon cher Hellas. Leurs cœurs sont trop purs pour chercher à comprendre les énigmes du monde. Ils n'ont d'autre désir que de sauver quelqu'un.

— Des héros, alors ? Il en reste donc encore ?

— Oui, mon fils, il en reste, et c'est pourquoi je t'ai préservé, hier, du plus épouvantable des crimes. Sais-tu pour qui ces deux hommes que voilà ont abordé dans l'Île Verte ?

— Je l'ignore.

— Pour toi-même.

— Pour moi ? Ils savent donc mon retour dans l'île ?

— Non, ils ne le savent pas. Et c'est pourquoi, justement, ils venaient me supplier de te sauver. Ils te croient en danger, sur les flots de Gadès.

— Qui sont-ils donc ?

— Knephao...

— Knephao !... Il ne m'a donc pas oublié ? Et l'autre ?

— Amonou, ton jeune parent, un éphèbe encore, inconnu de tous il y a quelques jours, et qui, pour sa première manifestation virile, a su, hier, se révéler noble et beau.

— Raconte, maître, raconte les derniers événements de la Cité. Il y a donc au moins deux cœurs généreux ?

— Plus que tu ne crois, Hellas, et plus encore peut-être que je ne crois moi-même ! Hermos, par exemple, ce beau jeune homme aux chants harmonieux, que tu supposais indifférent et vain, épris seulement d'apparences, et que les envieux disaient ton rival, eh bien sais-tu ce qu'il a fait ? Il s'est jeté pour toi dans l'action la plus périlleuse. Il a risqué la mort pour te garder l'Empire !

— En vérité. Ne te leurras-tu pas ?

— Hellas ! tranche Oréus, jetant sur le jeune homme un regard sévère.

Et en mots rapides et précis, il refait à Hellas le récit de Knephao. À mesure qu'il parle, le visage d'Hellas, beau d'ordinaire, se transfigure jusqu'au rayonnement et le jeune homme regarde le vieillard avec une émotion qui, montant peu à peu du cœur aux yeux, fait trembler sur ses paupières des pleurs mal contenus.

— Ah ! maître, laisse-moi te demander pardon du mouvement de colère qui t'a fait douter de moi ! Eh quoi ? Tant d'êtres qui demeurent capables de bravoure et de dévouement, je voulais hier les anéantir ? Comme j'ai dû, Oréus, te faire souffrir en quelques instants ! Mon maître ! mon père !

— Pleure, mon fils, pleure, tes larmes laveront tout le mauvais orgueil resté dans ton âme. Ah ! oui ! tu m'as effrayé hier, j'ai cru voir déborder de toi toutes les tumultueuses

passions des hommes, et, je te l'avoue, j'ai crain't que mon amour n'ait suscité un monstre. Or, voici que le monstre s'attendrit ; il s'humanise, et, purifié par les regrets, grandi par l'humiliation volontaire, il va redevenir un héros et un génie. Maintenant, mon fils, viens : il y a ici deux êtres que ta présence va combler de joie. Allons les rejoindre.

— N'était-il pas convenu que personne, jusqu'au soir, ne devait apprendre mon retour ?

— Personne ? Qui donc, ce matin, à l'aube, rôdait autour de ma demeure ?

— Moi, je l'avoue ! Sachant toute l'île endormie, j'ai erré, ce matin, le long de la falaise.

— Je ne m'en plains pas, au surplus, puisque, grâce à cette heureuse faute, tu as sauvé de la mort l'être le plus charmant qu'ait enfanté la race blanche. Mais taisons-nous. J'entends des pas. Quelqu'un vient là-bas, dans l'allée. Rentre un instant dans ton pavillon isolé. Je vais prévenir de ta venue Oréa et la petite Barbare.

Scène IX. – *Le père et la fille.*

— Père, s'informe Oréa, dès qu'elle voit Oréus, qu'as-tu donc ? Quelle heureuse nouvelle te transfigure ? Tes yeux rayonnent !

— Une bonne nouvelle, en effet ; quelqu'un vient d'arriver dans l'île.

— Hellas, sans doute ?

— Vraiment ! tu devines à merveille. Comment, pas plus d'émotion ?

— Pourquoi émue ? Je sais qu'Hellas a dormi dans l'île. C'est lui, ce matin, qui a sauvé Glania. Ose dire que je me trompe ?

Oréus reste silencieux.

— Ah ! père, mon bon père, pourquoi me cacher quelque chose ? Tu as voulu sauver Hellas et tu l'as ramené sur ton *Alérion*, n'est-il pas vrai ? Et tu l'as fait par amour pour moi ! Seulement, l'acte accompli, tu l'as regretté.

— Terrible petite voyante !

— Écoute, père, tu l'as regretté, cette nuit, et j'ai deviné, ce matin, à ta tristesse, qu'une inquiétude avait dû t'alarmer.

— Cher cœur ! pardonne-moi de t'avoir caché quelque chose !

— Il t'a semblé, n'est-ce pas, ce matin, qu'Hellas ne méritait pas ton dévouement, notre dévouement à tous deux ?

— Oui, je l'ai cru. Mais maintenant j'ai repris toute ma confiance. Nous pouvons l'aimer !

— Je n'en ai jamais douté, mon père ! Et je n'ai, pour ma part, jamais cessé d'avoir pour lui une ardente tendresse. Mais, lui, est-il capable d'être ému par l'amour d'une femme ? Jusqu'à ce jour, j'avais encore, je te l'avoue, des faiblesses féminines bien excusables. Je souffrais, en silence, d'avoir donné toute mon âme à cette âme vertigineuse, envolée sans cesse à toutes ailes vers un nouvel horizon. Or, aujourd'hui, la sagesse me revient. Cette naïve enfant que les dieux ont amenée m'en a plus appris en quelques minutes que toute ta science dans toute ma vie. Glania, vraiment, voilà de nous tous la plus inspirée. Chère petite qui s'est tout entière donnée sans soupçonner même qu'on pût rien lui rendre en échange ! Comme elle a compris le secret du bonheur !

— Méfie-toi, mon Oréa, méfie-toi de l'ivresse du sublime. On en tombe, parfois, à jamais meurtri.

— Qu'importe, à ces hauteurs, de souffrir ! Mais ne parlons plus d'amour et de douleur. Le soleil est radieux, l'île tout embaumée de ses roses, la mer resplendissante du ciel reflété ; là-bas, Atlantis en fête se donnera corps et âme, ce soir, à notre héros revenu ; viens, père, chassons l'un et l'autre nos soucis de naguère, pour nous épanouir dans la joie d'aujourd'hui !

— Tout irait bien, ma fille, si j'étais sûr de trois choses : de ton bonheur, de la patience d'Hellas et de la sécurité d'Atlantis. Mais demain, je le crains, tu recommenceras à souffrir en silence ; demain Hellas repartira pour quelque lointaine Colchide ; demain, dans Atlantis, les passions soulevées de nouveau laisseront encore planer sur l'Empire la menace

des chutes prochaines. Et dire qu'une seule chose suffirait peut-être à prévenir ces trois dangers !

— Laquelle, mon père ?

— Bien simplement : que tu saches te faire aimer d'Hellas, qu'il t'épouse, qu'il fixe ici même sa nature errante, et que, sous l'influence apaisante de ton amour, il sache s'élever, sans dangereux bondissements, vers la sérénité des créateurs. Attendre qu'Hellas vienne vers toi, c'est demander l'impossible ! À toi d'aller vers lui. Il y a des sacrifices nécessaires.

— Quel sacrifice, puisque je l'aime ? Mais lui, m'aimerait-il assez pour me comprendre ?

— Oui, il t'aimera, ou du moins il se laissera aimer et subira ton charme. Il faut que la fille d'Oréus sache garder Hellas dans Atlantis et dompter cette force seule capable, à cette heure, de sauver l'Empire. Moi, je suis trop vieux ; Hermos encore sans autorité ; Knephao un instrument admirable. Il faut Hellas. Or, cet Hellas, sans ton influence heureuse, reste un danger pire que tous les autres. Ses folles et héroïques conquêtes n'ont-elles pas enivré jusqu'au vertige l'orgueil d'Atlantis ? Ses emportements n'ont-ils pas suscité les passions de la foule ? Et, hier encore, n'ai-je pas eu à redouter le plus terrible des périls qu'ait connus la Reine des Eaux ?

— Hier ? mon père ?

— Oui, hier, à l'heure même où nous revenions à travers les airs et où l'*Alérion*, à grandes ailes déployées, traversait le large bras de mer qui sépare Atlantis de l'Ibérie, je ne sais quel vertige a saisi Hellas ; subitement, il s'est écrié : « Ville maudite ! Sentine du monde ! Dire qu'il faudrait si peu de chose pour te détruire ! » Et, avant que j'eusse le temps de revenir de ma surprise, il avait pris déjà en main la direction de

l'aérien vaisseau, et voilà que nous allions à toutes ailes vers la montagne de Manou, comme si notre oiseau voulait fondre sur la Cité. « Hellas, es-tu fou ? » lui dis-je ; « Non, maître, laisse-moi, je sauve l'univers », me répond-il. « Le sauver comment ? » « En supprimant la vieille Cité du crime, obstacle ou corruption des civilisations qui vont grandir ! » Et, ce disant, il prenait dans ses mains ces terribles rouleaux d'air solide, dont un seul jeté dans les flots, du haut du ciel, suffirait pour soulever la mer en cyclone : et il s'apprêtait à exécuter sa menace insensée, quand j'eus le temps de bondir sur lui, de l'embrasser fiévreusement, de tenir son corps impuissant dans mes bras ; puis, prenant à mon tour le gouvernail, je tournai subitement le cap vers le sud, éloignant notre course d'Atlantis.

— Oh ! père ! comme tu as dû souffrir !

— Oui, surtout de voir quel Hellas j'avais devant moi ; les lèvres blêmes, les yeux méchants, le front plissé, il n'était plus le radieux héros dont le regard soumet les foules heureuses ; on sentait que pendant une minute, il avait eu l'ivresse vertigineuse de se croire dieu lui-même, et il me regardait avec rancune, me maudissant d'avoir arrêté son bras. Et je me demandais si mon invention nouvelle n'amènerait pas la perte plutôt que le salut de la Cité. Ce matin, enfin, le repentir a secoué le cœur d'Hellas. Et j'ai vu se révéler un être de tendresse que je ne soupçonnais pas, je te l'avoue. Voilà pourquoi, ma fille, il faut qu'Hellas reste près de toi. À vous deux, vous pouvez continuer mon œuvre, maintenir mes découvertes secrètes et sauver Atlantis d'elle-même et des autres. Tiens, le voici, il vient vers nous. Courage !

Scène X. – *Deux âmes.*

— Oréa !

— Hellas !

Et les deux jeunes gens, surpris par leur rencontre soudaine, trop soudaine pour que l'un et l'autre puissent contenir leur joie spontanée, s'embrassent tendrement.

— Père, où vas-tu ? demande Oréa inquiète, voyant le vieillard se retirer.

— Qu'avez-vous besoin de ma présence ? fait le vieillard en jetant vers Hellas un regard attendri et heureux. N'avez-vous pas mille événements à vous conter après une si longue absence ? Je vais chercher la jeune Ligure.

— Ah ! méchant père ! dit Oréa, épouvantée de se trouver seule avec Hellas.

Mais Hellas, lui, ne devine pas le drame obscur qui se joue dans le cœur de la jeune fille.

— Combien changée, ma chère Oréa ! Que n'étais-tu déjà la grande et forte jeune fille que je salue aujourd'hui, quand j'ai quitté la Cité-Reine ! Je t'aurais alors demandée à ton père, pour t'emporter vers le monde nouveau. Tandis que maintenant... Mais à quoi bon te parler de mes peines ?

Oréa, bouleversée, n'a plus de force pour dissimuler son émotion. Elle prend la main du jeune homme, et, la pressant de ses propres mains brûlantes :

— Hellas, à quoi bon te le cacher plus longtemps, puisque toute ma vie s'attache à toi ? Oui, depuis ton départ, jour par

jour, nuit par nuit, je compte ton absence et j'attends... Car, maintenant, depuis toujours et pour toujours, Hellas...

Puis, à voix basse, elle achève :

— ... Je t'aime !

Et, comme confuse du mot prononcé, elle ajoute :

— Viens là tout près, sur ce banc, et laisse-moi poser mon front sur ton épaule. Quelle futilité que de parler de mon amour, alors que ta pensée s'ombrage de tristesse ! Car mon amour, à moi, est chose vaine et personnelle, tandis que ta douleur, Hellas, doit avoir pour cause le sort même du monde...

Et relevant, d'un brusque mouvement, son visage attendri de larmes, Oréa regarde Hellas fixement, pleinement, les yeux dans les yeux :

— Vois, mon grand frère, je redeviens la fille d'Oréus et la compagne de ta jeunesse. Parle-moi, Hellas, comme une âme à une âme...

— Oui, comme une âme à une âme, si mon âme en tourment vaut ton âme sereine. Oh ! laisse-moi te regarder, Oréa ! Que tu es belle ! quel divin génie je contemple dans tes yeux ! Insensé ! Tu m'aimais, dis-tu, depuis longtemps, et je passais près d'un tel amour comme ces noirs Barbares de Libye qui marchent sur des champs tout pleins d'or et se meurent de misère ! Que d'années perdues pour mon bonheur, et aussi pour ma gloire, et peut-être, ô dieux, pour la splendeur de l'Univers !

— Que veux-tu dire, ami ?

— Je veux dire, Oréa, que de mon entreprise au pays des Pélasges, je reviens brisé...

À ce mot, Hellas s'arrête, regarde de tous côtés si personne ne paraît, tend l'oreille ; puis à voix étouffée :

— ... et vaincu !

— Toi ?...

— Parlons bas ! C'est une chose qu'à nul je ne veux dire, pas même à Oréus. Oui, vaincu... puisque je n'ai pas accompli mon projet véritable. Tu le sais, Oréa, car, encore une enfant, tu m'entendais déjà rêver tout haut, devant ton père, les désirs de ma vie ; non, mon but n'était pas de conquérir pour conquérir ; mais d'unifier le monde pour en chasser le mal et pour faire de toutes les terres, illuminées par la lumière du Sphinx, un immense jardin de concorde et d'harmonie. Voilà pourquoi, tout jeune, je suis parti vers les mystérieuses forêts de Gaëlie, vers les rivages dorés des Ligures et des Tyrrhéniens ; voilà pourquoi j'ai voulu devenir Prince des Apôtres ; et voilà pourquoi, trop à l'étroit dans le cœur d'Atlantis, j'ai tenté, récemment, de soumettre à nos lois les turbulentes tribus des Pélasges et des Scythes...

— Cher Hellas, âme trop ardente, ô mon ami ! As-tu vraiment tant à te plaindre ? Ne viens-tu pas de porter la lumière du Sphinx au milieu de nations hier encore inconnues ? N'as-tu pas droit à l'admiration du monde et à la reconnaissance d'Atlantis ?

— Admiration ? Reconnaissance ? Peu importe ! Si je n'ai pas l'estime de moi-même, toutes mes victoires sont des folies, des crimes ! Car, à quoi bon gagner des batailles si nul n'en doit profiter, ni dans la patrie, ni dans l'univers ? Or, veux-tu savoir le résultat de mes conquêtes ? Quand j'ai

soumis à la Reine des Eaux les riches terres des Sicules, les maîtres de l'or m'ont écrit : « Envoie-nous vite le produit des mines. » À quoi l'Assemblée des Lettrés ajoutait : « On dit qu'il y a là-bas de belles esclaves blanches, nous les attendons. » Et les Tribuns du peuple me faisaient savoir qu'avec le blé des plaines fertiles on pourrait nourrir plus facilement la foule des indolents pour qui le travail paraît un supplice. Si, d'autre part, je considère le destin des Barbares conquis, je sens un avenir plus redoutable encore. Nous avons éveillé en eux le désir et le goût des guerres plus vastes. Je les vois déjà prêts à s'armer, Pélasges contre Ligures, Tyrrhéniens contre Sicules, Armoricaains contre Gaëls ! Et voilà donc à quelle œuvre de mal ont abouti des siècles d'héroïsme, de science et de génie ? Oréa, ma sœur, la seule au monde capable de comprendre et de partager ma peine, n'est-ce pas que je suis un vaincu ?

— Mon bien-aimé, la douleur t'ennoblit plus que toutes tes victoires. Mais, prends garde de ne pas irriter contre toi les Esprits supérieurs qui, depuis ton berceau, t'inspirent et te préparaient pour une haute destinée. Faire du monde un jardin d'harmonie, ne former ici-bas qu'un même peuple heureux, chantant et riant, sur une terre en allégresse, partout la joie, partout la paix, partout l'amour, ah ! le beau rêve ! Mais un tel rêve se développe contre la volonté divine ; et la souffrance de la terre doit servir, sans doute, à une œuvre plus haute du Dieu inconnu !

— Eh ! que m'importe une terre au mal condamnée ? Que m'importe un Empire que les passions corrompent ? Que m'importe une victoire dont l'ivresse perpétue les vices des hommes ? À quoi bon pressentir la beauté parfaite, si nous ne pouvons accomplir que de la laideur ?

— Ah ! malheureux ami, achève donc : « À quoi bon être un homme, puisqu'il existe des dieux ! »

— Ai-je dit cela ? balbutie Hellas, troublé.

— Tu ne l'as pas dit, mais tu le penses, Hellas, et voilà pourquoi je t'arrête. Car il existe un orgueil du bien aussi dangereux que l'orgueil du mal. Vouloir dominer le monde pour lui imposer un bonheur impossible ; croire qu'on peut arracher la race humaine à la sentence de douleur et de mort, sublime folie et magnifique désobéissance ! Souviens-toi des paroles écrites sous les griffes du Sphinx :

*Tu ne seras plus homme,
Tu ne seras pas dieu.*

» Et, sache-le, mon bien-aimé, tu as failli cesser d'être un homme ; mais un dieu, tu ne le seras jamais !

— Si tu voulais, pourtant, mon rêve deviendrait une réalité.

— Ô rêveur insatiable !

— Oui, si tu voulais me suivre vers les pays encore neufs où grandit la race blanche, à nous deux nous transformerions le jeune univers. Ah ! si tu savais quels peuples généreux croissent là-bas pour l'avenir du monde ! Il faudrait, Oréa, pour conquérir sans haine ce nouvel empire, il faudrait un apostolat solaire, un apostolat de douceur et de bonté, et je ne suis plus assez pur pour l'accomplir. Nul homme, du reste, en Atlantis, sinon ton père, ne pourrait tenter pareille œuvre. Mais une femme le pourrait. Et cette femme, c'est toi !

— Moi, Hellas ? Et je quitterais mon père ? Et je cesserais avec lui de veiller sur le destin d'Atlantis ?

— Que nous fait cet Empire rouge dont il n’y a plus rien à attendre qu’ingratitude ? C’est là-bas, vers l’orient, que se lève le monde. Viens, Oréa, partons vers le jeune univers qui veut vivre.

— Et moi, je reste avec ceux qui vont mourir.

— Oh ! pourquoi toujours ce mot de mourir ?

— Parce que j’y pense toujours.

— Rassure-toi, Oréa. Atlantis ne mourra pas. Elle descendra lentement dans la pourpre de sa gloire. Elle mettra des siècles à radoter. Un grand peuple ne peut mourir...

— Que de lui-même.

— Et de lui-même, il ne se tuera pas. Et personne au monde ne le tuera.

— Vraiment ? fait Oréa avec une ironie douloureuse. Qui donc, alors, du haut des airs, dans une merveilleuse machine inventée par mon père, qui donc, hier même, en pleine fête, voulait l’anéantir à tout jamais ?

— Oréa, ton père a parlé ?...

— Mon père ? Ne suis-je pas sa conscience vivante ? Rien de ce qu’il pense, rien de ce qu’il crée, rien de ce qu’il projette...

— Alors tu sais notre aventure ?

— Je la sais.

— Et qu’il m’a délivré à l’entrée du canal de Gadès, au moment où les Barbares d’Armor allaient assaillir ma flotte ?

— Je le sais.

— Et qu'il m'a enlevé dans les airs ?

— Je le sais encore.

— Et que nous avons abordé dans l'île, cette nuit, sans bruit, pendant qu'Atlantis retentissait de sa folle fête ?

— Je le sais aussi...

— Alors, Oréa, tu connais l'*Alérion* et sa puissance ?

Et, ce disant, Hellas, de ses yeux luisants de curiosité, regarde, au plus profond, les yeux d'Oréa, comme s'il voulait y lire un secret reflété par le miroir des prunelles.

La jeune fille, calme, soutient le regard du héros, et, tranquillement :

— Je le connais. Je sais aussi à quoi tu penses et que tu n'oses exprimer.

— En vérité ?

— Tu penses, Hellas, à l'*Alérion*, dévorant l'espace et t'emportant de ses ailes à travers monts et mers, vers ces pays nouveaux que ton rêve transforme en jardins de lumière.

— Eh bien, oui, j'y pense, et tu viens, en mots précis, de formuler le désir dans mon cœur. Ah ! chère aimée, le voici bien, l'instrument divin de notre œuvre future ! Plus de guerre, plus de lente conquête à travers les peuples décimés et les remparts croulants ; plus de sang, plus de mort, mais la victoire radieuse, à grands coups d'ailes et en flots d'harmonie. Viens, Oréa, nous partirons ensemble, sur l'*Alérion* parachévé par Oréus, et les peuples surpris verront, du haut des cieux, tomber sur eux, par un miraculeux prestige, la sagesse, l'ordre, la concorde et la joie.

— Et Atlantis, mon beau poète, que devient-elle en ton projet grandiose ?

— Atlantis ? dit Hellas rappelé soudain aux réalités terrestres, Atlantis ? Ne m'as-tu pas prédit sa déchéance prochaine ?

— Et c'est pour cela que tu l'abandonnes, toi, son fils ?

— Dois-je donc immobiliser ma jeune vigueur au secours d'une force défaillante, quand il surgit, là-bas, tant de forces nouvelles ?

— La cité millénaire est pareille à ces vieillards qui s'éteignent, lentement, parce qu'en eux toutes les sources d'énergie sont épuisées. Que dirais-tu, mon bien-aimé, que dirais-tu de moi si, voyant mon glorieux père affaibli par l'âge, je m'écarterais de lui, indifférente, sous prétexte qu'il doit mourir ? Désserter le chevet d'un mourant que l'on peut sauver, crime aussi grand que de lui ravir la vie !

— Pas la même chose, Oréa.

— Exactement la même chose, Hellas. Atlantis est notre mère à tous, et, quoique affaiblie, quoique mourante peut-être, nous lui devons tout notre souffle !...

Et comme Hellas, silencieux, secoue la tête lentement, Oréa tombe à ses genoux, et lui prenant les mains :

— Vois, mon héros, je t'implore. Si tu quittes Atlantis, si tu renonces à la défendre, si tu l'abandonnes à ses convulsions douloureuses, nul autre vivant ne pourra la guérir et, proche ou lointaine, sa fin viendra. Tu t'en iras donc conquérir un nouvel empire. Mais moi, je resterai près de mon père attristé et près d'Atlantis agonisante. J'irai, avec les derniers

héros, tenter le salut suprême et supplier les dieux d'accomplir un miracle !

— Oréa, je t'en supplie !...

— Mais si tu veux rester parmi nous ; si tu veux ranimer le peuple qui t'admire et t'appelle ; si tu veux rétablir les lois et dissiper les complots des riches ; si tu veux, enfin, vouer au relèvement d'Atlantis tout ton cerveau et tout ton cœur, alors je garde l'espoir que notre ville reprendra son prestige, et tu me verras à tes côtés la plus soumise des épouses et la plus tendre des amantes !

— Mais, enfin, Oréa, que faut-il donc faire ?

— Ce soir même, retourner en Atlantis ; reprendre le pouvoir qu'Hermos te garde et qu'on lui conteste ; rassembler autour de toi la jeunesse indécise qui manque d'un chef puissant ; raffermir le vrai Prince de l'Empire.

— N'est-il pas trop tard ?

— Non, non, exulte Oréa, il n'est jamais trop tard pour un génie comme le tien. Le peuple, d'un seul élan, te rendra toute sa confiance et Knephao ses soldats dévoués. Tes ennemis, surpris, n'auront que le temps de préparer une honteuse retraite. Demain, ce soir peut-être, tes Ligures victorieux t'apporteront l'appui de leur flotte fidèle. Et la Mère, la grande Mère sera sauvée !

— Adieu donc, fait Hellas songeur. Adieu, beaux pays nouveaux, blondes vallées des terres pélasgiques, îles en fleurs de l'archipel, forêts où les chênes touffus rendent, au bruit du vent, de mystérieux oracles, rives où les pêcheurs racontent des merveilles, cités naissantes où tout est force et

jeunesse ; ô terre d'Orient, pays d'aurore où j'eusse voulu laisser mon nom, adieu !... Je suis attaché au vieux monde !

Puis, se tournant vers Oréa :

— Eh bien, soit ! Comme toi, je reste avec ceux qui vont mourir !

Mais Oréa, transfigurée :

— Non, bien-aimé, ils ne vont plus mourir maintenant : ils vont revivre ! Dans peu de temps, la Cité-Reine aura reconquis toute son antique gloire, et quand ton œuvre ici sera consolidée, alors, si tu le veux, sur l'*Alérion* aux ailes ouvertes, nous volerons vers le monde nouveau !

— Oh ! adorée ! s'écrie Hellas dans un mouvement de joie débordante.

Et, prenant Oréa dans ses bras :

— Oh ! mon amour !

Mais laissant tomber son front sur la poitrine du héros, Oréa, à chaudes larmes, pleure.

— Pardonne, ami, pardonne à ma faiblesse si des sanglots me gagnent. Mais voilà un long moment que mon cœur se bat contre lui-même, et je souffre tant de te résister, mon bien-aimé !

— Eh quoi, objecte Hellas, en souriant, la fille d'Oréus aurait perdu tout héroïsme ?

— La fille d'Oréus aime Hellas et elle est femme !

Scène XI. – *Le vaisseau de l'Empire.*

Le palais des Eaux s'élève face à l'occident, à l'extrémité du large canal qui pénètre dans la Cité-Reine et sert de port central au commerce d'Atlantis.

À marée basse, les barques de promenade restent amarrées contre les marches monumentales d'un escalier de basalte, qui descend en pente douce dans la mer. Mais à marée haute, les vagues, parfois, viennent lécher les dalles de la place. S'élargissant jusqu'en pleine rade, le grand canal s'étend pareil à l'embouchure d'un fleuve, et, sur ses deux rives, des palais somptueux et des maisons prospères mirent dans les eaux tremblantes leurs colonnades superposées. Jadis, ce canal formait l'estuaire du fleuve Gadire qui se jetait dans l'océan Atlantique à l'endroit même où les lointains aïeux établirent le premier port d'Atlantis. Mais depuis longtemps le cours de ce fleuve a été détourné. Et les eaux du Gadire, maintenant, alimentent le lac immense qui domine la ville. D'ordinaire, les deux rives du canal sont bruissantes de marchands affairés et de vaisseaux portant les produits de tous les mondes. Mais aujourd'hui, les magasins fermés sont pavoisés de fleurs, de guirlandes et de bannières. Car au pied du palais des Eaux, sur la large esplanade, doit apparaître le Prince des Apôtres, vêtu du manteau blanc aux broderies métalliques, conduit par les veilleurs d'Atlantis, afin de recevoir l'investiture de la mer. Et le vaisseau de l'Empire, gonflé de voiles couleur de pourpre et conduit par mille rames dorées, s'en ira, dans toute sa gloire, accueillir le maître du monde.

De toutes parts on s'interpelle à grand bruit. La nouvelle, en effet, se répand de presque-île en presque-île qu'on va proclamer publiquement la déchéance d'Hermos.

— Viendra-t-il ? se demande-t-on avec curiosité.

— Il devrait venir, affirment les gens épris de tumulte. Après tout, il est Prince de l'Empire.

— Non, qu'il ne vienne pas ! répliquent les pacifiques, puisqu'on a projeté de le faire saisir par la flotte aztèque !

— Eh bien, tant pis, il luttera ! On n'est pas Prince pour rester tranquille.

— Oui, mais, cette lutte, qui en payera les frais ? Nous, toujours, nous, pauvres marchands, victimes éternelles des troubles civiques !

— Nos affaires vont déjà bien mal !

— Et l'on parle même de nous infliger des impôts !

— Des impôts, à nous, les maîtres du monde ?

— On dit que les Toltèques et les Aztèques ne veulent plus payer leurs tributs !

— Et Melléna les soutient !

— Cette Melléna, quel mauvais génie !

— Si Hellas pouvait revenir !

— Hellas ? Que les dieux le gardent ! On annonce partout sa mort...

— Nous n'avons plus qu'Hermos ; grand courage, mais faible prestige.

— Il a raison de rester sur la Terrasse Sainte. Mais attention ! Voici venir le vaisseau de l'Empire, tout pavoisé de pourpre et d'or.

— Quelle audace ! Melléna elle-même a osé monter sur la galère impériale !

— Et Guitché a pris la place du Maître des Eaux !

— Regardez donc, fait observer le bourgeois Azaès, cette petite barque qui danse au milieu des grands vaisseaux !

— Des mendiants, on dirait. Ils vont se faire écraser entre deux navires.

— Bah ! pensez donc ! Ces gens-là glissent comme des serpents. N'est-ce pas la petite Ligure, celle qui joue de la cithare sur nos places ? Elle-même tient les rames. Et au gouvernail, qui voit-on ? Quelque mendiant aussi, sans doute. Un grossier manteau couvre son visage.

Cependant l'heure approche où le Prince de l'Empire doit s'avancer jusqu'au bord du canal, monter dans le vaisseau et se fiancer à la mer, reine du monde. Que va-t-il se passer ? Hermos descendra-t-il à l'appel de Guitché ? Osera-t-il braver la flotte aztèque ? Sur la place de l'Empire qui domine la Cité, on voit s'aligner les soldats de Knephao, et l'on aperçoit, sur un grand cheval, l'impassible chef des cohortes.

Pourtant, l'heure sonne et Guitché s'avance. Il donne la parole à Belkis, tribun des matelots.

— Atlantes, crie Belkis à haute voix, au nom de la Cité, au nom de tout le peuple, j'invite le Prince de l'Empire à prendre place sur le vaisseau impérial...

Un long bourdonnement de la foule répond seul à l'invitation de Belkis.

— Vous le voyez, Atlantes, ceux qui se disent vos protecteurs dédaignent de paraître à vos fêtes populaires. Ou plutôt, il n'existe pas de véritable Prince de l'Empire. Celui qu'on a nommé hier soir n'est qu'un imposteur, dont je proclame en votre nom la déchéance, puisqu'il refuse de venir au milieu de nous.

Des cris s'élèvent alors de la foule :

— Vive Hermos ! clament les uns. À bas Melléna !

— Vive Guitché ! répond la flotte entière.

— Regarde là-bas, fait observer Azaès à son voisin le marchand. Que fait donc le mendiant de la petite barque ? Le voici qui, profitant de l'inattention générale, s'accroche au flanc du vaisseau de l'Empire et l'escalade.

— Tais-toi ! réplique l'autre. Que nous importe ? Puisse-t-il jeter Guitché à la mer !

De nouveau, pour sauvegarder les formes, Belkis s'avance sur la proue du vaisseau impérial.

— Atlantes, une dernière fois, j'appelle à nous le Prince de l'Empire. Qu'il se montre enfin, et nous l'acclamerons !

— Oui, affirme la flotte entière, nous l'acclamerons !

— Acclamez-moi donc alors ! dit un homme bondissant soudain auprès de Belkis.

— Le mendiant ! s'écrie Azaès. C'est un fou !

Mais le mendiant enlève son manteau noir, il rejette la capuche qui recouvrait son front, et il apparaît en tunique brodée, la tête ceinte d'une couronne de lauriers, et, de la foule,

un cri soudain jaillit jusqu'au ciel, couvrant tout autre tumulte dans la ville :

— Hellas !

Scène XII. – *Le Maître des Eaux.*

Du port central, le cri monte jusqu'aux Sept Terrasses, se répercute sur les eaux de barque en barque, et l'immense ville, par les millions de voix de tout son peuple, fait rouler dans les airs une clameur de surprise et d'allégresse.

— Hellas de retour !

— Hellas dans le port !

— Vive Hellas !

La foule appelle la foule ; et, de tous les points de la Cité, des cohues désordonnées arrivent en courant dans les rues ou les places avoisinant le port. Pareillement, les barques indolentes qui errent dans la vaste rade font hâte vers le grand canal où bientôt grouille une flottille innombrable aux voiles de toutes couleurs. Ces barques, pressées les unes contre les autres, obstruent à tel point le grand port, que les lourds vaisseaux de la flotte aztèque, enserrés de toutes parts, s'immobilisent maintenant dans l'impossibilité de rejoindre la galère impériale. Les amis de Guitché, surpris et décontenancés, ne peuvent désormais, sans danger pour eux, tenter de résister au soudain et triomphant Hellas.

Lui, cependant, debout sur la proue du navire, les bras croisés, la tête haute, regarde ces milliers et ces milliers de têtes accumulées autour de lui, et il se rappelle la triste journée où, devant ces mêmes Atlantes, il s'en alla, hautain et dégoûté du pouvoir, pour conquérir au loin un plus jeune et plus robuste empire.

« Peuple malade, songe Hellas, peuple acclamant tantôt les bons et les méchants, prêt à chasser demain ceux qu'il

exaltait hier, peuple d'esclaves ivres, es-tu bien mon peuple ? »

Et tandis que le roulement des voix emplit les airs, le héros sent sourdre en lui l'envie d'accabler cette foule sous quelques paroles de reproche et de mépris. Mais si spontané, si débordant, si sincère paraît l'enthousiasme qu'Hellas, peu à peu, se sent emporté par le souffle dont s'emplit la métropole.

« Pauvres gens, pense-t-il, ils ne savent pas où ils vont, si nul ne se lève pour les conduire. »

Et les paroles d'Oréa se répètent à sa mémoire. Puis, il songe aux êtres bons, courageux et justes, restés dans Atlantis, à ceux dont les énergies assemblées pourraient suffire à sauver la ville.

Justement, voici qu'une clameur enthousiaste éclate au milieu de la place des Eaux, couvrant tout autre bruit d'alentour. Le nom de Knephao jaillit de mille gosiers. Et d'un ondolement tumultueux, émerge, à cheval, le géant égyptien, accourant à la rencontre de son prince et ami.

À cette vue, Hellas, complètement rasséréné, sent renaître en lui tout l'amour que jadis il nourrissait pour la Cité glorieuse, et, les yeux rayonnants de joie, le geste large, il fait signe au peuple d'observer le silence.

— Citadins d'Atlantis, me voici devant vous, moi, Hellas, votre prince élu ; celui dont nul ne saurait occuper la place tant qu'il n'a pas démerité de vous. Me trouvez-vous digne de vous gouverner encore ?

— Oui ! Oui ! gronde une rafale humaine, qui va grossissant de place en place.

— Vous ne m’attendiez pas, sans nul doute ? Et vous croyiez que je me débattais encore dans les broussailles des peuples inconnus ? Eh bien, non ! Me voici parmi vous, vainqueur ; et demain, ce soir peut-être, ma grande flotte arrivera en vue de la rade, vous rapportant les tributs des nations nouvelles et les serments de nos jeunes colons !

— Gloire ! Gloire ! hurlent à ces mots les citadins debout sur les barques ou hissés dans les mâtures.

— Gloire et richesse pour Atlantis !

— Je désire, poursuit Hellas, que nul souvenir des heures mauvaises ne vienne troubler votre joie. Qu’Atlantis vive éternellement !...

— Éternellement ! continue la foule.

— ... et que toute haine cesse dans le cœur de ses fils ! Toi, Knephao, dit-il, s’adressant au géant, déjà descendu sur la place des Eaux, toi je te remercie pour avoir veillé sur la Cité qui t’aime et que tu aimes. Dis à Hermos, notre grand poète, mon frère bien-aimé, que je le loue d’avoir, avant mon retour, sacrifié son repos à la garde de la Terrasse Sainte. Et vous tous, amis connus ou inconnus, vous tous qui, durant mon absence, n’avez pas oublié que je luttais pour vous, je vous salue.

— Salut à toi, Hellas ! reprend Knephao.

— À toi ! scande la foule.

Alors, se retournant vers le groupe inquiet de ses ennemis, Hellas, d’une voix lente et claire, laisse tomber ces mots :

— Si dans les tourments de ma vie publique, j'ai pu, autour de moi, susciter quelques haines, j'en demande pardon à ceux qui, non sans raison peut-être, ont tenté de m'éloigner.

Puis, de nouveau, s'adressant au peuple rassemblé sur les rives :

— Qui parmi vous, Atlantes, me juge indigne de l'Empire ?

— Personne ! Personne ! vocifère une clameur unanime.

— Alors, Atlantes, souffrez que je vous laisse à vos réjouissances, et qu'ayant proclamé l'union immortelle de la Cité-Reine et de la Mer Souveraine, je puisse en paix regagner mon logis.

Ce disant, Hellas ordonne à Belkis, tribun des matelots, de faire aborder le vaisseau, et, accueilli par la jubilation du peuple, il met enfin le pied sur le sol de la cité pavoisée. Stupéfaits, les amis de Guitché obéissent à tous ses ordres, et Belkis, le premier, plus soumis qu'un esclave, semble guetter, pour les prévenir, les moindres désirs du héros.

— Comment se trouve-t-il ici ? murmure tout bas Barkas à Guitché.

— J'en suis tout démonté, répond le maître de l'Or. D'où vient-il ? D'où sort-il ? Tombe-t-il du ciel ?

— Peut-être ! fait Moussor, tribun des marchands.

Et prenant un air avisé et mystérieux à la fois, il met un de ses doigts sur les lèvres et chuchote :

— Silence ! Je vous raconterai cela plus tard !

— En tout cas, bougonne Barkas, comment nos gardes l'ont-ils laissé entrer dans le port ?

— Déguisé, sans doute, en simple matelot. Ne se trouvait-il pas dans la barque où chantait la Ligure ?

— Peut-être, mais silence ! Des gens du peuple montent dans le vaisseau.

— Où se cache Melléna ? s'informe Guitché, on ne la voit plus parmi nous. A-t-elle eu peur du terrible Hellas ?

— Melléna ? répond Barkas. Pendant que le grand comédien jetait au vent ses inutiles paroles, elle a profité de l'inattention générale pour descendre dans une barque et quitter la rade.

— L'admirable femme ! dit Moussor. Tandis que nous hésitons et bavardons, elle agit !

— Heureusement, reprend Barkas, que nous l'avons avec nous. Elle nous sauvera.

— Espérons ! Espérons !

Scène XIII. – *Au palais des Eaux.*

Hellas, cependant, au moment où il passe du vaisseau sur la rive, enlevé par cent bras enthousiastes et porté sur les épaules du peuple, s'en va vers le palais des Eaux.

— Hellas ! te voilà donc enfin ! s'écrie Knephao qui l'attend sur le seuil. Grâce aux dieux ! Atlantis n'a plus rien à redouter.

— Grâce à toi, Knephao. Et Hermos ?

— Il garde la Terrasse Sainte, avec quelques jeunes Apôtres et tout le collège des hiérophantes.

— Cher Hermos ! Je me loue du retard qui m'a permis de connaître votre vaillance. Mais toi, Knephao, que ne te devons-nous pas ?

— Mon métier, Hellas, de risquer la mort. Mais pas celui d'Hermos, et il l'a fait sans hésiter.

— Sang de héros !

— Héros lui-même ! Je l'avais éprouvé déjà en Égypte. Mais voici Amonou, son ami fidèle, celui qui, hier, a contribué à la déroute de tes ennemis.

— Salut à toi, Hellas ! dit Amonou en abordant le Prince de l'Empire. Bien que tu ne me connaisses pas...

— Je te connais, Amonou, et je connais tes actes... Oréus m'a tout conté, glisse Hellas dans l'oreille du jeune homme et en pressant sa main avec chaleur.

— Oréus ? fait Amonou stupéfait. Tu viens de l'Île Verte ?

— De l'Île Verte, justement.

— Alors, c'est donc toi, ce matin, qui as sauvé...

— ... La petite Ligure ? Comment le sais-tu ?

— Elle nous l'a raconté, à Oréa et à moi. Elle paraissait certaine de t'avoir reconnu. Elle murmurait ton nom dans son délire.

— Quel délire ?

— Ignorez-tu donc qu'elle s'est légèrement blessée et a souffert de la fièvre ce matin ?

— Elle ? Impossible ! À l'instant même, elle vient de m'accompagner en barque jusqu'à ce port. Et si tu savais avec quelle vigueur elle maniait les rames !

— Comment Oréus a-t-il permis...

— C'est pour cela qu'Oréus et Oréa ont tant voulu l'empêcher de partir avec moi ! Mais si vous aviez vu, mes amis, comme elle insistait ! « Non, non, disait-elle, nul autre que moi ne saura le conduire ! Je suis fille de matelot ligure, et je puis ramer une journée entière sans lassitude. Hellas seul ne pourra pas éviter les espions de ses ennemis. Avec moi, on le prendra pour un vagabond, joueur de cithare... » Et elle avait l'air si vive, si alerte, si heureuse de me servir de complice, que j'ai cédé. Et, ma foi, je déclare que sans elle, jamais je ne serais arrivé jusqu'au vaisseau de l'Empire.

— Chère Glania ! fait Knephao.

— Pauvre petite Ligure ! murmure Amonou.

Et, sans même prendre soin de saluer Hellas ni Knephao, il sort du palais et se dirige à la hâte vers la mer.

— Brave jeune homme ! dit Hellas. Il oublie tout, la fête, les festins, sa légitime gloire, pour aller secourir une Barbare aux yeux bleus. Crois-tu, Knephao, qu'il trouvera cette courageuse jeune fille ?

— Je le crois, Hellas ! D'abord parce qu'il a la vaillance et la persévérance d'une âme généreuse, ensuite parce qu'amoureux...

— Il l'aime ?

— Sans le savoir, peut-être.

— Eh bien, Knephao, trouvons une récompense pour tous deux. Unissons-les.

— Je crains que ce ne soit impossible.

— Pourquoi ?

— Elle aime un autre.

— Vraiment ? Elle qui paraît si pure !

— Très pure, certes, car elle aime avec une candeur virginele quelqu'un qui ne l'aime pas, et qui ne l'aimera jamais !

— En vérité, Knephao, peut-on aimer éternellement qui n'aime pas en retour ?

— Oui, murmure le géant avec un soupir qu'il dissimule. Oui, on le peut, Hellas !

Mais Hellas ne voit pas l'étrange songerie dans laquelle le géant vient de tomber. L'Apôtre, en effet, entraîné lui-même en une rêverie lointaine, entend, toute chaude encore à son oreille, la voix d'Oréa, ardente d'un haut amour et vibrante de promesses sublimes. Alors revient à sa mémoire le

serment qu'il a fait de sauver Atlantis des menaçants désordres, et son esprit aux ailes rapides, chassant les préoccupations personnelles, passe d'un seul coup aux intérêts de la Cité :

— Allons, Knephao, les heures pressent. Peux-tu faire prévenir Hermos qu'il vienne nous rejoindre au palais des Eaux ? Il est urgent que nous tenions un conseil touchant les affaires de l'Empire.

— Je vais le faire appeler. Il paraîtra naturel qu'il vienne à ta rencontre. Et puis, toute la nuit, la foule va grouiller dans le port. Nul ne s'étonnera de voir nos soldats rester autour du palais. Et ainsi veillera sur nous une bonne garde.

— Bonne garde, pourquoi ? As-tu donc peur ?

— Nous avons tout à craindre d'un parti qu'exaspère sa récente déception. Si ta générosité leur pardonne, leur haine ne te pardonne pas.

— Ami, fait Hellas en souriant, je n'en saurais vouloir à mes adversaires. Un peuple qui s'abandonne au pouvoir absolu arrive au despotisme abrutissant ; et les agitateurs se rendent toujours utiles aux Princes, car ils les obligent à veiller sur eux-mêmes et à persévérer dans le bien.

— En ce cas, éclate Knephao, avec un large et bon rire, tu peux remercier Melléna et ses amis, car ils vont t'obliger à une rude persévérance !

Et l'Égyptien appelle un de ses officiers pour qu'on envoie chercher Hermos.

Scène XIV. – *En barque.*

Or, pendant qu'Hellas haranguait la foule, Melléna, voyant la partie irrévocablement perdue pour ce jour, ne s'est pas attardée en vain sur la galère impériale. La foule tout entière acclame donc Hellas. Que faire ? L'arrêter ? Pure folie ! D'ailleurs, Hellas reste régulièrement Prince de l'Empire, et nul acte tenté contre lui n'aurait l'apparence même de la légalité. Il a échappé à la flotte armoricaine, mais comment ? Nul des agents au service de Melléna n'a signalé sur mer les navires d'Hellas. Si la flotte ligure a disparu dans quelque lointain désastre, alors on demandera des comptes à son maître. S'il a précédé sa flotte de quelques jours, alors le triomphe d'Hellas deviendra définitif. Et il faudra s'y résigner.

Oh ! que cette idée de défaite irrite l'active femme ! Non ! non ! Elle ne se résigne pas ! Et tandis que la ville entière s'époumone à acclamer son Prince, Melléna, sans perdre de temps, quitte le pont du vaisseau impérial et va gagner, à l'arrière, une échelle appliquée à la coque du navire par où elle peut descendre jusqu'à la mer, et trouver une embarcation commode.

Justement, au pied même de l'échelle, voici une barque amarrée dans laquelle somnole une jeune rameuse qui paraît de race barbare.

« Quelque mendiante ! pense Melléna. Voilà ce qu'il me faut. Elle me conduira où je voudrai. »

— Eh ! la jolie fille, veux-tu me prendre dans ta barque ?

— Melléna ! murmure en pâlisant l'interpellée. Que me veut-elle ?

Et soudain, avec la prompte intuition de l'amour elle se dit :

« Si je refuse, un autre pourra la guider. Au moins je saurai où elle va. Et s'il est menacé, j'irai le prévenir. »

Alors, répondant à l'épouse de Guitché :

— Une femme si belle que toi ne dédaignerait pas de monter dans la barque d'une pauvre Ligure ?

— Petite mendiante, j'ai envie d'entendre les airs de ton pays sauvage. Veux-tu me conduire loin du port ?

— Où tu voudras. Je chanterai pour toi quelque chanson de Ligurie.

— Sais-tu où se trouve l'Île d'Or ?

— Par-delà l'Île de Pourpre ; très loin !

— Eh bien, il faut que j'y parvienne ce soir même ! Te sens-tu assez vaillante pour m'y conduire ? Il y aura pour toi une riche récompense.

— Oui, oui, répond Glania, je me sens assez robuste !

Et elle éprouve un tel désir de suivre Melléna jusqu'au bout, devinant que cette escapade cache quelque plan menaçant contre Hellas, qu'elle en oublie l'épuisement de ses forces.

Et la voilà qui rame, rame, gagne le large ; déjà sa tête tourne et elle croit voir la mer se dérober sous la barque. Par un effort suprême, elle se redresse, raidit ses bras, soulève encore les lourds avirons ; mais, bientôt, il lui semble que le soleil couchant danse sur les flots en lueurs vertigineuses, puis

ses regards éblouis ne voient plus rien ; enfin, elle tombe à la renverse en s'écriant :

— Hellas ! Hellas ! à mon secours !

Melléna, à ce nom, bondit vers la jeune fille, la regarde, cherche vainement à la reconnaître.

— Que dis-tu ? pourquoi appelles-tu Hellas ?

Mais Glania ne l'entend pas, n'entend rien ; ses yeux grands ouverts semblent au loin suivre une vision tournoyante et elle murmure entre ses lèvres :

— Hellas ! Hellas ! Je t'aime et Melléna te hait !

Puis elle perd connaissance.

« Qui donc ai-je pris pour guide ? se demande Melléna en se jetant sur la jeune fille. Elle connaît Hellas, elle me connaît. N'hésitons pas. J'irai seule à l'Île d'Or. Et personne ainsi ne pourra me trahir. »

Et, soulevant dans ses bras la frêle jeune fille évanouie, elle la laisse sans bruit retomber dans les flots, tandis que, prenant les rames en main, elle s'éloigne vers le nord.

Pauvre petite Ligure ! À peine a-t-elle senti l'eau mouiller son visage que ses sens se réveillent, et elle se voit seule, perdue, dans la vaste mer. Elle résiste encore durant quelques brasses ; puis, résignée, l'oreille bourdonnante, les yeux aveuglés, n'entendant rien, ne voyant rien, elle s'abandonne enfin au tourbillon de la mort. Mais, tout à coup, elle se sent saisie aux cheveux par une main robuste ; puis elle a l'impression que son corps fait une chute sur le bois rude d'un bateau de pêche...

... Bientôt après Glania revient à elle, la nuit déjà tombée. Au-dessus de sa tête, les étoiles luisent. Des chants arrivent de la ville en fête.

— Je ne suis pas morte !... murmure-t-elle.

— Non, tu vis. Je t'ai sauvée. Mais ne bouge pas. Reste couchée au fond de la barque.

Glania regarde autour d'elle. Un grand manteau de pêcheur s'étend sur elle pour la réchauffer. Elle tremble quand même dans ses vêtements humides.

— D'où viens-tu donc, fait-elle, toi qui m'arraches à la mer ?

— Ne parle pas, dit l'homme, tu me reconnaîtras tout à l'heure. Repose. Nous allons toucher au port.

— Je retrouve ta voix, Amonou ! Toujours prêt à sauver ceux que l'autre veut perdre.

— Qui l'autre ?

— Melléna !

— C'est Melléna qui t'a jetée à la mer ?

— Elle-même.

— La mauvaise !

— Et Hellas ? Que fait-il ?

— Nous allons le rejoindre. Il nous attend au palais des Eaux. Tu nous raconteras ton aventure. Nous te vengerons !

— Comment m'as-tu trouvée ?

— Je te poursuis.

— Et pourquoi me poursuis-tu ?

— Parce que... fait Amonou, hésitant... parce que... tu aimes Hellas !

— Ah ! Merci ! merci ! Je t'aime bien aussi, mon cher sauveur !

Mais peu à peu le bruit grandit autour de la barque. Le reflet des lueurs venues de la Cité resplendit en nimbe au-dessus des yeux de la jeune fille étendue. La barque s'arrête. On aborde. Et doucement, comme une mère, Amonou prend Glania dans ses bras et traverse en courant la place des Eaux.

— Ouvrez, ouvrez vite ! crie-t-il en arrivant devant la grande porte du palais.

— On ne passe pas ! fait sévèrement un soldat de Knephao.

— Je suis un ami d'Hellas. Et voici une femme que j'ai retirée des eaux. Pour elle, sinon pour moi, ouvre vite.

— Oui, ouvre donc, répond Knephao entendant la voix d'Amonou et se précipitant à sa rencontre. Qu'y a-t-il ? Que portes-tu dans tes bras ? Une morte ? Par le Sphinx ! Glania !

— Non, pas morte : épuisée de fatigue seulement ! Vite, du feu, une couche moelleuse, du linge sec.

Et tandis que les servantes s'empressent de préparer un lit pour la Ligure, tandis qu'Hellas et Hermos viennent rejoindre le jeune homme tout ému, il leur rapporte à voix basse l'émouvant sauvetage qu'il vient d'accomplir.

— Noyée par Melléna ? Mais à quel propos ? Que faisaient-elles en mer, toutes deux ensemble ?

— Je ne sais pas encore. Elle pouvait à peine parler.

Bientôt Glania, ranimée, reprend ses sens, et, d'une voix faible, raconte à Hellas le drame où elle a failli mourir. Puis, lassée, épuisée par cette journée où, deux fois, elle a manqué sombrer dans l'océan Atlantique, la jeune Ligure ferme les yeux, et, l'une de ses mains dans les mains d'Hellas, l'autre dans celles d'Amonou, réconfortée, dolente, heureuse et anéantie, elle s'endort en souriant...

À pas lents, autour d'elle, on se retire. Amonou seul reste et veille sur son sommeil. La nuit vient. Dehors, Atlantis tout entière chante. Des bruits de flûtes, de cithares et de cistres montent de la mer. Hellas, Hermos et Knephao causent tout bas.

— Vers l'Île d'Or, dit Hellas, pensif ; quoi donc Melléna peut bien y tenter ?

— Nous le saurons demain, dit Hermos.

— Veillons et gardons-nous, observe Knephao. Les autres n'ont pas désarmé.

— Oui, gardons-nous. Et que le Sphinx garde Atlantis !

TROISIÈME JOURNÉE

LA FÊTE DE L'OR

Tu tournes toi-même la roue du destin.

Scène I. – *Les trésors d'Atlantis.*

Hellas et Hermos, malgré les fatigues de la veille, travaillent ensemble, dès l'aube, dans une salle haute du palais des Eaux. Ils examinent les rapports et les comptes que les hiérophantes de la Terrasse Sainte, les veilleurs d'Atlantis et les gardiens du trésor ont remis à Hermos le jour précédent.

— Que de désordres en quelques mois, dit Hellas, en parcourant les feuilles de papyrus.

— Qui pouvait croire, Hellas, qu'un empire aussi riche dût arriver à la ruine en si peu de temps ?

— C'est qu'il a mis des siècles à la préparer.

— Et pourtant, quand tu partis pour le pays des Pélasges, tout paraissait indestructible.

— Façade dorée, charpente vermoulue ! À mesure qu'augmentait le prestige d'Atlantis, la grande ville pourrissait en dedans. Une ville, cette cité de vertige où se heurtent des races et des intérêts contraires ? Non, mais quelque chose d'informe et de démesuré, un monde effrayant et tourbillonnant, où des millions et des millions de bavards frénétiques s'accumulent et s'étouffent sur quelques lieues carrées d'un terrain creusé en dessous. Ah ! si l'on avait écouté Oréus et moi ; si l'on avait dégagé cette immense métropole et créé, en Occident et en Orient, de nouveaux centres de civilisation productrice : notre puissance resterait immortelle...

Hellas, à ces mots, s'arrête, comme s'il suivait un rêve de ses yeux fixes, puis, soudain, secouant la tête :

— Alors, Hermos, pour aujourd'hui, tu crois que nos caisses sont vides ?

— Pas tout à fait vides, mais presque.

— En trois ans !

— On a entrepris des constructions étourdissantes.

— Ce vaniteux de Barkas !

— On a construit un cirque contenant cinq cent mille places, et où pourront se battre des centaines de lions ; il a coûté plus cher que tes expéditions chez les Pélasges.

— Est-il beau, tout au moins ?

— Énorme, mais pas beau. On a comblé de dons et de faveurs toutes les femmes de la classe marchande.

— Cette orgueilleuse de Melléna !

— On a doublé la solde des matelots aztèques.

— Cet intrigant de Belkis !

— Et on n'a presque plus rien touché sur les rançons des peuples tributaires.

— Plus rien, pourquoi ?

— Ils ne veulent plus qu'on les traite en vaincus, mais en égaux ; surtout les Aztèques et les Toltèques, devenus les maîtres de la flotte.

— Et, de fait, ils ont bien raison, ricane Hellas, dans un accès de sarcasme déchirant ; que dis-je, nos égaux ? les voici les maîtres d'Atlantis, puisqu'ils dominent la mer.

Puis, se tournant vers Hermos, qui continue imperturbablement l'examen des feuilles de papyrus :

— Alors, plus de tributs ? Et les riches Atlantes, du moins acceptent-ils de payer le faible impôt que j'avais proposé ?

— Eux... Un impôt ? Eux, les maîtres du monde, payer pour vivre ? Tout au contraire, ils réclament l'or des nouveaux pays vaincus !

— De mieux en mieux. Et les Incas cultivateurs, à qui l'on a livré toutes les terres labourables de l'île, alors que les Atlantes s'accumulaient dans la métropole ; ils gagnent, paraît-il, de grandes richesses avec la vente des produits du sol ; continuent-ils à verser une part dans les trésors d'Atlantis ?

— Ils ne veulent plus qu'on les appelle Incas, les voici devenus Atlantes ; Guitché leur a fait accorder droit de cité à la dernière assemblée des notables.

— À merveille ! Et, naturellement, ils ne paient plus rien ?

— Naturellement ! reprend Hermos, qui affecte une ironique tranquillité.

— Ainsi donc, suppression des revenus et multiplication des dépenses : quelle politique admirable ! Tel que je connais notre peuple, il doit en raffoler ; la danse sur un pont de fleurs : tant pis si tout croule !

— Mais il nous reste, Hellas, tes beaux peuples d'Orient, les Ibères, les Cantabres, les Gaëls, les Ligures, et déjà même les Pélasges.

— Oh ! ceux-là, c'est notre avenir ; laborieux et riches et d'une belle loyauté.

— Ces barbares, demain, deviendront nos maîtres.

— En attendant ils sont nos amis.

— Mais en attendant aussi il faut vivre ; or, l'organisation de ces peuples nouveaux nous demandera de longs travaux, et peut-être plusieurs années ; nous restera-t-il assez de réserves ? fait Hermos, qui ne dissimule plus son inquiétude.

— Crois-tu qu'existe encore le trésor sacré de la Terrasse Sainte ? demande Hellas, un peu anxieux.

— Il paraît ; je ne le connais pas ; mais Thébao, qui en a le secret, m'en a parlé hier, après mon élection de Prince, et m'a promis de m'en révéler l'existence.

— Alors, fait Hellas, qui se ranime, crois-tu que nos ennemis n'y aient pas touché ?

— Je crois qu'ils ignorent où il se trouve, comme je l'ignore moi-même.

Hellas, à ces mots d'Hermos, ne peut retenir sa grande joie ; il se lève et se prend à marcher d'un bout à l'autre de la salle, dans un accès d'exaltation rayonnante.

— Alors, Hermos, nous voici sauvés, pour le moment ! Plus tard, les difficultés recommenceront ; mais à nous de nous y préparer à l'avance. Ce trésor sacré de la Terrasse, amassé de siècle en siècle par les princes successifs, forme une réserve qui va s'augmentant sans cesse, en cas de révolte des peuples soumis ; il contient des millions et des millions de pièces d'or. Mais, es-tu bien sûr que nos ennemis l'ignorent ? Leur acharnement à s'emparer de la Terrasse Sainte n'aurait-il pas ce trésor pour objectif ?

— Non, Hellas ; leur véritable objectif m'inquiète plus encore : ce sont les inventions secrètes et les terribles engins cachés dans le temple, qu'ils voudraient accaparer.

Hellas, soudain assombri, garde un instant le silence, réfléchit, et, à voix basse, demande :

— Dis-moi, Hermos, as-tu confiance en Thébao ?

— J'en ose répondre, Hellas. Quand le parti de Guitché hurlait contre moi de féroces menaces, Thébao m'a soutenu manifestement ; et, profitant du désordre général, il a posé la couronne sur ma tête.

— Ainsi donc, à ton avis, nous pouvons lui verser nos secrets les plus chers ?

— Je l'ai connu jadis sur les rives du Nil, quand il suivait mon père Hermès et s'élevait, auprès de lui, dans la science des choses divines.

— Très bien, Hermos, n'hésitons plus. Allons vers lui. Knephao dort-il ?

— Knephao ? Il a veillé sur nous toute la nuit, et maintenant il range une nouvelle cohorte de soldats autour du palais.

— Veux-tu le faire prévenir ?

Et Hermos, appelant un soldat de garde, lui ordonne d'aller chercher le chef des cohortes.

Scène II. – *Matin de fête.*

— Voyons, Knephao, demande Hellas quand paraît le géant, tu ne veux donc plus dormir ?

— Plus tard ! J'ai bien le temps !

— Qu'en sais-tu ? Prends-le donc maintenant quand il s'offre. J'aurai besoin, ce soir, de toute ta vigueur.

— Et ce matin ?

— Ce matin, tout paraît calme et restera calme. La ville dort, harassée par deux nuits de fêtes. Les amis de Guitché ragent encore de leur surprise. D'ailleurs, aujourd'hui, Fête de l'Or, Melléna donne un grand banquet dans ses jardins.

— Et tu laisseras ce festin s'accomplir ? s'informe l'Égyptien.

— Comment donc ! Mais j'y assisterai moi-même, ainsi que je le dois.

— Hellas ! Tu feras cela ?

— Et pourquoi pas ? Dans ce jour de fête, où Atlantis célèbre ses immenses richesses, ai-je le droit de rester à l'écart ?

— Ainsi, cette femme que tu sais méditer ta perte, et qui, hier même, tu ne l'ignores pas, a voulu noyer Glania...

— À propos, Knephao, comment va la chère malade ?

— Elle a dormi avec calme. Amonou a veillé près d'elle toute la nuit. Elle pourra se lever ce matin. Elle voudrait retourner à l'Île Verte, auprès d'Oréa.

— Non, je désire qu'elle reste en Atlantis. Elle nous portera bonheur.

— Mais Oréus l'attend pour savoir ce qu'il est advenu.

— Quelqu'un de tes Égyptiens fidèles pourrait aller vers l'île, sous des vêtements de pêcheur et raconter à Oréus les événements d'hier. Et maintenant, Knephao, je t'en supplie, va te reposer. À la dixième heure, l'Assemblée des Notables et le Collège des Apôtres se réuniront au Palais de l'Empire. Si tu veux, tu viendras avec nous.

— Certes. Mais en attendant, que vas-tu faire ?

— Hermos et moi nous allons monter sur un char jusqu'au Palais de l'Empire.

— Seuls ?

— Non ! Quelques-uns de tes hommes nous accompagneront. Il sied même que nous n'ayons pas l'air de nous cacher. Dès que nous entrerons dans le Palais de l'Empire, tes soldats feront bonne garde à notre porte, et nous irons secrètement, par le chemin que tu sais, jusqu'à la Terrasse Sainte. Nous conférerons avec Thébao. À la dixième heure nous redescendrons pour l'Assemblée des Apôtres. Au revoir, Knephao.

Et ce disant, Hellas, ayant salué cordialement le géant, sort avec Hermos sur la place des Eaux, d'où un char traîné par quatre zèbres part au trot rapide à travers les rues, suivi par une escorte d'Égyptiens.

Les rues, toutes jonchées encore de fleurs mortes, paraissent vides ; et des guirlandes pendent aux palmiers qui bordent les larges avenues. Les volets entrouverts laissent entrer dans les maisons l'air frais du matin. Le soleil clair luit sur les

coupoles des palais, et, dans toutes les rues, chante l'eau bruissante des cascates. Mais l'immense ville, en son ensemble, dort lourdement entre la fête de la veille et la fête qui va venir.

Or, le bruit d'un char suivi de cavaliers aux bruyantes armes attire devant les portes toutes les servantes jaseuses, et aux fenêtres quelques citadins réveillés.

— Quel cortège, à cette heure, vient troubler le sommeil de la ville ?

— Par le Sphinx ! Hellas lui-même !

— Lui-même et Hermos avec lui !

— Qui donc disait qu'ils se cachaient dans le palais des Eaux ?

— Vive Hellas !

— Vive Hermos !

Le cortège monte à toute vitesse ; les deux héros assis, bien en vue, saluent en passant tous les citadins matineux. Et de maison en maison, les commentaires voltigent :

— Déjà levé à l'aurore ! Mais cet Hellas reste infatigable !

— Il a dû pourtant avoir du mal pour rentrer en Atlantis.

— Et sa flotte qui n'est pas encore retournée !

— Il y aura du bruit, à l'Assemblée des Notables. On va demander à Hellas ce qu'il a fait de ses matelots.

— On raconte que si Hellas n'arrivait pas, la flotte aztèque voulait s'emparer de la ville pour couronner Melléna.

— Veuille le Sphinx nous protéger et faire que les Notables nous donnent beaucoup d'or !

— C'est aujourd'hui la distribution au peuple.

Le char, cependant, dans un fracas de harnais et de sabots, passe devant le palais de l'Or où règne Guitché et où, cette nuit, ont veillé les amis de Melléna. Belkis, le premier, crie de la fenêtre :

— C'est Hellas ! Venez voir. Où va-t-il ?

— Au Palais de l'Empire, sans doute.

— Que quelqu'un le suive.

— À quoi bon ? Il se croit hors de tout danger. Il semble convaincu que nous acceptons son pouvoir sans protester. Je crois même qu'il nous salue !

Hellas, en effet, en passant devant le palais de l'Or, fait courtoisement un signe de la main aux hôtes de Guitché.

— Ces pauvres gens, dit-il à Hermos, s'imaginent sans doute que nous allons, tête basse, donner dans tous leurs complots. Quelle misère pour des êtres comme nous que d'opposer la ruse à la ruse !

— Crois-tu donc, Hellas, que je n'aie pas souffert, avant-hier, d'entrer dans la terrasse du Sphinx par un escalier dérobé ?

— Et je t'en remercie, Hermos. D'ailleurs, nous allons nous en servir encore. Dépêchons-nous donc. Il sied d'arriver au Temple avant que Thébao vienne y prier seul.

Le char ayant fait halte, enfin, devant le Palais de l'Empire, Hellas et Hermos descendent bruyamment, salués par

les soldats, et affectent de ne donner aucun ordre aux sentinelles. Cependant, les Égyptiens de l'escorte, descendus de cheval, les suivent de loin.

Hellas et Hermos pénètrent dans le grand vestibule et ils s'en vont à la hâte vers la crypte secrète, tandis que les cavaliers de Knephao, nonchalamment, se placent devant les portes qui en gardent l'entrée.

Scène III. – *Sur la Terrasse Sainte.*

— C'est ici, explique Hermos, que j'ai surpris le complot de Guitché, de Barkas, de Belkis et de leur bande.

— Ont-ils vu de quel endroit tu sortais ?

— Non ! j'ai paru subitement sur le perron.

— À merveille. Pour trouver la porte secrète, ils n'ont donc aucun repère particulier ?

— Aucun.

— Excellent point. Et dans le Palais, nul n'a pu rechercher l'entrée de la crypte ?

— Personne. Depuis mon élection, les soldats de Kne-phao veillent à toutes les portes, et nul ne pénètre dans le Palais de l'Empire, excepté mes amis les plus sûrs.

— Bien. Avant que nos ennemis trouvent l'entrée secrète, nous avons du temps devant nous. Puisseons-nous mettre à l'abri les arcanes du Temple ! Mais chut ! J'entends du bruit. On ouvre la porte. Pourvu que Thébao vienne seul !

— Le voici. Il s'avance, bien seul.

Et ils sortent de la cachette. Le Temple est plongé dans une pénombre silencieuse. Thébao, lentement, en robe traînante, se rend à l'autel. Il entend des pas, tressaille, s'arrête, va pousser un cri, mais Hellas le retient :

— Amis ! Hellas et Hermos ! Ne dis pas un mot !

— Hellas ? Hermos ? D'où sortez-vous ? Quel grave événement peut vous amener ainsi, en secret ?

— Prions d’abord.

Et, s’agenouillant devant l’autel où resplendit le triangle sacré, Hellas incline son front.

— Lumière incréée, Foyer de toute splendeur, Aliment de toute vie, Source de tout mouvement, Raison de toute science, ô Dieu inconnu, ô Âme Éternelle, Toi dont le Sphinx est l’image charnelle et le Triangle le symbole céleste, ô Maître suprême, si quelque chose te parvient du bruit que font les hommes ici-bas, que ma prière soit écoutée, car elle a pour objet la terre même et son destin.

» Et vous, Esprits intermédiaires, âmes des héros et des dieux terrestres qui montez en échelle infinie de notre humanité vers la raison première, vous dont l’âme palpite autour de nous et forme, au-dessus de nos têtes, un rempart invisible contre la colère légitime de Celui qui créa le monde, ô purs esprits, si indigne que soit Atlantis, ayez pitié de sa faiblesse et pardonnez les fautes de ses enfants !

» Tu nous as donné, ô Seigneur, l’empire du monde. Et nous, qu’avons-nous fait de cette faveur insigne ? Sur le vaste univers où nous devions répandre la lumière, nous avons suscité de partout la haine, la guerre et le mal. Et maintenant voici, pour nous punir, toutes les passions qui se lèvent.

» Les peuples étrangers grondent autour de nous, tandis que les Atlantes, jadis tes élus, s’enivrent en une aveuglante volupté. Ah ! Seigneur, ne te venge pas encore ! Ceux qui te prient sont de faibles mortels capables de mal comme tous les autres ; pourtant leur âme, vers toi, s’élève pure et dégagée de passion terrestre. S’il reste seulement en Atlantis quelques cœurs de héros et quelques esprits de lumière, par leur grâce, ô mon Dieu, que tout le reste soit racheté. Et nous trois, ici,

humbles successeurs de la gloire millénaire de nos aïeux, veuille que nous obtenions par notre prière le pardon de tous.

— Par le Sphinx radieux, nous pensons comme toi ! répètent ensemble Thébao et Hermos.

Les trois hommes tracent au-dessus de leur front, dans l'air, le signe du triangle sacré, et restent unis dans une méditation silencieuse.

— Mes amis, reprend Hellas, si nos âmes sont pures, agissons.

— Que veux-tu de moi, Hellas ? s'informe Thébao. Tu n'es pas venu en cachette à la Terrasse Sainte, uniquement pour élever ton âme vers le Dieu inconnu ?

— Ici, tu tiens cachés les secrets de la science atlante, et c'est pour eux que je viens.

— Tu les connais, Hellas, puisque Oréus t'initia lui-même.

— Ami, demande Hellas, nous avons pleine confiance en toi. Et toi, as-tu confiance en nous ?

— Pleinement.

— Alors, voici : il faut sauver les secrets de la Colline Sainte.

— Les sauver, comment ?

— En les transportant hors d'Atlantis.

— Hors d'Atlantis ? Hors du Temple ? Jamais. Tu sais combien je t'aime et t'admire. Hermos te dira ce que j'ai fait pour favoriser ton maintien au trône pendant ton absence ; et

Oréus, puisqu'il daigne ne pas oublier son disciple, te dira à son tour quel soin j'apporte à garder les trésors qui me sont confiés. Mais, par amour pour Atlantis, par obéissance aux dieux, ne touche pas aux arcanes sacrés. Je mourrai sur le seuil du lieu caché où est conservé le fluide éternel, plutôt que d'en laisser ravir une étincelle hors de la Colline Sainte !

Et comme Hellas et Hermos semblent anéantis d'entendre une réponse pareille :

— Amis, poursuit doucement Thébao, quel danger grave a pu vous pousser, vous si bons, à ce désir sacrilège ?

— Danger pour Atlantis, danger pour toi, danger pour tes trésors eux-mêmes. Sache-le bien, Thébao, si des Barbares s'emparent jamais d'Atlantis, ou si les ennemis des dieux soulèvent dans la ville une émeute, le premier assaut tenté se jettera contre la Terrasse Sainte.

— Hellas, je te le jure, si jamais Barbares ou séditionnels veulent s'en emparer, mes hiérophantes et moi nous lutterons jusqu'au dernier souffle sur les trésors confiés à notre garde.

— Ne vaut-il donc pas mieux les mettre en sûreté tout de suite ? Nous les emporterons dans l'Île Verte et les cacherons sous la surveillance d'Oréus.

— Non, ils ne sortiront pas du Temple ! Un oracle lointain assure que le jour où les secrets d'Atlantis lui seront enlevés, de grands malheurs frapperont la ville.

Hellas, à ces mots, passe sa main droite sur son front, se tait quelques minutes, puis, regardant tristement Thébao :

— Veuillent les dieux que tu ne te trompes pas ! En tous les cas, écoute. Il y a, dans le fond du Temple, l'entrée d'un escalier dérobé qui conduit au Palais de l'Empire. C'est par

cet escalier qu'Hermos a pu monter jusqu'au Temple, malgré les obstacles qu'on avait accumulés devant lui. Si jamais la Colline Sainte est attaquée par les Barbares, ou par le peuple soulevé, transporte les arcanes sacrés dans la crypte du Palais de l'Empire.

— Pars sans inquiétude. Tous mes hiérophantes me sont dévoués jusqu'à la mort. Au surplus, qui crains-tu donc ?

— Melléna, ses partisans, ses matelots aztèques. Cette femme terrible et géniale rêve de rendre le pouvoir à l'antique nation d'Occident. Elle voudrait supprimer toutes les colonies blanches, et faire des peuples blancs les esclaves d'Atlantis. La flotte aztèque lui obéit aveuglément. Pour moi, voici deux jours que j'attends en vain ma flotte ligure.

— Ne désespère pas, Hellas, les dieux te protégeront. Tiens, écoute, on entend, là-bas, un tumulte de conques marines.

Et les trois hommes s'empressent vers l'escalier du Sphinx.

— Ah ! merci, Dieu protecteur, s'écrie Hellas, voici les Ligures !

Là-bas, en effet, en pleine mer, on voit s'avancer, majestueusement, une flotte nombreuse, toutes voiles déployées. Aux grands pavillons de pourpre qui flottent au sommet des mâts, Hellas reconnaît ses vaisseaux. Déjà, de la ville, une rumeur monte. La foule, à larges flots, se rend vers la rade. Hermos entraîne Hellas dans le Temple, et, par l'escalier secret, ils redescendent au Palais de l'Empire, devant lequel le peuple les appelle à grands cris.

— Cette fois, s'exclame Hermos, voici bien notre salut !

— Je regrette cependant l'entêtement de Thébao, murmure Hellas. Pussions-nous n'avoir pas à déplorer sa fidélité trop stricte !

— Hâtons-nous, Hellas. J'entends Knephao qui calme la foule. On nous attend.

Scène IV. – *Au palais de l'Or.*

Dans une somptueuse salle du palais de l'Or, les amis de Guitché, réunis autour de lui, se concertent avec ardeur touchant l'Assemblée des Notables qui va s'ouvrir dans une heure.

Dehors, au-dessus d'eux, sur l'esplanade de l'Empire, retentissent des rumeurs grandissantes ; mais les riches et les gardiens de l'or n'y prêtent aucune attention, absorbés par leurs projets immédiats.

— C'est la cohue du peuple qui vient acclamer son héros Hellas, glapit Barkas. Criez ! criez ! mes braves ! nous verrons bien tout à l'heure qui vous acclamerez les derniers !

— Pourtant, observe Guitché, s'il a la foule avec lui ?

— La foule ? Elle criait, il y a trois ans, pour Melléna, elle criait hier pour Hermos, elle crie aujourd'hui pour Hellas. Elle hurle pour qui passe et brille. Donnons-lui de l'or et des fêtes et elle nous exaltera !

— De l'or ! des fêtes ! grommelle Moussor, le tribun des marchands, voilà justement ce dont nous avons été trop avarés, et, pour cela, la foule se détourne de nous. Il ne faut pas nous griser d'illusions. Nous avons à lutter contre des forces redoutables. Hellas étale de l'éloquence, du prestige, du génie même. Il domine la foule qui subit son resplendissement. Et, de plus, il se montre généreux et désintéressé.

— Va l'acclamer alors ! riposte Belkis d'un ton gouailleur.

— Tais-toi donc, Belkis. Je te laisse, à toi, le soin de flatter bassement Hellas ou Hermos devant eux, et de les insulter

à distance. Moi, je dis la vérité, loin d'eux, justement parce qu'ennemi de leurs dangereux rêves. Je ne les hais pas. Je les combats. Et nul de vous, je l'espère, ne suspecte ma fidélité à notre parti.

— Non, non, parle, Moussor !

— Eh bien, je le répète, Hellas reste puissant parce qu'il paraît grand. Parfois, il effraye le peuple par les fulgurations de son génie dominateur ; mais, malgré tout, chacun l'admire. Hermos, moins puissant, entraîne la jeunesse. Knephao commande, terrible et fort comme un élément. Et, au-dessus d'eux, dans une sorte de mystère, trône leur maître : Oréus, possesseur de fabuleux secrets. C'est par esprit de conservation que je combats ces novateurs inquiétants, ces fous éloquents qui veulent civiliser le reste du monde et susciter là-bas des cités nouvelles, lesquelles, demain, deviendront les rivales de notre Atlantis ! Les insensés ! Ils ne voient donc pas que le jour où les peuples blancs, jeunes, actifs, ardents, plus nombreux que le sable de la mer, s'élèveront comme nous à la connaissance des choses, ils commenceront par s'emparer d'Atlantis et finiront par se substituer à notre race, dans la direction de l'Univers futur ! Voilà pourquoi, amis, nous devons lutter contre eux, et gloire à la grande Melléna qui, la première, a su nous grouper pour tenter de rendre à la race rouge l'exclusive science, l'exclusive force, l'exclusive jouissance des trésors divins !

— Tu dis vrai, Moussor !

— Gloire à Melléna !

— Donc, puisque nous voulons lutter, n'ignorons rien de nos propres faiblesses. Nous savons ce qu'Hellas tient pour lui : son prestige, sa bravoure, l'admiration du peuple. Et que

lui opposons-nous ? Une force que nous n'avons pas su employer. Nous possédons l'or. Toi, Guitché, tu gouvernes les mines. Toi, Belkis, tu contrôles le recrutement des matelots. Moi, je domine le commerce maritime, et vous tous, vous réglez sur une part quelconque de la richesse publique. Eh bien ! avec tous ces trésors, nous n'avons pas su conquérir l'affection d'un peuple si amoureux de plaisir, qu'il ne rêve que fêtes et voluptés. La seule chose que nous ayons donnée aux Atlantes ? Un simple cirque, où l'on fait combattre des animaux féroces.

— Un simple cirque ! Comme tu y vas ! Cinq cent mille places ! fait Guitché.

— Et Barkas l'a édifié !

— Je t'ai laissé parler, Moussor, remarque Barkas, parce que nous respectons tous ici ton caractère et ton mérite. Mais je vais, en peu de mots, dissiper tes inquiétudes. Hellas, ce soir, ne s'appellera plus Prince de l'Empire.

— Qu'en sais-tu ?

— Nous avons le moyen infallible de le faire tomber. Nous l'accuserons de trahison devant l'Assemblée des Notables.

— Comment ?

— Le plus simplement du monde ! Nous demanderons au vainqueur ce qu'il a fait de ses soldats ! comment se trouve-t-il ici, seul, sans la flotte ligure ? Il a pu s'échapper, en cachette, et sous un déguisement, sans doute, pendant que ses marins tombaient massacrés.

— Et si vous vous trompez ?

— Qu'il prouve le contraire ! Et qu'il nous dise comment il est venu.

— Moussor, qui sait tout, va nous le dire ! gouaille Belkis.

— Peut-être ! réplique Moussor.

Mais, à cet instant, on entend au-dehors un tel tumulte populaire, que le parti des riches en frémit lui-même jusque dans ses secrètes délibérations.

Scène V. – *Melléna*.

— Écoutez, s'enquiert Guitché, on dirait que la foule acclame quelqu'un ou quelque chose !

— Eh ! par les dieux, braille Belkis, Hellas a dû paraître au balcon de son Palais, et cela suffit pour faire hurler ces énergumènes !

— Mais non, écoutez ! Le bruit semble rouler du haut en bas de la Colline et se diriger vers la mer.

Et tous de se lever et de se hâter hors de la salle, quand la porte s'ouvre et, furieuse, terrible, échevelée, les vêtements en désordre, une femme apparaît.

— Melléna !

— En quelle tenue !

— Que nous annonces-tu ?

Mais elle, ayant relevé sa chevelure trempée d'eau de mer, s'arrête, les regarde, les toise, et, d'une voix dédaigneuse :

— Ah ! vous délibérez ?

— Oui, belle reine, nous préparons l'Assemblée des Notables, répond Belkis toujours empressé.

— Beau travail, vraiment ! Et vous ne savez pas ce qui se passe dehors ?

— Nous discutons, comme il convient, loin des bruits de la foule.

— Toujours les mêmes ! Ils délibèrent ! Ils délibéreront éternellement ! Et savez-vous ce qu'elle crie, la foule ? Venez, écoutez !

Et elle ouvre toute grande la fenêtre par où arrive en rafale le bruit de la cité en mouvement. Des cris dominant tous les autres :

— Gloire ! Gloire ! La flotte ! Vive la flotte !

— La flotte ligure !

— La flotte d'Hellas !

Et, se tournant vers les hommes atterrés de surprise :

— Vous entendez ? C'est sa flotte !

— Fatalité ! gémit Guitché.

— Vous voilà bien, hommes que vous êtes ! Éperdus, tout de suite, au premier échec ! Et puisque vous aimez à délibérer, délibérons.

Ce disant, Melléna s'assied et arrange le mieux qu'elle peut ses vêtements désordonnés.

— Ces haillons ? interroge Guitché.

— Heureusement pour moi... et pour vous, car sans eux je n'aurais jamais pu traverser la foule qui encombre les places et les carrefours.

— Ils ne t'ont pas reconnue, ces braillards ?

— Non, car ils chantaient contre moi des chansons infâmes. Mais, du calme ! Mon jour viendra. Donc, mes amis, il ne sied plus de dissenter sur un fait incontestable. Nous ne

renverserons pas Hellas ce matin. Sa flotte existe. J'ai passé en barque au milieu des navires.

— En barque ! geint Guitché. D'où viens-tu donc ?

— D'où je viens ? Eh bien ! pendant que vous délibérez, j'agissais. Je viens de l'Île d'Or, et j'ai dormi cette nuit à l'Île de Pourpre. Malgré le solennel Xanthès que retient je ne sais quel généreux scrupule envers Hellas et Hermos, tous les artistes sont prêts à nous acclamer quand nous nous déclarerons les maîtres, et tous ont promis d'assister à notre festin. Quant aux Noirs de l'Île d'Or, tous bien décidés à la révolte. Et cette nuit même, ils s'empareront du Palais de l'Empire à la faveur de la fête populaire.

— Et la flotte ligure ? soupire Guitché.

— Ne discutons pas, décidons ! Voici le projet qu'il faut exécuter ! La flotte va débarquer au milieu des jubilations du peuple. Nous lui ferons le plus triomphal accueil. Au lieu d'accuser Hellas, nous l'acclamerons au contraire, et nous lui donnerons, à notre festin, la place d'honneur. Pendant ce temps, nos agents populaires prendront soin de traîner ses matelots de plaisirs en plaisirs, et de les rouler en un tel vertige d'ivresses déprimantes, qu'ils tomberont, accablés de fatigue, dans l'impossibilité absolue de résister. Alors, les marins aztèques s'empareront des vaisseaux d'Hellas et nous assureront l'empire de la mer. Resteront à vaincre Knephao et les Égyptiens. Affaire des mineurs nubiens, leurs plus implacables ennemis. Ceux-ci viendront en grand nombre, ce soir, ainsi que de coutume, pour la Fête de l'Or. Au signal convenu, au moment même où les marins aztèques s'empareront des vaisseaux ligures, les mineurs noirs entreront dans le Palais de l'Empire et chasseront les Égyptiens pris au dépourvu. Quant à vous, amis, soyez prêts à escalader la terrasse du

Sphinx. Les hiérophantes endormis ne résisteront pas à votre audace. Et les secrets nous appartiendront, demain, avec la gloire, avec l'Empire, avec la domination du monde.

— Admirable !

— Splendide !

— Ah ! Melléna, ton génie dépasse tous les nôtres ensemble !

Melléna, hautaine, les yeux ardents, la lèvre serrée, regarde tour à tour chacun des hommes présents ; puis, en scandant ses mots :

— Victoire indubitable ! Le chef des Noirs, Timou, seul initié à tout l'ensemble du complot, ne nous trahira pas. Hélas, certes, ne peut soupçonner mon excursion à l'Île d'Or. Nul ne m'a vue partir, hier soir. Nul, ce matin, ne m'a reconnue. Knephao même, malgré sa vigilance, a caracolé tout à l'heure près de moi, sans soupçonner Melléna sous ces haillons de pauvre... Lequel de vous, je le demande en toute franchise, s'oppose encore à mon projet ?

— Pardon, interrompt Moussor, resté silencieux depuis l'entrée de Melléna, pardon ! Je ne dis pas que je m'y oppose, mais une simple question : c'est un coup d'État que nous allons accomplir ?

— Parfaitement, un coup d'État.

— Nous allons renverser un pouvoir régulièrement constitué, sans aucune raison plausible ?

— Mais puisqu'on ne peut autrement !

— Je le regrette. Un pareil acte me paraît à la fois injuste et scabreux.

À ces mots, une rumeur menaçante circule dans l'atmosphère de la salle.

— Voyons, dit Barkas, n'as-tu pas, tout à l'heure, toi le premier, excité notre énergie à renverser le pouvoir d'Hellas et montré le danger de son génie et de son œuvre ? Et, maintenant, tu nous arrêtes ?

— Voyons, Moussor, module Melléna insinuante et caressante, Moussor, le meilleur d'entre nous, tu nous trahirais donc ?

— Moi ? Vous trahir ?

— Nous quitter, en ce moment, n'est-ce pas une trahison ? Mais ne sais-tu pas, Moussor, que le triomphe d'Hellas représente la montée vertigineuse de la race blanche ? Et tu viens nous parler de ménagements nécessaires quand se joue le sort même de la race rouge ?

— Oui, Melléna, répond le marchand ébranlé par cet appel, ton plan paraît superbe. Et le résultat ? Que ferons-nous demain ?

— Nous serons les maîtres !

— Et Hellas ? Et les Égyptiens ? Et les Ligures ? Et tous les partisans du Prince de l'Empire ? Devons-nous donc, ce soir, ordonner un massacre de ces milliers d'hommes ?

— Et pourquoi pas ? siffle Belkis.

Mais Melléna, qui devine les scrupules de Moussor et qui veut éviter une rupture, bondit devant Belkis :

— Tais-toi ! Tu sais bien que nous ne voulons tuer personne... N'écoute pas Belkis, Moussor, il se fait un jeu d'exciter tes justes objections. Non, nous ne tuerons pas, car le sang appelle le sang. Et nous nous contenterons, demain, de renvoyer les Ligures en Ligurie, les Égyptiens en Égypte, Hellas et ses amis en exil dans les îles.

— Crois-tu bien qu'en jetant ces noires brutes des mines sur un palais plein de richesses, nous n'éveillerons pas en eux les plus sanguinaires instincts ?

— Nous veillerons.

— Va donc veiller sur la tempête quand elle gronde déchaînée ! Je mets à votre usage ma fortune entière, puisqu'il s'agit de sauver Atlantis. Mais laissez-moi me retirer dans ma demeure et vous abandonner une gloire que je n'ai plus assez d'audace pour partager avec vous ! Laissez-moi surtout vous recommander de bien veiller sur notre flotte aztèque et même sur notre grande Atlantis. Gardez-vous bien de tous les dangers, et, plus encore, des dangers inconnus !

Et Moussor, d'un pas accablé, le front triste, fait mine de se diriger vers la porte. Mais Belkis et quelques autres viennent se placer devant lui et d'un ton menaçant :

— Halte-là, l'ami ! Tu ne sortiras pas. Celui qui s'en va d'un complot semble bien près d'aller en répandre le bruit.

— Misérable ! rugit le marchand indigné ; m'accuser de perfidie !

— Non, non, intervient Melléna, en se précipitant. Moussor est loyal et juste. J'ai en lui pleine confiance. Et toi, Moussor, pardonne à leurs passions surexcitées. Mais, de grâce, un

dernier mot. Ces dangers, dont tu parles, en quoi consistent-ils donc ?

— À toi seule, je puis le dire.

— À ton aise ! Suis-moi à l'écart.

Scène VI. – *Le secret de Moussor.*

Melléna et Moussor se retirent dans un vestibule écarté, séparé par un long corridor de la grande salle où restent assemblés leurs amis.

— Tu peux, ici, parler sans crainte, Moussor. Oréus lui-même, avec sa prétendue science secrète, ne saurait nous découvrir et nous entendre.

— Ne raille pas les secrets d'Oréus, aujourd'hui moins que jamais. Dis-moi, Melléna, que faisais-tu, l'autre jour, quand, sur la Terrasse Sacrée, les Apôtres acclamaient leur Prince ?

— J'attendais votre succès du Palais de l'Empire, loin de soupçonner l'élévation inattendue d'Hermos.

— Bien. As-tu vu, par aventure, ce qui se passait dans le ciel ?

— Je n'ai vu que du soleil et de l'azur.

— N'as-tu pas remarqué un oiseau fantastique dont les ailes s'ouvraient aussi larges que celles du Sphinx ?

— Ah ! ce fameux monstre des airs qui vous a tous épouvantés ? Vraiment, Moussor, votre frayeur ne fut pas héroïque. Sans doute quelque fantasmagorie inventée par Oréus. Il a, du fond de son île, suscité dans le ciel quelque reflet magique, pour nous épouvanter, d'accord avec Hermos.

— Ce n'était pas un reflet, Melléna, c'était une réalité.

— Alors, un essai d'Oréus cherchant à diriger dans les airs cette machine invraisemblable à laquelle tant de savants

travaillent depuis des siècles. Vous savez bien que ce secret ne sera jamais trouvé. Barkas le déclare impossible.

— Barkas est un faux savant ou un savant qui se trompe. Le chemin des airs s'ouvre aux hommes ou du moins à quelques hommes, car Oréus et Hellas, seuls, en ont jusqu'à ce jour profité.

— Tu parles sérieusement, Moussor ?

— Très sérieusement. Sais-tu qui volait dans cet oiseau monstre ?

— Oréus, sans doute, si, du moins, quelqu'un a tenté pareil essai.

— Oui, Oréus, mais avec lui volait Hellas !

— Hellas ! En vérité, Moussor, tu commences à m'intéresser.

— Oui, Hellas, j'en suis sûr. Un hasard m'a révélé son arrivée. Une de mes barques rentrait à la hâte, phares éteints, dans la nuit d'avant-hier, afin d'assister à la Fête des Eaux. Mes matelots, dans le ciel, entendirent un bruit étrange et continu. Ils regardèrent ; il leur sembla voir un fantôme immense flotter sous les étoiles. De vastes ailes battaient les airs. Ils voguaient justement près de l'Île Verte. Le fantôme, dont les contours se précisaient à chaque mouvement, paraissait louvoyer au-dessus de l'île et descendait lentement ; le bruit s'arrêta, et nos hommes virent une corde jetée du monstre aérien vers la terre, par laquelle deux ombres humaines descendirent jusqu'au sol. Puis le monstre sembla fermer ses ailes et, attiré par la corde, il disparut dans une forêt d'eucalyptus. Connaissant les légendes fantastiques dont l'île d'Oréus reste entourée, nos matelots ne furent pas trop

étonnés, mais, pris d'une frayeur naturelle, ils ramèrent à la hâte vers la ville. Leur chef me narra l'aventure nocturne. Alors, je rapprochai le récit de mes matelots de la vision que nous avons tous eue sur la Terrasse Sainte. Et donnant ordre à mes hommes de ne rien dire, je gardai précieusement le secret pour le révéler au moment voulu.

— Fort bien, Moussor. Il se peut en effet que le monstre aérien et l'objet entrevu par les matelots soient la même chose. Mais je ne vois pas Hellas en cette affaire.

— Deux hommes, t'ai-je dit, étaient descendus de la nef aérienne à l'Île Verte. Or, sais-tu d'où venait Hellas, hier soir ? De l'Île Verte...

— Comment ?

— Déguisé en matelot et conduit par une petite chanteuse de carrefours.

— La chanteuse ligure ? s'écrie Melléna d'une voix effrayée. Je comprends maintenant bien des choses.

— Des marchands ont reconnu la petite. Or, elle venait de l'Île Verte. Elle se trouvait la veille au soir à l'Île de Pourpre, d'où elle s'échappait à l'aube dans la direction d'Oréus. Que signifie cette jeune fille par rapport à Hellas et Oréus ? Je l'ignore. Nous l'interrogerons si possible.

— Je crois, fait Melléna, sur un ton énigmatique, que vous la trouverez difficilement.

— Ce qui nous intéresse, du reste, c'est Hellas ! Or, Hellas avait dormi dans l'Île Verte. Qui l'y avait porté ? L'oiseau géant. D'où venait cet oiseau géant ? De très loin, du pays des Pélasges, ou tout au moins du détroit de Gadès. Le chemin des airs est donc trouvé, et nos ennemis le possèdent.

— Et après ?

— Comment, toi, si lucide, tu ne vois pas notre ruine définitive, la mise à néant de notre flotte aztèque, le triomphe indiscutable d'Hellas ?

— Pas encore. En quoi ce secret rend-il Hellas maître du monde ?

— Comment lutterons-nous contre lui ? Avec la flotte rouge ? Eh ! Melléna, du haut du ciel, Oréus et Hellas peuvent, en un seul jour, anéantir les bateaux qui rôdent autour de nos ports ! Dans la Cité, Knephao est invincible. Le peuple, incapable de la moindre lutte, au fond nous hait. Et, en ce moment, tu parles de tenter contre Hellas vainqueur un coup d'État illégitime ?

Melléna, silencieuse, méditative, le front courbé vers la terre, s'assied sur un banc de marbre ; puis, secouant la tête :

— Fort bien, Moussor. Je te remercie. Va-t'en donc. Il y a du danger, tu te retires. Parfait. Moi, je retourne auprès de mes amis et nous allons agir.

— Je t'ai prévenue affectueusement, et tu persistes dans une action insensée ? Et tu m'accuses de lâcheté, moi ? Je te le répète, si Hellas avait failli contre Atlantis, je m'opposerais à sa tyrannie. Mais son pouvoir paraît sans reproche. Il revient vainqueur du pays des Pélasges. Sa flotte rentre tout entière. Quel droit avons-nous de le renverser ?

— Quel droit avons-nous, Moussor, tu le demandes ? Mais ne viens-tu pas de le dire toi-même ? Ainsi ils ont trouvé un secret qui peut bouleverser la marche du monde, et au lieu de le livrer à notre Atlantis, leur patrie, au lieu de le

communiquer aux Apôtres, leurs frères, ils le gardent pour eux seuls ? Trahison flagrante !

Moussor, ébranlé, hésitant, ne sait que répondre ; Melléna, alors, voyant que sa première attaque a porté juste :

— Moussor, ajoute-t-elle, se faisant caressante et lui prenant les mains, Moussor, mon ami, reste avec nous, lutte avec nous. Nous combattons à conserver à notre Atlantis sa puissance et sa richesse. Aide-nous, tu le dois.

— Eh bien, soit ! que veux-tu faire ?

— Briser Oréus et Hellas dès ce soir même. Profitons de notre suprême chance. Aujourd'hui toute la Cité retentira d'un bruit de fête. Nous tromperons nos ennemis par l'apparence de notre sécurité. Et ce soir, au plus beau du festin, nous ferons arrêter Hellas. Pendant ce temps, quelques Aztèques et quelques Noirs intrépides seront envoyés à l'Île Verte, et essaieront de surprendre Oréus dans son sommeil. Nous raconterons demain au peuple pour quelles raisons supérieures nous aurons été forcés d'agir ainsi. Et notre pouvoir éclatera légitime. Te sens-tu rassuré maintenant ?

— Presque...

— Enfin ! Et de plus, qui sait ? nous nous emparerons peut-être de l'oiseau géant et en découvrirons les rouages. Nous deviendrons alors les maîtres, les vrais maîtres de l'Univers ! Ah ! quelle fête perpétuelle dans Atlantis dominant le monde et pouvant, comme un sphinx vivant, ouvrir ses ailes sur les peuples terrifiés !

— Viens donc, Melléna. Allons rejoindre nos amis. Mais ne leur parlons pas du secret que je t'ai confié. Ils perdraient courage.

Scène VII. – *L'autre secret.*

Comme ils se dirigent vers la salle où tout à l'heure délibéraient Guitché et ses amis, Melléna et Moussor entendent une rumeur inaccoutumée. Un grand nombre de personnes parlent toutes à la fois. Des voix de femmes éclatent en appels stridents. Juste au moment où ils arrivent devant la porte, Belkis, tout agité, sort.

— Connais-tu, Melléna, la nouvelle qu'on nous apporte ? Tiens, Moussor, tu nous reviens ?

— Oui, il reste des nôtres. Je l'ai converti à nos projets.

— Quels projets ? Sais-tu comment Hellas a voyagé de la mer Tyrrhénienne à l'Île Verte ?

— Non. À la nage ou sur un nuage ?

— Raille ! Raille, Melléna ! Pas sur un nuage, mais par les airs ! Viens entendre les artistes, nos amis qui arrivent de l'Île de Pourpre, et qui ont vu, ce matin même, les Barbares de la flotte ligure !

Et ouvrant toute grande la porte, Belkis introduit Melléna et Moussor dans la salle, maintenant remplie, où l'on parle haut, avec ardeur.

— Salut à Melléna !

— Melléna, écoute la nouvelle...

— Imprévue, inouïe, fantastique.

— Oui, je sais. Belkis vient de me l'annoncer. C'est un rêve de cerveaux en délire.

— Un rêve ? Mais la ville tout entière retentit de cette rumeur. Les Barbares, à nous-mêmes, ont raconté que, près du détroit de Gadès, Hellas, attaqué par une flotte immense, eût sûrement succombé, si un grand oiseau, apparu dans le ciel, n'avait dispersé de terreur la flotte ennemie et enlevé Hellas dans les airs.

— Lâches d'Armor ! murmure Melléna.

Puis, tout haut :

— Vous ne voyez donc pas qu'on vous invente toute une histoire invraisemblable ?

— Pour quel motif ?

— Pour vous effrayer, trembleurs ! En laissant croire qu'Hellas, s'il le veut, peut s'élever dans les airs et dominer la ville et le monde, qui donc restera pour s'opposer à son ambition ?

— Mais, en vérité, Melléna, intervient Guitché, comment douter du récit des Barbares ? Nous avons vu, bien vu, nous aussi...

— Vous n'avez vu qu'un reflet ! Nul n'ignore qu'Oréus sait susciter dans les airs de fantasmagoriques apparences. Pas vrai, Moussor ?

Ce dernier, interloqué, fait un vague geste d'acquiescement. Et Melléna, craignant qu'il n'hésite dans sa réponse, s'empresse d'ajouter :

— D'ailleurs, ne nous attardons pas à ces niaiseries. L'heure de l'Assemblée des Notables approche. Partez. Nous resterons ici, nous autres femmes, ou plutôt nous irons dans mes jardins préparer le festin de ce jour.

— Quoi ? fait Barkas, le festin aura lieu quand même ?

— Certes, et j'entends que vous y veniez tous. N'oubliez pas que votre attitude à l'Assemblée des Notables doit se montrer respectueuse et soumise ; Hellas occupera le siège d'honneur. Vous pourrez même, si cela vous plaît, célébrer ses prouesses aériennes.

— Alors, tu persistes à n'y pas croire ?

— Absolument !

Puis, se tournant vers Barkas :

— Voyons, toi, Barkas, qui n'ignores rien des secrets de la science, crois-tu possible de conduire d'aériennes nefes ? Si on le pouvait, ne l'aurais-tu pas trouvé toi-même ?

Barkas, flatté, opine de la tête et reconnaît, en effet, que Melléna parle juste.

— En vérité, explique Palmoussos qui, le premier, a porté la nouvelle, il se peut bien qu'on nous ait trompés.

— Plus que probable ! affirme Melléna.

Tous s'en vont, un peu confus, remis déjà de leur impression première, et répandant autour d'eux le doute sur le récit des Barbares blancs.

Pourtant, Olbios, le rhéteur, reste en arrière des autres, et, prenant Melléna à part :

— Tu crois, toi, à la science infallible de Barkas ?

— Cette opinion lui fait tant de plaisir !

— Bien ! mais, entre nous, je n'y crois guère. Qu'Oréus ait trouvé ou non le secret de la navigation aérienne, j'estime,

en tous les cas, intéressant de te révéler quelqu'un qui, au moment voulu, pourrait lutter contre le mage de l'Île Verte, et, au besoin, manier, comme lui, des forces obscures.

— Certes. Et tu connais ce quelqu'un ?

— Me promets-tu le secret ?

— Mon intérêt répond de mon silence.

— Eh bien, c'est un Noir.

— Son nom ?

— Timou.

— Timou ? Je le connais. Je...

Elle va pour ajouter : « Je l'ai vu ce matin », mais s'arrête, effrayée de sa propre imprudence. Et elle reprend :

— Je le verrai sans doute ce soir. Il pourrait bien venir en Atlantis pour la Fête de l'Or, le seul jour où la Cité-Reine s'ouvre aux esclaves nubiens.

— On le dit un sorcier terrible, maître des secrets que gardent les prêtres de Saba. Il fut pris comme esclave en Égypte, et amené d'Égypte en Atlantis. Par des moyens que j'ignore, il aurait le pouvoir d'enflammer une cité tout entière. Il pourrait même lancer ses flammes vers le ciel et détruire en germe l'invention d'Oréus, si elle existe.

— Je te remercie, Olbios, mais comment sais-tu de telles choses ?

— J'ai vécu en Égypte, quand on bâtissait Om-du-Sud, où j'enseignais l'éloquence dans le Temple. J'ai connu Timou esclave. Je l'ai revu souvent, depuis, à l'Île d'Or.

— Dis-moi donc pourquoi, maître d'une telle force, il consent à rester aux mines ?

— Parce qu'il lui manque un élément précieux, gardé par les hiérophantes dans le temple du Sphinx. Qu'il puisse simplement se procurer cette matière, et Atlantis tombe en sa possession...

— Grand merci, Olbios, je ne tiens pas à me donner un Noir pour maître. Mais, dis-moi, quelles raisons as-tu donc de te mêler ainsi à nos querelles ?

— Tu hais Oréus, Hellas et Hermos, moi aussi...

— Je ne les hais pas. Je les combats, car je les crois néfastes.

— Tu les hais par ambition, et moi aussi. Je leur en veux de briller quand je suis obscur, comme tu leur en veux d'être maîtres de l'Empire, quand tu rêves de le devenir.

Et Olbios, en ricanant, quitte la salle du palais, laissant Melléna toute surprise et pleine de dégoût.

« Le peuple m'injurie, se dit-elle, et les lâches croient mon âme vile comme la leur ! Ah ! que mon ambition me coûte cher ! »

Mais elle secoue vite le flot d'amertume qui monte en elle, et, souriante, vive, va rejoindre le groupe des femmes grossissant de minute en minute.

— Eh bien, mes amies, c'est notre fête aujourd'hui ! À quoi bon gémir sur les vicissitudes de la Cité ? Nous aurons notre tour d'empire, croyez-moi. Montrons-nous aujourd'hui belles et souriantes. Nous régnerons et gouvernerons demain !

— Gloire à toi, Melléna, la vaillante !

— Suivez-moi dans mes jardins, durant que les hommes échangent des propos vides.

— Hellas viendra-t-il au banquet ? s'informent plusieurs jeunes femmes.

— Assurément. Nous ne sommes pas ennemis. Rivaux seulement !

Et Melléna, tout bas, murmure :

— Qu'ont-elles donc toutes à rêver d'Hellas ? Sexe stupide ! Mais les hommes deviennent aussi lâches ! Ah ! que ne puis-je avoir la puissance d'un dieu !

Scène VIII. – *Au palais des Eaux.*

— Par tous les crocodiles du Nil ! Pourquoi ne m'a-t-on pas éveillé plus tôt ? gronde Knephao en secouant ses bras.

— Tu dormais si bien, et Hellas m'avait tellement recommandé de ne laisser troubler ton repos par personne que nous aurions cru commettre un crime de te déranger.

— Amonou, mon fils, me prends-tu pour une femmelette à qui le sommeil est indispensable ?

— Pas indispensable, sans doute, mais bien profond, car toutes les trompettes des Barbares ont vibré sur la place des Eaux sans que tu aies daigné sortir de tes rêves.

— Les Barbares ? Quels Barbares ?

— La flotte ligure !

— La flotte d'Hellas ! tonne Knephao si joyeux que le bond qu'il fait secoue les murailles de sa chambre. Mais, par le Sphinx, quelle heure est-il donc ?

— Ne t'inquiète pas. Le banquet ne s'ouvrira que dans plusieurs heures. Tu peux encore te reposer.

— Et l'Assemblée des Notables ?

— Simple formalité, la flotte venue. Hellas triomphe pleinement.

— Maintenant, oui ; mais ce soir, il nous faudra veiller sans relâche. Plus Melléna paraît vaincue, et plus je la crains. Son escapade d'hier me fait tout redouter. Mais j'y songe. Que devient Glania ?

Un chant joyeux, pareil à un gazouillis d'oiseau, arrive de la chambre voisine.

— Tu l'entends ? On dirait qu'elle veut te répondre elle-même.

— Guérie ?

— Complètement. La joie l'a ressuscitée !

— Ah oui ! l'arrivée de la flotte ! Tout heureuse de revoir ses frères !

— Ses frères ? Elle y a pensé à peine. Sa joie avait une autre cause. Tu ne devines pas ?

— Hellas ?

— Naturellement. Oh ! si tu avais vu ses petites mains battre quand a sonné la trompette attendue.

— Tu as veillé près d'elle ?

— Si douce et si tendre ! Elle me remercie avec tant d'effusion. On dirait qu'elle m'aime fraternellement, non pas de l'avoir sauvée, mais de chérir et de servir Hellas. Et moi je sens que je passerais ma vie à écouter le chant de sa voix et à regarder la flamme de ses yeux !

— Brave Amonou ! fait Knephao cachant son émotion, et songeant à un autre amour semblable à celui du jeune homme.

Mais, en parlant, il a terminé sa rapide toilette. Il couvre son front du casque au panache rutilant, et prenant sa voix la moins rude :

— Glania, demande-t-il, en s'approchant de la muraille, veux-tu venir dire adieu à ton vieil ami le soldat ? Il va trouver Hellas.

Bondissante, légère, vêtue d'une robe courte, ses cheveux clairs en boucles sur son cou, la Ligure paraît, et saluant Knephao :

— Eh bien, géant ? C'est moi la malade et c'est toi qui dors ?

Puis elle continue, mutine :

— Un officier égyptien attend depuis une heure le réveil de Ta Grandeur. Il vient du Palais de l'Empire.

— Qu'il entre vite.

Et Glania appelle l'Égyptien.

— Tu viens de la part d'Hellas ?

— Oui, grand chef.

— Que t'a-t-il dit ?

— D'attendre ton réveil, et de te dire d'aller au Palais dès que tu le pourras.

— J'y serai dans quelques instants. Tu n'as pas d'autres messages ?

— Pour Amonou, ajoute l'officier. Le Prince désire qu'il n'aille le rejoindre qu'au moment du festin. L'Assemblée des Notables se passera sans encombre. Jusqu'à l'heure où l'on devra se rendre aux jardins de Melléna, il prie Amonou de rester auprès de la chanteuse ligure ; et, si guérie, de l'accompagner à travers les rues en fête. Les chars, les chevaux et les

mules du palais des Eaux sont à l'entière disposition des deux jeunes gens. À la troisième heure après midi, avant le festin de Melléna, seulement, ils iront rejoindre Hellas, à moins qu'il ne leur plaise de rentrer plus tôt.

— Ah ! quel bonheur, Amonou, s'écrie Glania, nous allons monter au Palais de l'Empire !

— Au revoir, mes chers enfants, dit Knephao ; que le Sphinx vous soit propice !

Leste comme un adolescent, le colosse se dirige vers la porte ensoleillée et s'apprête à bondir sur son cheval qui piaffe, quand, soudain, il s'arrête, rentre précipitamment dans le vestibule du palais, laisse retomber sur la porte les tentures de pourpre, et, se tournant vers Amonou et Glania, qui l'ont suivi jusqu'au seuil :

— Lequel de vous connaît Timou, le chef des Noirs, le maître des mineurs qui fouillent la terre, dans l'Île d'Or ?

— Moi, répond Amonou. Je l'ai vu dans une visite que j'ai faite aux mines.

— Regarde donc. Prends cette longue-vue.

Amonou entrouvre la tenture de pourpre. Là-bas, à l'entrée de la rade, sont amarrées contre le quai plusieurs barques chargées d'hommes noirs simplement vêtus d'un pagne grossier et le torse nu. Debout, à l'arrière de l'une de ces barques, un homme de haute taille semble ordonner la manœuvre.

— C'est bien lui, je reconnais ses larges épaules et son visage impérieux.

— Je ne me trompe donc pas. Que fait-il ?

— Tous les Noirs viennent de descendre sur les quais. Il leur parle. Les voilà qui marchent vers la ville.

— Et lui ?

— Il reste en barque avec deux rameurs. La barque quitte le quai. Elle se dirige vers le sud. Elle disparaît. Je ne vois plus rien.

— Bien. Il est temps que je monte au Palais de l'Empire.

— Qu'a donc ce Nubien qui te puisse inquiéter, Kne-phao ? N'est-ce pas le jour où les Noirs assistent à la Fête de l'Or, leur fête, à eux ?

— Timou, jamais. Il hait Atlantis. Il a juré qu'il ne viendrait ici que le jour où il pourrait se venger des Atlantes.

— Tu le connais donc ?

— Il sort des terres de Nubie, proches de l'Égypte. Mon père le fit prisonnier. Il naquit, dit-on, de race sacerdotale et royale. Ses aïeux avaient gouverné jadis le royaume de Saba. Il voua aux Rouges une éternelle haine, qu'il dissimule depuis de nombreuses années. J'ai toujours dit à Hellas de ne pas lui laisser la direction des mines.

— Bah ! j'ai confiance ! s'écrie Amonou. Avec toi, Atlantis n'a rien à craindre.

Mais l'Égyptien saute déjà sur son cheval, et le reflet de son casque disparaît au détour de la place.

Le soleil flamboie en plein azur. La mer lisse reflète la lumière en nappes vermeilles d'où jaillissent parfois des flèches de feu. Les barques, en déchirant la nappe d'eau, semblent

soulever du métal translucide, et l'on dirait que, dans leur sillage, écume de l'or en fusion. De toute la Cité monte un frisson caressant de paresse heureuse, et quelque chose d'éternel et de divin plane et s'épand sur la Reine des Eaux.

— La belle journée ! chante Glania. Allons nous mêler à la fête ! Hellas le veut.

— Mais pas en char ! Sans chevaux ni mules ! À pied, veux-tu, comme des inconnus qui visitent la Cité ?

— Oui, oui, à pied ! Nous nous arrêterons dans les jardins en fleurs.

Et leur jeunesse débordante, oubliant tout de suite les craintes de Knephao, s'en va, légère et curieuse, à travers les rues pleines de soleil.

Scène IX. – *Au Palais de l'Empire.*

La quatrième heure après midi vient de sonner, et Hellas, les épaules recouvertes du manteau blanc, le front ceint de la couronne d'or, interroge plusieurs fois de ses yeux impatients la place bruyante où le peuple, gardé par les soldats égyptiens, attend le départ du Prince de l'Empire.

— Maître, demande respectueusement un des officiers du Palais, je crois devoir te rappeler que sonnera bientôt l'heure de te rendre vers les jardins de Melléna.

— Bien, mon ami. Knephao est-il avec nous ?

— Oui, maître, prêt à monter à cheval, au seuil du Palais.

— Prie-le de me rejoindre dans le vestibule.

Et une dernière fois, du haut du balcon, Hellas embrasse du regard la place entière ; puis, ayant fait un geste de résignation crispée, il descend vers le vestibule du Palais.

— Eh bien, Knephao, rien encore ?

— Rien !

— Aucun de tes soldats ne les a vus ?

— Aucun.

— Semblait-elle bien guérie, Glania, quand tu les as laissés au palais des Eaux ?

— Elle chantait comme une oiselle. Et lui riait. Ils devaient aller se promener en attendant de venir te rejoindre. Et Amonou m'a bien promis d'arriver ici vers la troisième heure.

— Voici la quatrième heure, et nous ne voyons rien. J'ai quelque inquiétude.

— Bah ! Ils auront baguenaudé à travers les rues. À vingt ans on oublie les rendez-vous sérieux !

— Ni Glania, ni Amonou n'ont oublié que je les attendais, dit Hellas en hochant la tête. Ce sont deux âmes claires et nobles que des rumeurs de frairie ne sauraient distraire de leur dévouement.

— Mais en quoi leur retard peut-il t'attrister, Hellas ?

— En ceci qu'il a sûrement pour cause un accident ou un crime.

— Un crime ?

— Ne proteste pas. Tu le penses toi-même. Tu affectes le doute pour me rassurer. Pourtant, à nous deux, il sied d'envisager toute occurrence. Et puisqu'il faut parler net, voici : nous touchons à une heure décisive et peut-être tragique de notre destinée. La tempête des passions mauvaises, depuis longtemps amoncelées, gronde déjà. Quand l'orage menace, il suffit du moindre choc pour le précipiter. Cet instinct de jouir qui a poussé les Atlantes à fuir les campagnes, pour s'amasser tous en une ville monstrueuse, devait engendrer de monstrueuses folies. Mais ne gémissons pas ; pour le moment, il faut sauver l'Empire ; il faut veiller sur nos ennemis, qui ont excité les rancunes des Aztèques, des Incas et de tous les peuples occidentaux. Les rapports que je viens de recevoir me laissent comprendre que nos adversaires ont même soulevé les convoitises des esclaves noirs.

— Tu le sais donc ?

— Veux-tu connaître la raison de mon inquiétude au sujet de Glania et d'Amonou ? Je crains qu'emportés par leur imprudent enthousiasme, ils ne fassent éclater trop tôt l'inévitable coup de foudre. Tout mon plan consiste à retarder jusqu'à la nuit le choc qui se produira, s'il doit se produire. Je vais au festin de l'Or pour endormir la méfiance de nos ennemis. Car, ce soir, nos chefs ligures auront l'ordre de ramener leurs matelots vers leurs navires, à l'heure où on les croira dispersés à travers la fête. Ce soir aussi, les Égyptiens feront bonne garde dans la Cité. Vienne une surprise, et nous y parerons. Or, l'inadvertance de deux enfants généreux peut tout perdre, et voilà à quoi je songe en ce moment. Puissé-je me tromper ! Mais mieux vaut trop voir que ne rien prévoir !

— Que n'avons-nous, ce matin, pensé à tous les dangers possibles ? J'aurais emmené avec moi Glania et Amonou.

— Certes ! Mais j'étais mal instruit encore des projets de nos adversaires. Et, puisque nos chers enfants n'arrivent pas, je vais partir vers les jardins de Melléna. Et toi, Knephao, ayant assuré autour des jardins une garde solide et de toute confiance, tu reviendras ici organiser, par tes agents les plus fidèles, d'actives recherches dans la Cité.

— Mes agents parcourent déjà les rues de la ville.

— Ah ! tu reconnais donc toi-même le péril ? Alors, j'ai confiance. N'attendons plus. En route. Ne laissons pas transparaître notre inquiétude. Que notre cortège, joyeux en apparence, parte pour le festin du maître de l'Or !

Scène X. – *Les jardins de Melléna.*

Tout ce qu'ont pu, en un coin du monde, assembler de splendeurs les dons de la nature et le travail des hommes, brille et s'étale dans les jardins de Melléna. Celle que le peuple appelle la Reine de l'Or, et que ses amis, pour lui complaire, nomment parfois la Reine d'Atlantis, a fait bâtir un palais de porphyre à l'extrémité de la Pointe Verte, la presque île extrême d'Atlantis, vers le sud. Le palais se dresse sur un plateau au-dessus de la mer. Une large et haute colonnade faite de piliers cannelés s'étend sur toute la largeur de la presque île, et devant le palais descendent sept terrasses superposées réunies entre elles par des escaliers en marbre rose. Sur chaque terrasse, un bassin de jaspe, aux jets murmurants, envoie une eau abondante et limpide que des monstres, en bronze, aux gueules ouvertes, projettent en cascades vers la mer. La dernière terrasse, plus étroite que les autres, se termine en une crique gardée des flots par une jetée de granit, à l'abri de laquelle dorment d'élégants bateaux de plaisance.

Mais aujourd'hui, aux somptuosités ordinaires du jardin, on a ajouté des arceaux de verdure, des guirlandes en festons, des tentes multicolores. La table des invités est dressée sur la plus haute terrasse, la plus large aussi, celle qui est située de plain-pied avec le palais, et d'où la vue domine la mer immense. Sur les autres terrasses sont groupés les musiciens conviés pour leur art : les harpistes d'Armor, les joueurs de lyre venus de Libye, les trompettes des pays gaéliques, les chanteurs incas consacrés au soleil et les danseuses aux corps souples du royaume de Saba. Mais jusqu'à maintenant, seules les lyres et les flûtes ont fait entendre des mélodies traînantes et douces, et les convives, excités par les vins généreux, échangent d'heureux propos.

— Vraiment, Melléna, dit Xanthès, que de grâces ne te devons-nous pas pour pratiquer avec tant de sagesse l'art suprême de la beauté ? Que vaut la pauvre et désordonnée nature devant l'harmonie de nos palais et de nos jardins ?

— Que vaut le chant stupide des oiseaux, interrompt Asmonia, devant la science des lyres ?

— Que représentent les falaises stériles, pontifie Barkas, devant les terrasses aux flancs de marbre ?

— Que valent, ajoute Guitché, les peuplades imbéciles errant dans les forêts naturelles, devant la race élue par qui s'élève la cité sainte d'Atlantis ?

— Oui, oui, nous devenons dieux ! clament de jeunes éphèbes.

— Et le reste du monde reste un troupeau, conclut Guitché.

— De grâce ! objecte Barkas avec une ironique condescendance, ne calomniez pas les Barbares ; il y a ici de puissants seigneurs qui les aiment, et qui, peut-être même, les croient nos égaux.

Le trait est nettement dirigé contre Hellas. Un silence oppressé suit la perfide observation de Barkas. Mais Hermos ne peut contenir son impatience devant la manifestation de l'orgueil atlante, et, se tournant vers Guitché, il observe, sur un ton de grande politesse :

— J'ai le regret de te contredire, mon hôte ; j'ai vu ces races que tu appelles un vil troupeau, et je t'assure que, sauf la couleur de la peau, elles ressemblent grandement aux races rouges ; et leur intelligence, tôt ou tard, comme la nôtre, s'éveillera.

Un éclat de rire circule à travers le festin.

— Ah ! ah ! fait Xanthès, supposer que les Faces de Lune auront un jour l'intelligence des peuples rouges, c'est vraiment pousser à l'extrême la générosité envers les vaincus !

— Voyons, représente Palmoussos, le musicien, si les Blancs nous égalaient en esprit, Hermos, n'auraient-ils pas déjà manifesté cette vertu en quelque chose ?

— Eh ! mon cher Palmoussos, ne fût-ce qu'en musique, où ils s'affirment tes heureux rivaux.

Cette fois, un éclat de rire plus bruyant que le premier secoue la table tout entière, mais les rieurs se mettent du côté d'Hermos, et Palmoussos bougonne tout confus. Son grand chagrin, en effet, est de voir que les bardes d'Armor ou les chanteurs ligures gagnent auprès du peuple plus de succès que lui, avec son harmonie savante.

— En vérité, reprend Xanthès, la musique des Blancs n'offre rien de comparable à la nôtre. Ils restent pareils, quand ils chantent, aux oiseaux des bois ou aux flots de la mer, qui redisent et rediront toujours les mêmes murmures ou les mêmes gémissements. Ils n'inventent pas, ils répètent ; et quand ils exécutent sur les lyres et les flûtes de savants accords, c'est à nous qu'ils ont emprunté cet art suprême.

— Inventer, en effet, voilà le mot, affirme Moussor. Nous inventons toujours, et les Blancs recommencent !

— Ils bâtissent des maisons, toujours les mêmes, comme les huttes des castors, fait Barkas.

— Ils gardent les mêmes vertus et les mêmes vices que leurs aïeux, énonce Guitché.

— Et, vraiment, continue Xanthès, s'ils étaient capables de devenir nos égaux, ils construiraient, comme nous, les palais de marbre, et comme nous, ils auraient créé les arts qui enchantent la vie. S'ils demeurent inférieurs, c'est que les dieux l'ont voulu. Le monde grandit pour la race rouge !

— Et la race rouge pour les délices d'Atlantis, confirme Asmonia.

— Et Atlantis pour l'éternité ! sentencie Guitché.

Hermos va répondre. Mais un regard à peine perceptible d'Hellas le conjure de garder le silence. Et les amis de Guitché poursuivent seuls leur symphonie de gloire envers la Cité-Reine.

— Vive la race rouge !

— Aux Rouges l'Empire !

Les voix montent de minute en minute : les cerveaux s'enivrent de leur propre orgueil ; la gaieté des vins reluit dans les coupes. Melléna, ravie de voir ses idées triompher, laisse deviner la joie de son succès. Et se levant, la coupe à la main :

— Salut à vous, Atlantes, salut à nos hôtes, salut, surtout, au Prince de l'Empire. S'il y a, parfois, entre hommes de la même race, luttes d'ambition et émulation vers la gloire, que ces nobles rivalités ne nous empêchent pas de communier aujourd'hui dans l'exaltation de notre cité immortelle. Célébrons tous ensemble Atlantis.

— Atlantis éternelle !

— Éternelle et unique !

Une clameur triomphale répond à ces derniers mots.

— Mes chers amis, conclut Melléna, dont la voix a des éclats de victoire, maintenant que nous avons rendu à la Cité l'hommage absolu que lui doivent ses enfants, n'oublions pas que ses esclaves et ses tributaires vont concourir à nos divines joies.

Ce disant, elle fait signe à l'un des intendants du jardin, et aussitôt résonnent les buccins et les harpes ; les Atlantes, ravis d'extase, oublient tout, jusqu'à leur orgueil même, pour se bercer dans les vagues souples et enveloppantes de la mélodie.

Mais voici que du palais tout pavoisé un tumulte grandit, s'approche, couvre bientôt le bruit des harpes, et les convives, dérangés, maussades, furieux, se retournent vers l'endroit d'où vient la rumeur. Melléna, visiblement inquiète, interroge des yeux Guitché, tandis qu'Hellas, très calme, fait un signe rapide à Hermos et à ses amis. Un des gardes spéciaux attachés au palais de Melléna se précipite, la figure ruisselante de sueur :

— Maîtresse, des Égyptiens veulent, malgré tout, entrer dans le jardin. Ils disent avoir l'ordre de parler à Hellas coûte que coûte.

— Qu'ils entrent, dit sèchement Melléna.

Puis, se tournant vers Hellas :

— En vérité, beau Prince de l'Empire, tes hommes pourraient bien ne pas troubler mes convives quand ils savourent les joies de la vie !

Mais Hellas d'une voix tranquille :

— Si mes hommes viennent jusqu'ici me chercher au péril de leurs jours, c'est qu'il y va peut-être du salut de l'Empire !

Et, d'un pas ferme, il s'avance à la rencontre des soldats égyptiens.

Déjà, près de lui, sans bruit, se rangent Hermos et les Apôtres du Soleil restés fidèles au Prince. Les soldats, tout bas, en rejoignant Hellas, lui disent simplement :

— Knephao nous envoie. Ce qui devait arriver est arrivé.

— Et où se trouve Knephao ?

— Parti, à cheval, avec des hommes à toute épreuve. Il fallait aller sauver les deux adolescents.

— Rien de plus ?

— Si. Dans les bas quartiers du port, on se bat entre Aztèques et Ligures.

— Allons voir !

Puis, se tournant vers les convives houleusement mêlés :

— Adieu, Atlantes, je vous laisse à vos fêtes et à vos chants. Et toi, Melléna, excuse-moi de quitter ta demeure avant la fin du banquet. Mais quelques-uns de vous savent pourquoi, peut-être !

— Que veux-tu dire ? s'informe Guitché.

— Il y a, prononce Hellas d'un ton net et clair, il y a que vos amis assomment les miens. Mon devoir consiste à rétablir l'ordre. Adieu !

Et sans laisser aux convives étourdis le temps de répondre, Hellas, suivi d'Hermos et de quelques fidèles, disparaît sous les colonnades de la maison blanche.

— Que se passe-t-il ? demande à voix basse Melléna à Barkas. Qui donc est parti avant le signal convenu ?

— Je n'y comprends rien, fait Barkas. Quelqu'un a péché par trop de zèle. Belkis, sans doute.

— Toujours cet homme aux allures douteuses. Où l'avais-tu placé ?

— Devant le Palais de l'Empire. Au premier signal de la révolte, il devait escalader la Terrasse Sainte par-dessus la Grille d'Or.

— Plan manqué ! Hellas se sauve ! soupire Guitché.

— Courage, dit Melléna. Hellas ne nous soupçonne pas encore. Sans quoi, il nous eût fait saisir par ses hommes. Les trois navires, qui nous doivent emporter, sont-ils amarrés au petit port, prêts à prendre le large ?

— Vois toi-même. Leurs voiles se gonflent.

— Alors que la fête continue !... Réveillez la musique. Excitez les danses ; et, doucement, glissons-nous jusqu'au port.

— Pourvu que Belkis ne se laisse pas prendre !

— S'il échoue, nous mettrons l'aventure entière sur son compte.

Puis, se tournant vers les terrasses où les musiciens sont dispersés en désordre, Melléna dit :

— Allons ! mes amis, vous voilà agités comme des enfants surpris en faute. Que signifie cette terreur ? Simples incidents de police qu'Hellas, pour montrer son zèle, se croit tenu d'aller régler en personne. Nous autres, rions et chantons !

Et voici que les harpes se remettent à vibrer. Cependant, lentement, le soleil descend dans la mer embrasée. À travers les palmiers, par un sentier qu'envahit l'ombre, Melléna et ses amis s'insinuent jusqu'à la dernière terrasse, tandis que quelques-uns des convives se retirent par groupes bavards.

— Le feu ! Le feu ! fait Xanthès revenant précipitamment.

— Oui, le feu ! s'exclament d'autres convives.

— Où cela ? s'enquièreient ceux qui ne voient rien.

— Là-bas, voyez-vous, du côté du port où s'est ancrée la flotte ligure.

— Melléna ? Guitché ? Que font donc les maîtres de céans ?

Mais Melléna et Guitché voguent déjà loin. Hors de la digue qui abrite le petit port de la Pointe Verte, on voit trois bateaux de plaisance, à toutes voiles, gagner la haute mer. Les musiques se sont tues. Les convives, affolés, courent vers les portes du jardin et du palais ; et l'on entend retentir, venant de la place de l'Empire, un grand fracas de trompettes et toute une tempête de clameurs.

Scène XI. – *Vers la mêlée.*

Tandis que la foule inquiète court à travers les larges avenues ou tournoie, éperdue, sur les places publiques, Hermos et Hellas, suivis des gardes égyptiens, se dirigent vers le centre de la Cité, s'ouvrant passage dans la foule humaine. Et, bientôt, vers le port de guerre, ils aperçoivent la lueur de l'incendie. Ils s'arrêtent, et silencieux écoutent les clameurs qui viennent de la mer.

C'est d'abord un bruit confus, immense, grossissant, comme un tonnerre qui s'avance. Bientôt, à travers ce bruit, des cris plus violents éclatent, poussés par des milliers de voix. Hellas reconnaît l'accent guttural des Aztèques, bien différent du timbre doux et musical des Atlantes :

— À mort, les maîtres !

— À mort, Hellas !

— Knephao ! Arrêtez Knephao !

Puis répondent d'autres cris en langue ligure, des cris inarticulés comme des menaces ou des appels.

Hellas, impassible, se tourne vers ses hommes :

— Combien sommes-nous ?

— Quelques milliers à peine, répond un officier.

— Bien peu, mais qu'importe ! Toi, Hermos, prends-en une partie, et monte à la place de l'Empire. Moi, je garde les autres et je vais là-bas.

— Non, Hellas, il ne faut pas que tu t'exposes. Tout le destin de la Cité repose sur toi. J'irai, moi, du côté où Knephao semble en péril.

... Mais, au même instant, du Palais de l'Empire, une rumeur aussi violente que celle du port arrive jusqu'aux cavaliers impatients.

— Tu vois, reprend Hellas, il y a lutte là-haut, comme là-bas, et ta valeur, Hermos, n'y sera pas inutile. Adieu !

Ce disant, faisant signe aux cavaliers placés immédiatement derrière lui, Hellas s'élance vers le port en flammes, tandis qu'Hermos monte vers le Palais, aussi vite que le chemin en pente peut le permettre. À mesure que la cohorte d'Hermos s'avance, le bruit des voix se précise, et le poète entend distinctement ces vociférations :

— Ouvrez les grilles ! Enfoncez les grilles ! Ils vont violer le sanctuaire du Sphinx.

— C'est Belkis ! Poursuivez-le ! Je l'ai vu !

— Vive Hellas ! Vive Hermos ! Qu'Hellas vienne ! Que l'on cherche Hellas et Hermos !

Hermos alors se retourne vers les soldats qui le suivent :

— Vous entendez, mes amis, la foule là-haut prend parti pour nous. Que cinq cents d'entre vous, seulement, me suivent. Les autres, allez rejoindre Hellas et Knephao. Avec vos compagnons restés sur l'esplanade, j'assurerai la sécurité du Palais.

Hellas, cependant, dans une folle galopade, vient de parvenir près de la grande place qui s'étend en face de la rade, où d'ordinaire sont abrités les vaisseaux de la flotte ligure. Cette place, de dimensions grandioses, on l'appelle place des Trophées, à cause des monuments élevés, depuis un siècle, pour célébrer les conquêtes accomplies sur les peuples de race blanche. Elle est entourée de vastes tavernes où les marins de l'Empire vont se mêler aux matelots des vaisseaux marchands, parmi la basse plèbe de la Cité. Tout le jour, au soleil, des hommes, mal vêtus et paresseux, dorment allongés sur les pavés de la place ; et, la nuit, aux portes des tavernes, des rixes éclatent.

Or, ce soir, plus de simples conflits entre marins ivres ou femmes perdues ; mais une vraie bataille. Dans la pénombre de la nuit toute proche, la mêlée paraît plus sinistre encore.

— Arrêtons-nous, ordonne Hellas, et regardons où se bat Knephao, afin que d'une vigoureuse attaque nous allions dégager notre ami.

Sous l'abri d'un bosquet de palmiers, les cavaliers se masquent.

— Qu'y a-t-il ? demande un officier égyptien à une femme qui porte un enfant pleurard.

— Ah ! beau soldat, réplique la femme larmoyante, si tu savais ! Les Aztèques ont brûlé les vaisseaux des Ligures ; ils les ont enfermés dans des tavernes où ils veulent mettre le feu, et tout cela pour une méchante petite chanteuse blanche qu'accompagnait un jeune homme. Il paraît que cette Face de Lune a cherché querelle aux Aztèques, parce qu'ils insultaient Hellas. Le jeune homme a tué un Aztèque d'un coup de

bâton ; il s'est réfugié avec la petite dans une taverne où buvaient des Ligures, et la bataille a commencé.

— Mais qui donc se bat, en ce moment ?

— Une espèce de géant qui vient d'accourir avec des Égyptiens, et, à grands coups d'épée, il frappe dans le tas. Mais on l'encercle et il ne va pas tarder à succomber.

Hellas n'en veut pas entendre plus long. Sortant brusquement du bosquet, il fait signe à ses hommes, et les cavaliers s'élancent sur la place.

Scène XII. – *La mêlée.*

— Hellas ! appelle la foule.

Immédiatement, du cœur de la mêlée, une voix formidable se fait entendre :

— Hellas ! Hellas ! À moi ! à moi ! à nous !

— Courage, Knephao ! crie Hellas.

Et des glaives s'abattent sur les Aztèques, surpris.

— Voici Hellas ! Voici l'Égypte ! Sauve qui peut ! hurlent les matelots rouges.

La place, en effet, se vide presque instantanément, et Knephao s'arrête de combattre ; il laisse tomber son glaive et s'affaisse, épuisé, dans les bras de deux Égyptiens qui, derrière lui, le soutenaient dans la lutte.

— Knephao, mon ami, qu'as-tu ? interroge le Prince sautant à bas de son cheval.

— Rien ! rien ! Voilà près d'une heure que mon bras se lève et s'abaisse sans discontinuer.

— Et ce sang sur ta tête ?

— Presque rien. Une massue qui a faussé mon casque !

Et le géant, se redressant d'un bond, secoue sa tête, ramasse son glaive, essuie son front, et, souriant :

— C'est bien imprudent à toi, Hellas, de venir prendre part à la fête. Mais, là-haut, qui veille pour toi ?

— Hermos !

— Ah ! je respire ! Hermos connaît l'escalier secret !

— Que veux-tu dire ?

— Qu'un immense complot est tramé, mon maître ! Que Belkis, là-haut, entouré de bandits audacieux, se dispose à escalader la Terrasse Sainte pour aller ravir les secrets du Sphinx. Afin d'accomplir une pareille œuvre, on s'est efforcé de m'attirer ici.

— Et l'on n'a que trop réussi, imprudent !

— Heureusement ! Si je n'étais venu, Amonou et Glania rôtiраient en ce moment, et, avec eux, nombre de Ligures ! Allons les délivrer !

Mais de la taverne la plus rapprochée, des cris s'élèvent :

— Délivre-nous, Hellas ! Nous t'entendons !

Les Égyptiens qui suivent Hellas descendent de cheval et s'efforcent d'enlever les poutres et les masses de fer que les Aztèques ont accumulées devant la porte. D'une vigoureuse poussée, un des battants est dégagé et, pêle-mêle, les matelots ligures sortent.

— Hellas ! Hellas ! appelle une voix de femme. C'est toi qui viens nous sauver ! Je t'attendais ! Tu vois, Amonou, que j'avais raison !

Et Glania, tout en larmes, tombe aux pieds du Prince, baissant la frange de sa tunique.

— Veux-tu bien rester à l'écart et laisser les hommes se battre ? gronde Knephao d'un ton bourru.

À peine a-t-il prononcé ces mots que les lumières, tout à coup, s'allument dans la Cité ; car, chaque soir, à la même

heure, du haut de la terrasse du Sphinx, un des hiérophantes, préposé à cet emploi, touche un appareil secret d'où se répand, en innombrables étincelles, le fluide lumineux par lequel Atlantis fait pâlir les étoiles du ciel.

Immédiatement, la place des Trophées apparaît dans tout son désordre, et les Aztèques réfugiés près des vaisseaux voient combien est inférieur le nombre des cavaliers accompagnant Hellas.

— Garde à nous ! dit Knephao sortant de la taverne dont il referme les portes. L'assaut va recommencer !

Alors, tandis qu'Hellas et les cavaliers se déploient sur une seule ligne, Knephao ordonne aux Ligures de se tenir prêts pour une farouche résistance.

Le temps presse, en effet. Les Aztèques, bien armés, forts de leur nombre, sûrs de la victoire, s'avancent en masse compacte, cependant qu'Hellas, terrible, le glaive levé, fonce le premier sur leurs rangs épais ; mais le Prince paraît sur le point d'être renversé de son cheval, quand soudain les trompettes éclatent, et des cavaliers débouchent sur la place en criant :

— Courage, Hellas ! voici du renfort !

Ce sont les cavaliers qu'Hermos a renvoyés. Profitant de la panique par eux provoquée, ils pénètrent au cœur de la mêlée, tandis que Knephao et Amonou, d'autre part, arrivent jusqu'au cheval du Prince qu'un Aztèque tient déjà par la bride.

D'un coup de masse, le géant abat l'Aztèque et le jeune Amonou, pour son premier fait d'armes, tranche, avec la taille de son glaive, le bras d'un matelot dont la pique est dirigée

contre Hellas. Au même instant, sur la place et dans la ville, brusquement les lumières s'éteignent, et, de partout, s'étend l'immense nuit.

Scène XIII. – *Dans la nuit.*

Les Aztèques, ne comprenant rien à ce phénomène inattendu, s'enfuient effarés dans cette obscurité soudaine.

— Ne bougez pas ! ordonne Hellas aux Ligures qui tremblent, tandis que les Égyptiens impassibles retiennent leurs chevaux hennissants.

La mer, cependant, est éclairée au loin par les flammes des vaisseaux ligures, et dans la lueur indécise projetée par le reflet de l'incendie, Hellas voit les Aztèques se ruer vers leurs barques, en un tel désordre, qu'un grand nombre tombe dans les flots ; et l'on entend retentir à travers la nuit lugubre les plaintes des mourants. Hellas et Knephao, rejoints par Amounou, s'avancent à tâtons jusqu'à la porte de la taverne, où les femmes gémissent.

— Comprends-tu, Hellas ? demande Knephao.

— Je devine...

— C'est Belkis, sans doute ?

— Oui, Belkis. Le misérable aura eu le temps de gagner la Terrasse Sainte, et renseigné par Barkas qui connaît le secret du Temple, il aura réussi à tarir à sa source l'immense réservoir de lumière où s'alimente la splendeur d'Atlantis.

— Le sanctuaire doit être violé ! Et nous voici à l'extrémité de la ville, impuissants à nous diriger dans l'ombre, incapables de courir à la défense du Sphinx !

— Qui de nous saurait s'avancer à travers l'enchevêtrement de ce millier de rues ? Qui serait capable de s'y aventurer sans se perdre ?

— Moi ! sonne une voix de femme.

Et Hellas sent une petite main frêle se poser sur lui.

— Glania ! s'exclame Amonou.

— Tu luiras donc toujours sur mon chemin comme une étoile heureuse ? lui dit Hellas.

— Oui, bien heureuse, si tu me permets de te conduire. N'as-tu pas couru jusqu'à moi pour me sauver ?

— Trêve de paroles ! grogne Knephao, dont la grosse voix dissimule mal son émotion. Prends la tête de notre cortège, et partons !

Quelques Lignes, alors, munis de torches, marchent devant Glania, et la jeune fille, bondissante, ravie, tenant dans sa main la bride du cheval d'Hellas, monte à travers les rues désertées par un peuple fou de peur. Et de détours en détours, le cortège de cavaliers parvient au pied de la Terrasse Sainte, sur le flanc occidental de la Colline.

— Nous voici arrivés, dit Glania, descendez de cheval et laissez vos montures à la garde de quelques Égyptiens. Nous allons prendre un escalier peu connu qui conduit à la place de l'Empire.

Hellas, Amonou et Knephao mettent pied à terre, et les Égyptiens reçoivent l'ordre de ne pas bouger.

— Éteignez les torches ! ordonne Glania. Je connais le chemin.

Et en quelques enjambées rapides, les trois hommes, conduits par la jeune fille, débouchent au niveau de la place de l'Empire, non loin de la Grille d'Or. Mais, à mesure qu'ils se

rapprochent de la place, la rumeur qu'ils entendent dans l'ombre grossit tellement que Knephao fait halte, et recommande à ses compagnons de s'arrêter.

— Quelles voix aux accents étranges ! grogne-t-il.

Mais Glania, tremblante, épouvantée, vient se serrer contre Hellas.

— Maître ! Maître ! je les reconnais ! Ce sont les Noirs !

— Les Noirs ! fait Hellas. Ils vont envahir la terrasse !

— Ils assiègent le Palais.

— Hermos tiendra bon, mais le peut-il dans l'obscurité ? gronde l'Égyptien. Si une porte du Palais cède, toute la bande entrera pêle-mêle !

— Glissons-nous, sans bruit, à la faveur de l'ombre, parmi ces démons hurleurs, dit Hellas, et essayons, en nous faulant le long de la Grille, de parvenir au Palais sans éveiller l'attention des Barbares. Toi, Glania, mon enfant, redescends jusqu'auprès des cavaliers d'Égypte et conduis-les au palais des Eaux. Adieu !

Et, prenant la frêle enfant dans ses bras, Hellas, comme un père, la baise sur le front.

— Adieu, Glania ! répète Knephao.

— Adieu, Glania ! murmure Amonou, d'une voix à peine perceptible.

— Eh bien, non, s'écrie la Ligure. Je ne vous quitte pas, vous trois, mes sauveurs, mes amis, mes maîtres ! C'est moi qui vais vous conduire à travers la place, comme je vous ai conduits jusqu'ici.

Mais à peine a-t-elle prononcé ces mots qu'une immense lueur, pareille à un éclair, jaillit du côté de l'occident, vers l'Île Verte.

— Tu vois, dit Glania, quelque dieu parle, je dois rester avec vous !

— Ce n'est pas un dieu, explique Hellas, c'est Oréus, sans doute. Ah ! s'il pouvait nous rendre la lumière ! Lui seul le peut !

Au même instant, un autre éclair enveloppe la Cité tout entière. Sur la place, les Barbares noirs, éperdus, courent en désordre. Pour la troisième fois, un grand jet de lumière inonde la ville. Il ne s'éteint pas. Il continue de briller, pareil à un soleil factice qui, au lieu de venir du ciel, jaillirait de la mer. Dans Atlantis, les cris de joie retentissent. Sur la place, les Noirs fuient en déroute, troublés par la lumière miraculeuse. Knephao, Hellas et Amonou, avec de grands cris, se précipitent à travers la tourbe épouvantée et, sans tourner les yeux vers la lueur apparue, courent jusqu'au Palais illuminé dans toute sa largeur.

Scène XIV. – *Au Palais de l'Empire.*

— Ouvrez ! Ouvrez ! appelle Knephao d'une voix qui domine le tumulte et que les Égyptiens reconnaissent à travers le grand portail.

— Knephao ? Toi !

Et les hauts battants de bronze, débarrassés de leurs barres de fer, sont entrouverts aux trois hommes et à Glania qui s'engouffrent à l'intérieur.

— Vite ! fait le guerrier s'adressant aux Égyptiens, tous les hommes disponibles, l'épée ou la lance à la main, sur la place, et balayez les Barbares noirs !

Et lui-même, d'un coup d'épaule, ouvrant la porte toute grande, se jette vers l'esplanade, suivi de ses soldats accourus. Vaine sortie ! Courage inutile ! On ne voit, au loin, que quelques dos de nègres se sauvant à la débandade.

— Étranges rebelles ! gronde le géant avec mépris. Ils ont fui avant que d'être attaqués. Et c'est devant eux que vous avez cédé la place ?

— Ah ! grand chef, répond un officier, si tu avais vu ! Rien de terrible comme cette esplanade plongée dans la nuit ! Et comme si les Nubiens attendaient ce signal, ils ont surgi de toutes les avenues ! Alors, à tâtons, nous sommes rentrés pour défendre la demeure impériale.

— C'est bien ! accepte le chef radouci, vous avez fait votre devoir. Mais il faut que quelques-uns d'entre vous se lancent à la poursuite des fuyards.

— C'est inutile, chef ! L'apparition de ce soleil surnaturel, qui, je l'avoue, nous étonne tous, constitue pour eux le signe d'un désastre certain. Sûrement, ils croient à une intervention céleste. Regarde la place encombrée de leurs armes jetées à terre. Écoute là-haut, les voilà qui s'enfuient.

— Comment, là-haut ? s'étonne Knephao entendant, en effet, des cris de terreur sur la Terrasse Sainte.

— Oui, grand chef. Dès que l'ombre sur nous s'est précipitée, quelques-uns des démons noirs ont sauté par-dessus la Grille d'Or !

— Et Hermos, où est-il ?

— Ah ! maître... hésite l'officier embarrassé.

— Eh bien ! parle ! qui t'arrête ?

— Soit ! Sitôt que le Palais a perdu toute lumière, Hermos a vite fait allumer une torche, et, s'élançant vers les cryptes, il a osé se cacher dans les profondeurs des corridors inconnus, refermant toute porte derrière lui.

— Le malheureux ! murmure tout bas Knephao. Il lutte là-haut, seul peut-être, contre Timou et sa bande !

Alors, à voix haute, au commandant de la phalange :

— Toi, reste ici à garder la place, avec tes hommes.

Et, en quelques bonds, il se retrouve dans le vestibule du Palais.

— Ah ! Knephao ! accours vite ! tout le Palais est en désordre !

C'est Glania, éplorée, qui se précipite au-devant du géant.

— Accours, tous les serviteurs de l'Empire s'affolent. Ils accusent Hellas d'avoir fui !

— Et Amonou ? où est-il ?

— Il cherche à ramener les hommes éperdus. Mais lui-même ne comprend rien au départ subit d'Hellas.

Au même instant, Amonou, désolé, apparaît.

— Knephao, balbutie-t-il, tu sais...

— Oui, je sais, riposte sèchement l'Égyptien, et je vais rejoindre Hellas et Hermos.

Puis, de sa voix la plus impérieuse, il appelle les gardes dispersés.

— Vous, soldats, veillez sur cette porte. Restez calmes et forts, quoi qu'il advienne. Toi, Amonou, je te confie le commandement de ces hommes. Toi, Glania, va te réfugier dans les appartements des femmes.

Et, sans tourner la tête, il se dirige vers la porte qui s'ouvre sur les cryptes du Palais, et la referme brusquement, tandis que les hommes, étonnés, ne pouvant pas douter de leur chef infailible, pressentent qu'ils se trouvent devant un mystère insoluble pour eux, renoncent à comprendre, se taisent et attendent, ainsi qu'ils en ont reçu le commandement.

Scène XV. – *Dans le Temple.*

Hermos, en effet, sitôt après l'extinction des lumières, a compris que les conjurés exécutaient le plan d'assaillir la Terrasse Sainte et que déjà les plus déterminés allaient parvenir jusqu'au Sphinx.

Immédiatement, sans prévenir les gardes encore mal remis de leur surprise, il se précipite vers les cryptes et gagne l'escalier dérobé par où, déjà une autre fois, il a pu se rendre au Temple.

Maintenant le voici de nouveau caché dans le coin solitaire où, l'avant-veille, il a entendu par hasard le complot tramé contre Hellas et contre lui-même. Une lampe vacillante, sorte de veilleuse suspendue au plafond, projette sur les murailles une pâle lueur. Le Temple, dans cette incertaine obscurité, s'emplit d'un lourd silence.

C'est bien ici qu'il y a deux jours à peine, Hermos se jeta dans la lutte, lui qui, toute sa jeunesse, s'en était allé, chantant, à travers les cités et les races, confiant dans la gloire éternelle d'Atlantis.

Alors, les mots reviennent à sa mémoire qu'il a lus naguère, en ce lieu sacré :

*Tuournes toi-même
La roue du destin !*

« Comment ! pense-t-il, je m'abandonne à de vains regrets devant l'action inévitable ? Oui ! oui ! j'ai bien fait de défendre la cause qui m'a paru juste ! Si le malheur devait venir, rien n'eût arrêté sa marche fatale, et j'éprouverais, en plus, le remords de ma lâcheté... »

Mais voici que la porte s'ouvre, doucement, presque sans bruit. Un large pan de la nuit bleue entre dans le Temple. La porte se referme et des pas lourds glissent. Une ombre ? deux ombres ? trois ? Oui, trois.

Hermos les compte dans la frémissante obscurité. Elles rampent plus qu'elles ne marchent. Que craignent-elles ? Les hommes, les dieux, le Sphinx, peut-être ?

— Allons, Belkis, murmure une de ces ombres, avance donc ! As-tu peur ? Toi seul sais le chemin ; que ne puis-je me guider moi-même !

— Patience, Timou, nous parviendrons au tabernacle. Mais allons doucement. Il me semble que les dieux remuent.

Hermos attend sans bouger. Pendant que les trois ombres s'insinuent en silence, il se demande s'il doit fondre sur elles, quand, brusquement, un jet de lumière entre par les hautes fenêtres et fait flamboyer les voûtes du Temple. Est-ce un éclair ? Hermos stupéfait reste immobile dans sa cachette. Les trois hommes s'arrêtent. L'éclair passe. En voici un autre, plus long. La lumière brille, comme celle du soleil. Hermos voit nettement les trois hommes. Le troisième est un Noir, compagnon de Timou. La lumière de nouveau s'éteint. Enfin une autre lueur apparaît et demeure, cette fois. Hermos, ébahi, ne comprenant plus rien, s'abandonne au destin et s'apprête à toute aventure. L'esclave noir essaie de fuir, en s'écriant :

— Le soleil de la nuit ! C'est un dieu qui parle ! Nous allons mourir !

— Poltrons ! rugit Timou, vous avez peur de ce qui nous sauve ?

— La fuite seule peut nous sauver, Timou, réplique l'autre Noir. Tu sais bien que le soleil de la nuit fut la malédiction de notre race. Rappelle-toi notre défaite, jadis, sur les bords du Nil !

Et le compagnon de Timou se jette déjà vers la porte, suivi de Belkis, encore plus affolé. Timou, en quelques bonds, les rejoint et les retient de ses bras robustes.

— Lâche ! crie-t-il à l'autre Noir en un langage incompris de Belkis. Lâche, imbécile ou fou ! Eh ! que m'importe ce qui s'est passé sur les bords du Nil ? Je ne crois pas aux miracles des hommes. J'en fais moi-même. Voici encore un secret de ce vieil Oréus, notre plus terrible ennemi. Rien qu'un jeu de lumière !

— Tu me promets, Timou, que je ne mourrai pas ?

— Je te promets la victoire, trembleur ! Grâce à eux, maintenant, nous y voyons clair. Allons ouvrir le tabernacle. Et, demain, je jetterai le feu sur leur ville maudite !

Entraînant ses deux complices mal rassurés, Belkis surtout, le roi des Noirs retourne lentement vers l'autel du Sphinx. Hermos, qui, du fond de sa cachette, suit tous ses mouvements, hésite encore à se montrer, espérant jusqu'à la dernière minute que l'Atlante Belkis refusera de montrer le lieu saint dans lequel on cache les secrets du tabernacle. Mais enfin, Timou, de pas en pas, parvient jusqu'au-dessous du triangle mystique. Belkis, écrasé de crainte, fait le geste de tendre une clef. Hermos, alors, croit le moment venu d'agir, et, levant son glaive qu'illumine un rayon de l'étrange clarté, il bondit vers le groupe. Mais au moment où l'Apôtre abaisse la lame et va frapper sûrement Timou, il sent son bras droit pris dans un étau ; puis, trois hommes à la fois, cherchant à

arracher l'épée de ses mains, le renversent sur les marches de l'autel.

— Ne le tue pas, Timou ! adjure Belkis inquiet, et, malgré lui, accessible aux oracles. Ne le tue pas ! Le sang ne doit pas couler dans le Temple ou bien nous sommes tous en danger !

— Imbécile ! Que me font les menaces de tes dieux, riposte le Noir.

— Et celles des hommes, y crois-tu davantage ? retentit une voix sonore.

— Knephao ! appelle le poète qui faisait déjà sa suprême prière au Dieu inconnu.

— Hellas ! glapit Belkis, qu'une autre main saisit par la peau de la nuque.

— À nous ! Fils de l'Égypte ! accourez tous ! hurle le colosse en se tournant vers le fond du Temple.

— Les Égyptiens ! les Égyptiens ! crie un troupeau de Noirs qui déjà pénétraient par la porte du Temple.

Et l'on entend sur la terrasse un grand tumulte d'hommes qui s'enfuient.

— À nous deux ! fait Knephao en maintenant solidement Timou. Tu choisis une drôle d'heure pour demander l'initiation du Sphinx.

— Raille à ton aise, Knephao. Tu me tiens. Tant pis pour moi. Tue-moi donc.

— Grâce ! grâce ! implore Belkis de son côté. Ne me tue pas, Hellas !

Le Prince est pris d'une pitié méprisante pour son prisonnier.

— On ne te tuera pas, rassure-toi, ni toi non plus, Timou. Mais nous vous gardons captifs ; toi, Timou, nous t'enverrons vers des îles lointaines, et toi, Belkis, tu vas commencer par rendre à la ville la lumière, puis tu nous dévoileras le complot de tes amis.

— Grand Prince ! que ne le disais-tu plus tôt ? Tout ce que tu voudras !

— Et puis, sortons d'ici, enjoint Knephao. La voix des méchants importune les dieux !

Cependant, Hermos, quoique meurtri encore des coups qu'il a reçus, s'est agenouillé devant le triangle sacré et supplie le Dieu inconnu de sauver Atlantis comme lui-même a été sauvé par un imprévu miracle.

— Viens avec nous, mon grand Hermos, ajoute Hellas sans lâcher Timou. Il est des heures où les actes sont plus chers aux dieux que les prières.

Et les trois amis, conduisant leurs deux prisonniers, l'un silencieux et digne, l'autre geignant, débouchent sur le perron du Temple. Quant au second Noir, compagnon de Timou, il a disparu. Mais nul n'y pense. On suppose qu'il s'est enfui, avec les autres.

— Divins héros ! s'exclame Thébao qui se précipite à la rencontre d'Hellas, de Knephao et d'Hermos, c'est donc vous qui venez de nous sauver ? Mais je ne vois pas les soldats d'Égypte !

— Quels soldats ? interroge le géant.

— Ceux dont la venue a terrifié la cohorte noire.

— Ah ! le bon stratagème, fait Knephao éclatant d'un large rire. Il a suffi de jeter la menace de mes soldats pour que tous ces Noirs aient pris la fuite !

— La lumière venue de l'Île Verte les avait déjà épouvantés.

— C'est de l'Île Verte, n'est-ce pas ? demande Hellas.

— Oui, mais prenons garde, observe l'hiérophante, car malgré sa science et sa volonté, Oréus ne pourra longtemps maintenir sa lampe solaire, dont un puissant réflecteur projette jusqu'à nous l'éclat prodigieux. Allons donc vite rétablir le courant fluide par quoi tout Atlantis s'illumine chaque soir.

Belkis est confié aux mains des plus robustes hiérophantes. Hermos et Hellas suivent. Thébao raconte aux deux chefs des Apôtres comment, dans leur sommeil, les hiérophantes ont subi l'irruption des esclaves nègres.

— Un homme nous a parlé d'abord, raconte-t-il, vêtu du manteau des Apôtres. C'était un obscur marchand de la Cité, qui se donnait pour ton messager, Hellas, et nul ne voyait, derrière lui, se glisser Belkis. Cet homme a dit à mes prêtres que des révoltes allaient éclater près du port et qu'il fallait veiller sur la salle secrète où se trouve le courant fluide. Mes prêtres, un peu ingénus, l'ont conduit avec eux près de l'accumulateur, et ont donné à la Cité-Reine sa splendeur de chaque soir répandue par des millions de lampes ; quand, perfidement, Belkis s'est précipité près de son complice, et, d'un brusque tour de main, a interrompu la lumière. Alors, dans l'ombre, de tous les points de la terrasse, un à un, des hommes noirs sont tombés sur nous ; une lutte s'est engagée, et nous

avons barricadé les portes pour mettre à l'abri les livres et les documents religieux. Vois, le pavé est souillé du sang de quelques hiérophantes.

— Sans perdre de temps, Thébao, rendons la lumière à la ville. Pour cette fois, le Temple reste sauf !

Et Hellas se hâte vers la puissante et délicate machine dont il connaît les rouages secrets.

Or, avant qu'il ait mis la main sur l'appareil qui répand ou supprime à volonté la lumière quotidienne, subitement, s'éteint la lueur projetée par l'Île Verte. Un grand cri de terreur monte d'Atlantis noyée dans l'ombre. Mais presque aussitôt les clameurs d'épouvante se changent en fanfares de joie. Sur toute la ville, sur tout le port, dans tous les phares et jusqu'aux confins des lointains faubourgs, des millions et des millions de lampes éclatent en jets flamboyants, et, sans rien comprendre aux événements qui viennent de s'accomplir, les Atlantes quittent leurs maisons et se précipitent de nouveau vers la ville en fête.

— Maintenant, reprend Hellas en reparaissant sur la terrasse, regagnons vite le Palais où nos soldats doivent s'inquiéter de notre absence.

— Moi, déclare Knephao, je reste ici pour assurer la sécurité de la Terrasse Sainte en cas d'agression nouvelle. Et bientôt je vous rejoindrai.

Il laisse partir les deux chefs des Apôtres qui, après avoir refermé la porte du Temple, disparaissent dans l'inconnu, aux yeux surpris des prêtres et des deux captifs ; il fait conduire Timou dans un cachot sous la surveillance de deux hiérophantes ; il se contente de jeter Belkis dans une chambre close

bien gardée ; puis, il se rend vers la place de l'Empire, tranquillement, par le sentier qui conduit à la Grille d'Or.

Scène XVI. – *L'or.*

Cependant, Hellas et Hermos, ayant descendu à la hâte l'escalier dérobé, viennent déboucher brusquement dans le vestibule du Palais, resplendissant de toutes ses lumières rallumées.

Rien n'a bougé depuis le départ de Knephao. Les Égyptiens, impassibles, veillent debout près des portes. Amonou, calme et silencieux, reste à son poste de commandement. Si bien qu'il semble aux deux Apôtres du Soleil que leur disparition a dû passer inaperçue. Aussi, quelle surprise, pour eux, dès qu'ils apparaissent, d'entendre retentir cette phrase criée par les soldats du Palais :

— Hellas ! Hermos ! Les voici revenus ! Ils ne sont pas morts !

— Ni enfuis !

Hellas, hautain, demande :

— Morts ? Enfuis ? Que signifient ces mots ?

Et s'adressant au plus ancien d'entre eux, lieutenant favori de Knephao :

— Alors, vous avez douté d'Hermos et de moi ?

L'autre se trouble tellement, que des larmes mal contenues coulent de ses yeux sur ses joues ridées.

— Maître, balbutie-t-il, pardonne. Quelque chose de mystérieux a effrayé nos âmes.

— Et quand même, est-ce une raison pour nous traiter de lâches ?

Fouettés par ce mot, les soldats courbent la tête, n'osant plus même solliciter leur grâce.

— Pardonne-leur, demande Hermos : il y a des heures dans les tourmentes populaires où les plus vaillants perdent la raison.

— Bien, acquiesce Hellas, que tout soit oublié ! Mais rappelez-vous que les orages d'Atlantis commencent à peine. Et préparez votre âme à toutes les surprises.

— Vive Hellas ! Vive Hermos ! acclament les hommes ragillardis.

Mais à ce cri répond aussitôt une voix frêle et tremblante d'émoi :

— Hellas, toi ? Toi, Hermos ? courez vite, sur la place ! Voici venir une grande foule d'Atlantes qui semble proférer des menaces.

C'est Glania, qui, restée seule, au lieu d'aller se reposer, veille du haut des balcons, songeant toujours aux dangers possibles qui menacent le Prince.

— Les Atlantes ? Eux ? Des menaces ? Eux, que je sauve ? Tu rêves, Glania !

Pourtant, de plus en plus, on entend monter un bruit grossissant, pareil à un roulement de chars lourds s'avancant en désordre, et par des milliers et des milliers de voix retentissent des cris saccadés :

— De l'or ! De l'or !

— Le peuple n'a pas eu sa distribution d'or !

— Le peuple veut de l'or !

— De l'or ! De l'or !

En effet, dans le trouble qui a bouleversé la Cité, Hellas, Hermos et les maîtres du Palais ont négligé de distribuer à la foule les monnaies et les médailles d'or qu'on a coutume de répandre en ce soir de fête. Et ce peuple qui, depuis des siècles, refuse de porter les armes ; ce peuple qui laisse à des vaincus rouges ou à des barbares blancs le soin de sa défense, ce peuple indifférent au destin de la Cité ; ce peuple aujourd'hui se soulève, pour quelques pièces d'or, dont la part, à chacun, est insignifiante.

— De l'or ! de l'or ! répète la cohue.

Hellas reste écrasé. Révoltes des Noirs, complots de ses ennemis, soulèvement des Barbares contre Atlantis ; rien de tout cela ne saurait troubler son âme ferme. Mais cette bassesse définitive, cette ignominie du peuple, de son peuple, voilà le coup suprême qu'il n'attendait pas et contre lequel il se sent impuissant.

— Lâches ! Lâches ! Esclaves ! Âmes de pourceaux ! jette Hermos de cette même voix sonore qui jadis chantait des hymnes de triomphe. Peuple indigne de gloire, voilà tout ce que vous trouvez à dire au moment où la mort plane sur vous peut-être ?

Mais, sur la place, une autre voix plus rude et plus furieuse encore que celle d'Hermos retentit :

— Soldats d'Égypte, chargez ! chassez cette tourbe !

C'est Knephao qui, prenant le cheval d'un de ses soldats, opère lui-même une vigoureuse poussée vers la foule.

Une immédiate débandade suit cet acte décisif et la place se vide en peu de temps. Mais l'on entend au loin, dans la ville, des groupes épars qui se retournent pour crier toujours :

— De l'or ! De l'or ! De l'or !

Hellas n'y tient plus. Cette âme, que rien n'a pu encore abattre, pleure maintenant sur l'avilissement de la foule.

— Qu'il meure donc, ce peuple ! Que meurent tous les peuples ! Que péricule la puante humanité !

— Hellas, mon ami, dit Hermos, ne désespère pas. Il y a peut-être de nobles cœurs parmi cette foule que ta douleur maudit !

Et Glania, doucement, prenant la main du Prince, murmure tout bas :

— Hellas, vois comme ici tout le monde t'aime ? Que faut-il faire pour toi ?

Et, dans le même instant, Knephao et Amonou apparaissent, l'un saignant encore de sa blessure rouverte, l'autre les vêtements en lambeaux. Hellas alors se relève ; il affermit son regard, il sourit à cette fille barbare qui plusieurs fois a voulu le sauver, à ces trois hommes qui ont risqué la mort ; il se rappelle le vieil Oréus répandant la lumière ; il revoit Oréa, suscitatrice de noblesse, et, d'une voix décidée, proclame :

— Eh bien, soit ! Vive, quand même, notre Atlantis ! Et mourons, s'il le faut, pour les peuples cruels, ignorants ou lâches, puisqu'il peut, malgré tout, de leur tourbe putride, surgir des âmes saintes, des esprits rayonnants et des cœurs de héros !

QUATRIÈME JOURNÉE

LA FÊTE DE L'OCCIDENT

Un grand soir viendra sans nouvelle aurore.

Scène I. – *Les adieux à l'Île Verte.*

Noire et confuse dans la nuit qui va finir, l'Île Verte dort accroupie sous le ciel lourd d'étoiles, et à peine si la respiration des feuillages répond au murmure des flots légers. Une haleine de fleurs voltige autour des choses endormies. Des ailes phosphorescentes glissent sur la mer. Nul bruit dans les maisons. Nul oiseau dans les branches. Seule vit et gémit la mélopée d'une cascade ; et cette plainte monotone et lente emplit le silence de l'immensité.

— Écoute, écoute, dit Oréus, faisons halte un instant. Une dernière fois, laisse entrer dans mon âme, l'âme de la nuit miséricordieuse.

— Ô mon père bien-aimé, pourquoi ton cœur est-il si triste ? Pourquoi dire « une dernière fois » ?... Nous reviendrons ce soir, sous nos palmiers.

— Non, non, je ne retournerai jamais plus sur ces bords. Ne m'en demande pas plus long. Ô mon enfant, ma chair, ma création, mon âme vivante et belle, sois forte pour nous deux, car voici qu'arrivé au seuil de mon destin, je me prends à trembler d'effroi devant l'avenir.

— Mon père, l'ami des dieux, le confident des esprits invisibles ! dis-moi, sens-tu passer, sur nous, le souffle de la mort ?

— La mort ! Par grâce, puisse-t-elle me prendre en otage pour toutes les proies qu'elle a marquées !

Un frisson agite le beau corps d'Oréa, et ses yeux se troublent.

— Père, que veux-tu dire ? N'as-tu pas promis de n'avoir jamais rien de caché pour ton enfant ?

— Tais-toi ! Taisons-nous ! L'heure est douce. Respirons l'extrême nuit.

Et, se laissant tomber assis sur un banc de pierre, face à la sombre mer, le vieillard prend dans ses bras la tête de sa fille, et y baise les cheveux d'où monte un parfum de jeunesse.

Le frémissement des flots se fait si lent et si tendre, qu'on dirait que les ondes veulent se taire pour laisser monter vers les dieux la prière muette des deux âmes ; les étoiles s'élargissent si radieuses qu'elles semblent descendre lentement sur la terre.

Mais le vieillard distingue à peine le tremblement des astres. Ses yeux gardent encore l'éblouissement de la splendeur qu'il a projetée sur la ville en désordre, et quand il les entrouvre il ne voit qu'une nuit où tourbillonnent de troubles lueurs. Alors, il referme les paupières ; et des paroles à peine murmurées jaillissent de son cœur vers des êtres mystérieux. Il prie :

— Dieu inconnu, pourquoi faut-il que meure ce que depuis longtemps tu laisses vivre et grandir en beauté ? Que tu nous prennes, nous, dont la tâche est mesurée à nos courtes heures, nous le savons, nous l'acceptons ; mais les cités, Seigneur ? Mais les civilisations harmonieuses ; ces choses que depuis des milliers d'années nous édifions pierre par pierre ? Ô Dieu, juste mais bon, écrase, s'il le faut, les hommes et les races ; ravage les générations déchues qui n'ont pas su garder ta loi ; amène des peuples nouveaux dans nos antiques murailles, mais conserve, du moins, l'œuvre de nos pères qui, eux, furent innocents de nos fautes, et qu'Atlantis subsiste

dans sa forme glorieuse, pour que, déjà reflet de ton harmonie, elle donne encore aux hommes qui passent l'apparence terrestre de ton éternité !

Un soupir profond et prolongé monte de la poitrine d'Oréa, et le vieillard sent battre près de son cœur le cœur de sa fille.

— Pourtant, Seigneur, que ta volonté s'accomplisse !

Ayant prononcé ces mots, le vieillard secoue la tête, se relève brusquement, tend la main à sa fille, et, d'une voix ferme :

— Allons, que le destin disparaisse et que l'homme exécute son seul devoir. Tant pis pour qui voit trop loin, car il souffre avant les autres. Mais honte sur lui s'il s'enferme dans sa souffrance. Ai-je dit qu'Atlantis devait mourir ? Et qu'en puis-je, qu'en dois-je savoir ? Elle va s'éveiller prospère encore, elle le restera peut-être. Notre action participe au destin.

— Père, je te retrouve ! Oui, ton génie peut et doit réaliser des miracles. N'as-tu pas, hier encore, empêché, par l'intervention de ta lampe solaire, l'assouvissement d'un complot par quoi la Cité-Reine allait succomber, livrée aux Barbares ? Et Hellas ne doit-il pas seconder ta puissance ? Ayons confiance en sa noblesse ! Partons, mon père, allons vers Atlantis.

— Oui, partons. Mais auparavant, comme je ne reviendrai peut-être pas dans cette Île Verte, laisse-moi te livrer, ma fille, le secret par lequel, quoi qu'il advienne, tu pourras emporter, vers un nouveau monde, les trésors amassés par des siècles de science et de méditation.

Et Oréus essaie d'entraîner Oréa vers le hangar isolé où se trouve l'*Alérion*, ce suprême prodige de la science atlante.

Mais les pas du vieillard sont incertains, ses yeux ne distinguent rien sous la clarté des étoiles, et il tâtonne à travers le chemin. Un pressentiment, qui, bientôt, se transforme en certitude, traverse son cerveau et bouleverse son cœur : il va perdre la vue ! L'effort prolongé qu'il a dû faire cette nuit en maniant les fragments de soleil condensé, dont la splendeur a chassé les ombres d'Atlantis, a fatigué les forces de ses yeux. À peine s'il lui reste quelques vacillantes lueurs des choses.

— Mon Dieu, murmure-t-il, accordez-moi encore un jour, rien qu'un jour de lucidité matérielle, que je puisse une fois de plus mouvoir le feu qui sauve !

Et une grande mélancolie tombe dans son âme quand il songe que, dans un temps tout proche, il ne verra plus la lumière du jour.

— Mais qu'as-tu, mon père ? Tu hésites ? Tes mains cherchent l'appui des arbres ?

À cette voix, Oréus frémit. Faut-il révéler à sa fille le mal dont il se sent atteint ? Il l'a formée si courageuse et si patiente ! Il a promis de ne jamais lui cacher les douleurs terrestres. Mais non ! Pas cela. Elle voudrait rester toute la journée près de lui, pour lui servir de guide, et il faudra qu'elle revienne à l'Île Verte afin de veiller sur les trésors. Il rassure donc son enfant.

— Bien souvent, après avoir touché le redoutable feu éternel, j'ai senti dans mes yeux des faiblesses passagères. Ce n'est pas en vain qu'on remue la flamme dévorante et fécondatrice. Il me suffit de laisser pendant quelques heures mes yeux fermés, et bientôt mes nerfs irrités s'apaisent.

— Garde les yeux clos, mon père, je te conduirai.

Cependant, à pas lents, ils arrivent dans le bosquet d'eucalyptus où est bâti le hangar sous lequel repose l'*Alérion* aux ailes maintenant fermées.

— Père, y vois-tu mieux, maintenant ?

— Oui, j'y vois, dit Oréus dont les mains reconnaissent son œuvre. Écoute-moi, mon enfant : voici l'objet de tous mes rêves ; voici le plus cher de tous mes travaux. Je voulais le livrer à mon peuple atlante et lui ouvrir ainsi les portes de l'azur ; mais la méchanceté des hommes eût fait de ce présent céleste un instrument d'orgueil et de conquête, et je l'ai réservé pour veiller tôt ou tard sur Atlantis menacée. Déjà j'ai sauvé Hellas. L'heure vient peut-être où cet oiseau géant pourra servir à une œuvre plus vaste encore que le salut de notre Cité même et la défense de ses héros. Par-delà notre Cité, par-delà notre race, par-delà les limites de l'Empire, il y a le monde, le vaste monde, et des hommes partout nos égaux et nos frères. Ils vivent encore dans l'ignorance des sciences divines et dans la servitude de leurs instincts ; ils doivent un jour s'élever comme nous vers la contemplation des vérités éternelles, et peut-être, sur quelques points des terres aujourd'hui sauvages, naîtra-t-il tôt ou tard de nouvelles Atlantis. Eh bien ! cette croissance des civilisations prochaines, nous devons la hâter, de toutes nos forces, car si les dieux nous ont accordé de découvrir leurs secrets, c'est pour en faire don au monde futur. Voilà pourquoi, ma fille, je t'ai conduite auprès de ce char aérien à qui l'humanité devra un sens nouveau de la vie. Si Atlantis doit disparaître...

— Mon père, tu désespères donc ?

— J'espère toujours, puisque j'agis. Donc, si Atlantis, sous les coups des Barbares, sous les révoltes de ses propres enfants ou même par l'excès de ses vices, est emportée dans

une tempête de fureur céleste, le monde n'en finira pas pour si peu. Alors, mon enfant, tu monteras dans l'*Alérion* dont je t'ai révélé jadis les rouages. Tu t'en iras vers l'orient, à l'extrémité de la mer Intérieure. C'est là que grandira la jeune humanité qui de nouveau dirigera le monde, jusqu'au jour où, d'étape en étape, elle rapportera le flambeau de la vie sur les bords de notre Océan. Tu trouveras, là-bas, dans une mer plus bleue et plus égale que la nôtre, un bouquet d'îles en fleurs qui, du haut de ton char ailé, t'apparaîtront pareilles à des roses sur un champ d'azur. C'est le pays des Pélasges, le pays cher à Hellas, la terre qui gardera son empreinte. Tu descendras dans une de ces îles. Tu y déposeras tous les trésors enfermés dans la nacelle de l'*Alérion*. Alors tu révéleras aux peuples attentifs les splendeurs de notre science accumulée et, en peu de temps, une Atlantis plus vigoureuse surgira.

Ce disant, Oréus plonge ses bras dans la nacelle et ajoute :

— Tout est bien à sa place. Voici les livres contenant la clarté des lois justes ; voici les ouvrages où sont consignées les vérités sublimes de la musique et des nombres ; voici les pensées des philosophes, voici le sourire des poètes ; voici la vie. Maintenant, prends garde, voici dans un coin isolé les trésors de la science et les formules redoutables des choses combinées. Dans ces rouleaux en platine et or, il y a l'air solide dont la force irrésistible peut soulever les terres et les eaux, et peut déplacer les montagnes. Plus loin, les morceaux de soleil condensé soigneusement enfermés en des cassettes de métal indestructible. Au fond, les poudres formidables, dont une seule poignée jetée du haut des airs suffirait à brûler des villes entières. Or, tout, cela, ma fille, tu l'enfouiras avant de partir, à cinq coudées au creux de la terre, car c'est la mort, l'œuvre maudite !... Au lieu de s'en servir pour dompter la nature

désordonnée, les hommes emploieraient ces présents de la science à se tuer les uns les autres et à se procurer des jouissances inconnues. Je compte donc sur toi, mon enfant, pour anéantir ces témoignages de notre orgueil.

Mais Oréa ne répond pas. Pendant que son père parle et invoque les civilisations prochaines vers lesquelles pourra voguer à toutes ailes l'*Alérion* vainqueur des airs, la jeune fille se remémore les paroles d'Hellas qui, lui aussi, rêvait de conquérir par l'amour tout le vaste monde. Elle se rappelle les promesses échangées, et dans sa pensée, elle murmure :

— S'il faut partir vers les pays nouveaux, pourquoi ne partirais-je pas avec lui ?

Mais soudain, l'insidieux amour qui parle en elle lui apparaît dans tout son égoïsme et, chassant violemment l'image trop chère d'Hellas, elle regarde Oréus, qui, d'une voix tranquille, dit ses dernières volontés.

— Mon père, remarque doucement Oréa, tu me parles comme si je ne devais plus te retrouver ?

— Si, mon enfant, nous nous retrouverons. Je le sens. Je le devine. Mais ne remuons pas notre propre avenir. L'homme blesse les dieux quand il fouille les choses futures pour lui-même : il obéit, par contre, à sa mission divine, quand il cherche à prévoir le destin des peuples.

— Qu'importe ! Si je dois te revoir, j'accomplirai des miracles !

— Pour aujourd'hui, ma fille, allons vers la Cité. Tu me conduiras jusqu'au Palais de l'Empire, puis tu reviendras par la même barque. Et tout le jour, tous les jours qui vont suivre, car je ne sais combien durera la lutte, tu veilleras de loin sur

Atlantis. Le reste regarde ta clairvoyance et ton courage. Partons ! À travers mes douloureuses paupières, il me semble que j'entrevois des clartés.

Une aube lente, en effet, monte vers l'orient, et la mer prend des reflets de moire blanche. Le vieillard et sa fille se dirigent vers le petit port de l'Île Verte, où une barque les attend, gardée par deux matelots.

Mais au moment où il va quitter les jardins de l'île pour descendre dans la crique, une émotion poignante étreint le vieillard. Il se baisse. Il prend dans ses mains une touffe de fleurs et de feuillages, et, les portant à ses lèvres, il les respire, comme s'il voulait ravir dans un dernier parfum toute l'âme de cette terre où il a vécu.

— Adieu, petite île complice de mes plus chers rêves et de mes plus patients travaux ; adieu, maison que dorait le soleil ; adieu, gravier fin des allées où mes pas cadençaient le rythme de mes pensées solitaires ; adieu, fleurs vivantes qui me parliez dans le frisson du crépuscule ; adieu, mer mobile au murmure ami ; adieu, Cité que dans la nuit je voyais resplendir sur le ciel imprégné de pourpre lumineuse ; adieu, enfin, air subtil qui portais l'âme de ma patrie : vous n'êtes tous, ô maison, ô terre, ô fleurs, ô golfes bleus, ô légère atmosphère, vous n'êtes que des choses aveugles et inanimées, mais je sens qu'à vous perdre je perdrai pour toujours la douceur de la vie !

Puis, rejetant le bouquet de feuillages et reprenant la main de sa fille :

— Allons, mon enfant, allons sans peur ! Il y aura là-bas des fleurs nouvelles !

Scène II. – *Au Palais de l'Empire.*

Le soleil va se lever. Des soldats égyptiens ont veillé toute la nuit, mais à cette heure, comme la ville se repose, ils ont attaché leurs chevaux aux anneaux de la Grille d'Or, et, étendus sur leurs manteaux déployés, ils dorment l'un contre l'autre sur le pavé de l'esplanade.

Seul, un chef de groupe veille indolemment, assis sur le rebord d'un pilier.

— Soldat, demande doucement une voix de jeune fille, connais-tu Knephao ?

L'Égyptien secoue brusquement la tête.

— Au feu les citadins damnés qui viennent m'ennuyer à pareille heure ! Beau temps, vraiment, pour demander l'aumône !

— Il ne s'agit pas d'aumône, répond en souriant la jeune fille, je veux parler à Knephao.

— À Knephao ? Ni plus ni moins ! Et tu crois que je vais réveiller le grand chef de si matin pour deux mendiants ? Pourquoi pas Hellas, tant que faire ?

— Ce sera pour plus tard, interrompt le vieillard. Mais pour le moment, soldat, va chercher Knephao sans répliquer.

Ces mots sonnent d'une voix si ferme, si noble, si impérative que le soldat, sans rien comprendre, sentant confusément que quelqu'un de grand lui parle, se lève et obéit.

Un moment après, le soldat revient et fait entrer le vieillard et la jeune fille dans le vestibule du Palais.

À peine éveillé, sans armure ni épée, vêtu simplement de drap sombre et la tête nue montrant une large cicatrice, Knephao apparaît.

— Oréus ! s'écrie-t-il.

Et, s'inclinant profondément, d'une voix à peine perceptible :

— Oréa ?

— C'est toi, Knephao ? demande le vieillard.

Le géant, à cette interrogation, regarde la jeune fille qui, devinant la question muette du guerrier, répond d'elle-même :

— Mon père doit garder les paupières baissées pendant quelques heures. La lumière prodiguée hier à la ville en désordre a fatigué ses yeux. Je viens justement, Knephao, le confier à tes soins pour le conduire sur la Terrasse Sacrée, où il désire retrouver les hiérophantes.

— À moi, Oréa ? C'est à moi que tu as pensé le premier ?

— N'es-tu pas le plus brave des combattants, le plus sûr des amis le plus pur des héros ? Mais que vois-je sur ton front ? Du sang a coulé sur ta joue ! On t'a blessé ?

— Presque rien, fait Knephao rayonnant de joie. Un coup que j'ai reçu hier, en défendant Glania.

— Glania aurait donc failli périr ?

— Et moi aussi, et Amonou aussi. Hellas nous a tous délivrés.

Et le colosse, en peu de mots, fait le récit des aventures de la veille.

— Magnifique Hellas ! s'écrie Oréa. Tu entends, mon père ? Tu vois comme il mérite ton affection ? Mais, de tous les exploits accomplis par le Prince de l'Empire, le plus doux à mon cœur est d'avoir sauvé Glania et Knephao.

— Ah ! Oréa, balbutie le guerrier, ému comme un enfant ; tu ne sauras jamais combien je suis ton esclave !

— Mon esclave, non, mon ami, depuis longtemps ! Mais ne parlons pas, Knephao, de nos sentiments personnels. Je compte sur toi.

— Commande, Oréa ! Après de telles paroles, que ne ferais-je ?

— Simplement, ce matin, tu conduiras mon père à la Terrasse Sainte. Puis tu diras à Hellas de venir me rejoindre. Le reste, je n'ai pas besoin de te l'apprendre. Ta bravoure va au-devant des actes à réaliser.

Cependant, à l'écart, Oréus, ayant entraîné l'Égyptien, lui murmure tout bas quelques mots à l'oreille :

— Maître, gémit Knephao tout bouleversé de douleur, est-ce possible ?

— Qu'elle n'entende pas, surtout ! Je lui laisse croire que je guérirai. Il me reste encore un jour, un seul jour, à user de mes yeux. Je les ferai servir à une œuvre gigantesque. Et leur vision dernière sera grandiose.

— Mais qui te gardera, maître, pendant cette journée où moi-même je devrai sans doute garder la ville ?

— Et Glania ? Quel guide subtil, dévoué, joyeux pour le futur aveugle ! Tu l'amèneras près de moi tout à l'heure.

Puis, revenant à tâtons vers Oréa :

— Adieu, ma fille. Tu connais ton devoir. Je connais le mien. Et laisse-moi te dire une parole réconfortante : je sens que nous nous retrouverons bientôt, bien loin, peut-être, en des terres inconnues, mais tous les deux vivants et forts.

— Et Hellas, mon père ? Ne veux-tu pas le voir et t'entendre avec lui ?

Oréus hésite un moment, puis, avec décision :

— Non. Laissons-le agir suivant son génie propre. Il est de ceux qu'il faut aider sans qu'ils le sachent. À toi seule appartient de le fortifier, s'il en a besoin. Vois-le quelques instants avant de quitter le Palais. Et recommande-lui d'avoir pleine confiance. Embrasse-moi, ma fille, et quittons-nous sans larmes.

Ils échangent un long, un tendre baiser, puis, se séparant, partent sans retourner la tête.

— Knephao, dit tout bas Oréa, envoie un de tes hommes chercher Hellas. Je crois nécessaire une entrevue avec lui avant que l'un et l'autre nous commencions cette rude journée.

Un Égyptien s'en va vers les appartements du Prince, cependant qu'Oréus et Knephao disparaissent dans les cryptes silencieuses, et qu'Oréa, restée seule, laisse ruisseler de ses yeux les larmes qu'elle refoule depuis la nuit.

Scène III. – *Deux âmes.*

Hellas, entouré de ses plus fidèles compagnons d'armes, revenus avec lui du pays des Pélasges, prend les dernières mesures pour réparer, dès le matin, les ravages de la veille, rassurer le peuple, raffermir ses soldats et arrêter l'insurrection des rebelles. Hermos et lui viennent de tomber d'accord sur le plan à adopter en cas de lutte, et, déjà, en mots précis et brefs, les deux chefs distribuent à chacun l'emploi du temps, quand un garde égyptien vient parler tout bas à Hellas. Surpris, dissimulant avec peine l'émotion de son cœur, le Prince se lève et descend à la hâte dans le vestibule, resté désert à cette heure matinale.

Et, tout de suite, prenant les mains d'Oréa, il l'entraîne dans une salle solitaire.

Alors, il la regarde, voit ses yeux rougis par les pleurs, ses lèvres encore tremblantes d'où ne peut jaillir aucun mot.

— Oréa, mon aimée, tu as pleuré ?... tu pleures encore ?

Mais elle, malgré sa volonté, impuissante à lutter plus longtemps contre son émoi, se laisse tomber dans les bras du jeune homme, la tête appuyée sur l'épaule robuste.

— Hellas, mon ami, mon bien-aimé, pardonne-moi de pleurer devant toi qui, en ce jour, as tant besoin de toute ton énergie. Mais je suis brisée corps et âme.

— Amie, pleure ; il faut de bien grandes épreuves pour lasser le courage d'Oréa. Dis-moi ton secret.

— Mon père est ici.

— Où ? Et depuis quand ?

— Il va sur la terrasse, nous arrivons de l'île.

Puis, après un silence, parlant bas dans l'oreille du jeune homme, comme si les sphinx de marbre eux-mêmes ne devaient pas entendre :

— Il ne me verra plus ! Il est aveugle !

— Aveugle ? Lui ?

— Il a jeté cette nuit, vers la ville en détresse, toute la splendeur solaire dont, par le même effort, il brûlait à jamais ses propres yeux.

— Aveugle ! Aveugle ! répète Hellas.

— Pas encore, peut-être, mais sûrement il le sera ce soir.

— Pourquoi ce soir ?

— Parce que les forces suprêmes de ses yeux, il va les prodiguer aujourd'hui à de nouveaux exploits ; s'il s'est fait conduire sur la Terrasse Sacrée, c'est pour y manier encore les flammes cachées du sanctuaire et les ravir aux incursions possibles de nos ennemis.

Un silence.

— Oréa, ton père n'a rien dit sur la journée qui s'avance ?

— Rien, répond Oréa après une seconde d'hésitation, rien, sinon qu'Hermos et toi vous accomplirez des prouesses.

— Mais, dans une pareille occurrence, pourquoi ne restes-tu pas près de lui ? Pourquoi m'a-t-on dit que tu voulais repartir pour l'Île Verte ?

— Parce qu'il le faut.

— Non, non. Reste avec nous, dans Atlantis ; reste près de ton père. Si, par décret des dieux, nous devons mourir, que, du moins, nous mourions ensemble.

— Nous ne mourrons pas, mon père l'a assuré. Nous nous retrouverons bientôt. J'en ai la foi.

— Ici, dans Atlantis délivrée du mal ?

— Ici ou ailleurs. Ailleurs, peut-être. Dans un pays nouveau, chez les peuples plus jeunes. Mais je parle au hasard. Ma tête est troublée de fatigue et de douleur.

— Ailleurs ? Pourquoi ? Ton père a parlé ? Qu'a-t-il dit ? Que sais-tu ?

— Rien ! rien ! Hellas, par pitié, laisse-moi partir. J'ai promis à mon père de rentrer dans l'île.

— Qu'importe ! C'est pour ton père que je te garde, et pour moi aussi, puisque tu m'as donné ta vie et ton cœur. Moi, je ne te laisserai pas tomber prisonnière aux mains des rebelles.

— Tu oublies, Hellas, que j'ai pour leur échapper des ailes ?

— L'*Alérion* ! Ton père ne l'a pas détruit ? Il te l'a confié ?

— Oui, confié, mon amour, et je tiens désormais dans une nacelle le destin du monde futur !

Et Oréa rapporte à Hellas comment Oréus l'a conduite auprès du char ailé.

Alors Hellas, tout ranimé, prend Oréa à pleins bras et semble la soulever dans l'espace.

— Maîtres, crie-t-il, nous sommes maîtres de la destinée !

— Ami, ami, aimerais-tu ton rêve éternel plus que moi-même ?

— Non, non, réplique Hellas, illuminé de joie ; je ne mets rien au monde au-dessus de mon amour ! Nous tenons désormais le triomphe assuré, et je comprends maintenant la prédiction qu'a laissé échapper le cerveau clairvoyant d'Oréus.

— J'avoue que, pour moi, elle reste obscure !

— Oui, bientôt, grâce à toi, grâce à l'*Alérion*, tous trois, ton père, toi et moi, nous nous retrouverons dans un pays lointain, dans le berceau des races nouvelles, sur la rive où j'ai entrevu naguère la Cité future des nouveaux Empires, dans ce qui s'appellera la terre d'Hellas.

— Explique-toi, ami ; ton enthousiasme m'emporte, mais le vertige me suit.

— Écoute, Oréa. Voici déjà le soleil qui paraît et la journée sera terrible. Les Aztèques repoussés hier soir ont gagné la haute mer dans leurs vaisseaux, et ce matin, sans doute, iront s'unir à eux les bateaux venus d'Occident pour la fête de la journée. Melléna et ses amis les ont rejoints. Or, leur flotte n'a perdu aucun navire ; celle des Ligures, au contraire, a été en partie ravagée par les flammes, et nous voici presque désarmés sur mer. Néanmoins, dans la nuit, mes compagnons d'armes ont recruté tous les vaisseaux disponibles épars à travers les sept presque îles, et l'on a pris d'autorité tous les bâtiments des marchands. Je puis donc reconstituer à la hâte une flotte. Je vais faire avancer mes navires entre l'île d'Or et l'île de Pourpre. Je commanderai moi-même la bataille. Pendant ce temps, Hermos et les plus vaillants jeunes hommes de la Cité iront se poster dans l'île de Pourpre qu'ils défendront, car

elle sera la citadelle avancée de la ville. Et, dans Atlantis, Knephao restera avec ses Égyptiens. Voilà mon plan. Il peut réussir. Il peut échouer. Nous avons, malheureusement, bien des points faibles. Sur mer, notre flotte à moitié improvisée reste mal préparée aux assauts de la guerre. Dans l'Île de Pourpre, les artistes indolents entraveront l'action d'Hermos ; et, plus que tout encore, je redoute, dans la Cité, la lâcheté ou la folie du peuple, capable de se jeter contre ses propres défenseurs. Un secours mystérieux, toutefois : ton père. Assurément il sortira, comme hier, quelque puissant secret. Donc, de ce côté, un espoir sans doute. Mais tu m'apportes un autre espoir : l'*Alérion*...

— Hellas ! prends garde ; j'ai juré...

— Tu n'as pas juré de me laisser mourir, de livrer Atlantis aux Barbares ! Écoute donc, Oréa ; tu vas rentrer dans ton île bienfaisante. Tu tiendras l'*Alérion* prêt à partir, les ailes ouvertes, la nacelle remplie de tous les trésors de ton père, de tous !

— Impossible !...

— Si, tu le feras, car voici, pour ma part, ce que je vais entreprendre ; dans quelques heures, je partirai à la recherche des Aztèques et des Noirs. Toi, alors, tu monteras dans la tour de l'Île Verte et tu guetteras à l'aide de longues-vues tous nos mouvements. Je lutterai jusqu'à l'épuisement de mes forces. Si je suis vainqueur, alors nous rentrerons en triomphe dans la Cité, et tu replieras tes ailes inutiles. Mais si les rebelles triomphent, alors l'Île de Pourpre sera envahie malgré les efforts d'Hermos, et Atlantis menacée. Or, Knephao lui-même succombera, car le malheureux ne subira pas contre ses Égyptiens la seule invasion furieuse de hordes barbares ; il aura encore et surtout à se défendre contre la terreur séditeuse

d'un peuple que la peur et la lâcheté rendront plus dangereux que nos propres ennemis. Voilà, Oréa, voilà le péril suprême, qu'il faut éviter ! Et *toi* seule le peux.

— En quoi ?

— Quand tu verras que ma flotte vaincue se retire en désordre, quand tu verras les vaisseaux accourir vers l'Île de Pourpre ou même vers ton île, alors tu surgiras dans les airs les ailes déployées, tu viendras vers nous, tu reconnaîtras mon vaisseau à l'étendard de pourpre flottant à la poupe, et tu descendras lentement vers lui. Si je vis, j'irai te rejoindre, et à nous deux nous délivrerons la Cité !... Mais si je meurs...

— Hellas...

— Le matin d'une bataille, il faut tout prévoir. Donc, si je meurs, si tu vois mon vaisseau disparaître, alors, seule, tu accompliras le destin. Tu jetteras sur la flotte aztèque quelques-uns des rouleaux d'air solide dont l'effet redoutable suffira à détruire leur flotte et à sauver la ville...

— Non, non, Hellas, ne me demande pas un pareil acte... Je ne puis, je ne veux...

— Ni pouvoir, ni vouloir, pourquoi ?

— Parce que je manquerais au serment que j'ai fait à mon père, et je commettrais un crime contre les dieux.

— Crime ? Serment ? Mots qui sonnent vide au moment d'une action où tout l'Empire peut périr.

— Quel crime, Hellas, que de tuer des hommes sans danger, sans lutte, du haut des airs !

— Alors, va donc, Oréa, va dans ton île ! va rester fidèle à tes serments ! Moi, ce matin, au seuil d'une journée décisive, je ne connais que mon peuple à sauver, mon devoir à remplir, la mort à attendre. Adieu donc !

Et Hellas, ramenant son manteau sur son épaule, s'apprête à sortir de la salle.

Oréa, bouleversée, se précipite, arrête le jeune homme par le bras, le retourne avec une vigueur surhumaine ; puis, joignant les mains dans un geste de prière émue :

— Ô mon maître, mon bien-aimé, de quelles souffrances mon cœur n'est-il pas déchiré à cette heure même où ma volonté résiste à la tienne ? Ne t'en va pas, Hellas. Par pitié, écoute-moi. Que veux-tu ? Sauver Atlantis ? Nous le voulons tous. Mais quel danger court la ville ? Quelques milliers de matelots aztèques et d'esclaves noirs peuvent-ils donc soumettre des millions d'Atlantes ?

— Pauvre amie ! ne sais-tu donc pas que ces millions d'Atlantes ne pourront résister au moindre assaut ?

— Et pour conserver ces populations dégénérées, pour sauver malgré eux ces êtres lâches et abandonnés des dieux, tu veux désobéir aux lois éternelles ? Tu n'auras retardé le destin que de quelques jours, et nous aurons accompli un crime inoubliable.

— Soit donc ! Tu raisones à merveille ! Laissons mourir Atlantis. Mais moi, j'irai mourir avec elle, comme naguère tu me l'as ordonné...

— Hellas ! Hellas ! mon cœur hésite ! Ne m'accable pas ! Nous nous aimons, pourtant !

Et les deux jeunes gens restent silencieux.

Scène IV. – *Matin de bataille.*

Or, voici qu'une voix claire et jeune éclate dans le vestibule. Glania ! Elle s'approche. Elle appelle :

— Oréa ! Hellas !

Puis, soulevant la tenture de pourpre, elle laisse apparaître son visage illuminé de joie.

— Oréa, dit-elle, en se jetant dans les bras de la belle Atlante, Oréa, te voici donc ? Knephao vient de m'annoncer ta venue : il paraît que je ne vais plus quitter ton père et que je marcherai toujours près de lui. Alors, si je ne quitte pas Oréus, je ne te quitterai pas non plus ; et si je vis près de lui, je vivrai aussi près d'Hellas, puisqu'il t'aime. Et je vous verrai tous ensemble dans la joie du soleil !

Cet hymne d'allégresse, sonnant en claire fanfare dans le matin radieux, ramène un vague sourire sur les lèvres d'Hellas et d'Oréa.

— La chère enfant, explique Oréa à Hellas, elle ne sait rien ! Laissons-lui sa joie !

Mais Glania remarque la douleur profonde que ne peuvent dissimuler les yeux d'Hellas et d'Oréa.

— Vous voilà tristes ? Et moi qui ris ! Et moi qui chante ! Qui me donnait le droit de venir vous troubler ? Adieu, je vous laisse.

— Tristes ? fait Oréa. Préoccupés, tout au plus. Hellas songe aux troubles de la ville, et moi-même j'en parlais avec lui. Mais chante, Glania, il fait bon, le matin, d'entendre l'hymne des oiseaux, amis des dieux.

— Oh ! non ! je ne sais pourquoi, je ne puis plus maintenant ni chanter ni rire.

Alors, Hellas, pensif, relève la tête et demande :

— Réponds-moi franchement, Glania. Si tu me savais en danger de mort, essaierais-tu de me sauver, si tu le pouvais ?

— Pourquoi me poser question pareille ? J'essaierais même si je ne le pouvais pas.

— Et si les dieux te l'avaient défendu ?

— Quels dieux ?

— Le dieu Thôt, par exemple, le terrible dieu des pays ligures, celui que tes pères adorent et redoutent !

— Je dirais que le dieu se trompe, et je te sauverais quand même !

— Merci, Glania ; voilà parler !

Et Hellas regarde Oréa, d'un air tendrement ironique.

— Glania, s'écrie Oréa, embrasse ton maître et dis-lui que ce soir il sera sauvé !

Puis la jeune Atlante, transfigurée, radieuse, s'avance vers Hellas en lui tendant les mains.

— J'ai compris. Plus de serment, plus de vœux qui m'arrêtent ! Les ordres des dieux ? Des mots dont notre cœur seul peut interpréter la lettre, et mon cœur maintenant a tout deviné.

— Gloire au Sphinx ! clame Hellas, rayonnant d'espérance. Enfin me voici vainqueur, enfin nous voici sauvés !

Glania, mon enfant, va rejoindre Oréus et dis-lui que sa fille et son fils sont certains du triomphe !

À ce moment même, Knephao et Hermos s'annoncent et entrent.

— Hâtons-nous, dit Hermos très grave, après avoir salué Oréa. Le soleil monte vers le zénith. Nous n'avons que le temps d'exécuter notre projet.

— Et toi, petite Ligure, ajoute Knephao, viens que je t'accompagne auprès d'Oréus.

Mais Hellas d'une voix sonore :

— Hermos, Knephao, et toi aussi, Glania, réjouissez-vous et chantez, voici venir la journée d'où va sortir une Atlantis nouvelle !

Les deux compagnons d'Hellas, gagnés par son ardeur, célèbrent alors la prochaine victoire. Glania saute de joie, et Oréa, heureuse et calme, les yeux remplis d'une extase seraine, embrasse silencieusement Hellas et s'apprête à descendre vers le port.

— Et moi ? demande Glania, tu pars sans me permettre de t'embrasser, moi aussi ?

Et elle bondit au cou d'Oréa.

— Toi aussi, Hermos, dit la fille d'Oréus, toi qui de poète, par noblesse d'âme, es devenu si naturellement héros, viens dans mes bras. Au matin d'un tel jour, nous ne formons plus qu'une famille unie.

Puis, silencieuse, se tournant vers Knephao, elle tend ses beaux bras aux reflets d'or vers le géant, qui, pour la première

fois tremblant et lâche, sent ses genoux fléchir et s'approche, les yeux troublés.

Alors, Hellas, les bénissant tous :

— Sphinx radieux ! Miroir de la lumière ! Symbole de notre éternelle renaissance, ô Sphinx, porteur de notre destinée, resplendis, maintenant, et ouvre au grand soleil tes ailes victorieuses ; ceux qui voulaient mourir, entraînés dans ta chute, vont revivre, au contraire, pour t'exalter jusqu'en des cieux nouveaux !

Scène V. – *Dans le sanctuaire.*

— Maître, prononce Knephao en ouvrant la petite porte secrète du Temple et en pénétrant doucement dans le sanctuaire, maître, voici Glania.

Mais Oréus ne bouge pas. Agenouillé sur les marches qui conduisent à l'autel du Sphinx, le front caché dans les mains, le corps penché vers la terre, le vieillard médite et prie.

Knephao, surpris, se tait, s'arrête, et Glania, tout étourdie de se trouver en ce lieu de solitude et de silence, essaie de se dissimuler, craintive, dans l'angle le plus obscur du Temple.

— Que c'est grand ! murmure-t-elle. Quels hommes supérieurs au reste des hommes, ceux qui ont construit ces piliers et sculpté ces divinités de marbre ; ceux qui ont fait resplendir ces sphinx aux ailes d'or et ces triangles aux éblouissantes pierreries ! Une cité pareille doit durer toujours !

Mais aussitôt une voix grave s'élève du sanctuaire, si profonde et si enveloppante, que Glania ne sait tout d'abord si cette voix vient du dieu ou de son grand Apôtre.

— Ma pauvre enfant, répond Oréus, te voilà donc accourue à mon secours ?

— À ton secours, maître ? Pour quel danger ?

Alors Oréus, levant tout à fait son front courbé vers les degrés du sanctuaire, apparaît portant sur les yeux un épais bandeau noir. Il tend dans le vide des bras implorants :

— Knephao, mon ami, donne-moi la main. Et toi, Glania, viens près de moi. Pardonnez-moi de vous avoir laissés quelques instants dans le silence. Mais j'essayais de parler

aux dieux. Et maintenant, toi, Glania, tu vas me conduire hors du Temple, et toi, Knephao, tu vas me dire au revoir, car d'autres exploits que nos humbles prières t'attendent.

Mais Glania, tremblante, effarée, examine le bandeau noir d'Oréus et les gestes hésitants du vieillard, puis, se penchant vers Knephao lui murmure :

— Pourquoi le maître ne voit-il plus ?

Knephao, bouleversé de douleur, ne sait que répondre ; mais Oréus a entendu :

— Tu ne sais donc pas, mon enfant, que je vais devenir aveugle ?

— Maître ! maître ! gémit la jeune Barbare sans trouver d'autre mot.

Et elle tombe en sanglotant dans les bras d'Oréus.

Alors Knephao :

— On ne le lui avait pas dit encore. Quand elle a su qu'elle devait te suivre et vivre tout le temps à tes côtés, elle a montré de tels élans de joie qu'Oréa, toujours bonne, n'a pas voulu soudain interrompre cette allégresse juvénile et a différé le moment d'apprendre à Glania la triste nouvelle.

Alors Oréus, serrant avec affection la rude main du guerrier, se penche vers Glania :

— Ne pleure pas, mon enfant. Et de quoi me plaindrais-je puisque à la place de mes pauvres yeux de vieillard je vais posséder, désormais, pour marcher dans la vie, les beaux et clairs regards d'une jeune fille ? Ils me diront la splendeur du soleil et la fête des étoiles !

Puis le vieillard ajoute :

— Dis-moi, Knephao, que font aujourd'hui Hellas et Hermos ?

Knephao explique le plan arrêté par les deux Princes des Apôtres.

— Fort bien. Je vois qu'Hellas garde toujours sa lucidité merveilleuse. Tu crois donc qu'il attaquera la flotte aztèque dans le jour ?

— J'en suis sûr, maître.

— Et compte-t-il sur un succès possible ?

— Il nous a quittés en chantant un véritable hymne de triomphe.

— Admirable ! Eh bien ! il vaincra, sans nul doute ; et les derniers rayons que recevront mes yeux m'apporteront le reflet de sa gloire.

— Maître, tu espères donc y voir encore ? s'informe Glania.

— Je viens, en demandant l'assistance du Dieu inconnu, d'appliquer sur mes paupières un remède puissant gardé par les médecins initiés. Mais dis-moi, Knephao, à ton calcul, combien faut-il à Hellas pour amener sa flotte au-delà de l'Île de Pourpre ?

— Deux heures, au moins.

— Fort bien. Dans deux heures, le remède aura opéré. J'enlèverai le bandeau, et je surveillerai du haut de la Colline Sainte les mouvements du combat. Et peut-être trouverai-je un secours inattendu.

— Ah ! maître ! s'exclame l'Égyptien enthousiasmé, sûrement tu le trouveras, ce secours que nous attendons !

— Au revoir donc, va rejoindre tes braves cavaliers. Glania me conduira près de Thébao et restera avec moi jusqu'au moment où j'aurai enlevé le bandeau qui recouvre mes yeux.

Puis, se reprenant :

— Compte donc sur la victoire ! Mais un homme fort doit tout calculer et tout prévoir, même la défaite. Si donc, dans le jour, le désordre envahit la Cité, fais bonne garde autour de la Montagne Sainte. Enfin, si cette nuit quelque catastrophe ravage la ville, alors n'oublie pas que la citadelle suprême est la Colline où nous sommes : défends-en l'accès à tout envahisseur, et, si, par impossible, tu succombes sous le nombre, ne te laisse pas tuer devant le Palais, et monte nous rejoindre. J'aurai besoin de ton bras ici...

— Maître, tes prévisions font frémir !

— Qui prévoit le malheur l'évite.

Et, entourant le géant d'une paternelle accolade, Oréus semble lui communiquer un fluide de force surhumaine par quoi le guerrier sans peur se sent capable de soulever le monde.

Scène VI. – *Les gardiens du feu.*

— Va doucement, Glania. À notre droite et à notre gauche, vois-tu les statues des héros et des dieux ?

— Oui, maître.

— Bien. Devant toi, y a-t-il une porte massive aux lourds battants de bronze ?

— Je crois en voir une, en effet, au-dessus de laquelle un soupirail laisse filtrer un jour indécis.

— Parfait. Conduis-moi jusque-là. Bien. Cherche un bouton de cuivre de la serrure. Appuie fortement. Et maintenant, tire la porte à toi.

Un grand flot de lumière envahit le Temple et inonde les yeux de Glania, plongée, depuis longtemps, dans l'obscurité des cryptes et du sanctuaire.

— Ô maître ! quel beau soleil éclaire la Cité ! Un soleil de victoire.

— Tu vois, enfant, que j'ai bien fait de mettre un bandeau noir sur mes yeux. Peu à peu, je le soulèverai, afin que la lumière pénètre progressivement. Referme la porte du Temple. Descends les degrés du perron. Y a-t-il quelqu'un sur la terrasse ?

— Il y a des hommes revêtus de longues robes. Ils semblent surpris, effrayés de nous voir.

— Ils ne me reconnaissent pas, sans doute, et s'étonnent qu'une femme blanche ait pénétré dans le sanctuaire. Conduis-moi vers eux.

— Inutile, maître ; les voici devant nous.

Près d'eux, en effet, une voix grave et sévère, mais jeune encore, s'élève :

— Qui êtes-vous, étrangers, cachés la nuit dans le Sanctuaire du Sphinx ? Vous avez dérobé le feu liquide !

— Malédiction ! s'écrie Oréus d'une voix tonnante, qui, subitement, terrifie Glania et retentit sur la terrasse et jusque dans le palais des hiérophantes. Malédiction ! On a pris le feu liquide ! Où est Thébao ? Qu'il vienne vite ! Plus un moment à perdre !

À cette voix de commandement, où se révèle un être supérieur, le jeune hiérophante qui vient d'interroger le vieillard reste tout secoué d'émoi, et ses compagnons frappés de surprise. Ils s'apprêtent déjà, obéissants d'instinct, à aller chercher Thébao quand, se remettant, celui qui, le premier, a pris la parole réplique :

— Il ne te sied peut-être pas de donner des ordres ici, vieillard, ni de mander Thébao, pontife suprême.

— Tu as raison, jeune homme, répond Oréus en adoucissant la voix. Car, au timbre de tes paroles, je te devine jeune. Va donc dire à Thébao qu'Oréus l'attend.

— Oréus ? le grand Oréus, le maître des maîtres ?

— Oréus ? répètent, étonnés, tous les jeunes gens.

Et ce mot, Oréus, prononcé, répercuté, redit par les échos, remplit la Terrasse Sainte. Oréus ! cet être quasi fabuleux dont ils entendent parler comme d'un demi-dieu, le grand exilé de l'Île Verte ! Et les jeunes gens en restent immobiles et négligent d'aller prévenir Thébao.

Mais le chef des hiérophantes a entendu ce nom, prononcé, répété de bouche en bouche. Et il accourt, suivi des plus anciens hiérophantes.

— Ce bandeau sur tes yeux, maître ? Quel malheur t’a frappé ? La lumière, n’est-ce pas ? Le soleil miraculeux que tu nous as prodigué hier ?

— Tu l’as deviné, Thébao. Je serai aveugle ce soir ! Conduis-moi en un lieu moins exposé au soleil, où nous pourrions parler à notre aise.

— Viens, maître, dans mon propre laboratoire. Vous, mes enfants, et vous, mes compagnons, restez ici à surveiller la terrasse. Et cette jeune fille ?

— Elle me suit partout : mes yeux vivants, désormais. Mais elle a besoin de repos. Qu’un médecin du Temple l’accompagne en un lieu de fraîcheur et d’ombre, et qu’on la laisse une bonne heure en sommeil.

Puis, quand Oréus et Thébao restent seuls :

— Que viens-je d’apprendre, mon ami ? On a dérobé le feu liquide ?

— Fatalité ! Les Noirs ont profité des ténèbres qui pesaient sur la Cité pour envahir le Temple et le palais des hiérophantes. Hermos s’est défendu héroïquement, et l’arrivée quasi miraculeuse d’Hellas et de Knephao a mis en fuite les Noirs et leur chef Timou...

— Et alors ? questionne le vieillard anxieux.

— Alors, dans le désordre de cette nuit néfaste, nous n’avons pas vu tout de suite l’étendue des ravages commis par les Barbares. Nous avons réussi, ou plutôt, Hellas et

Knephao ont réussi à sauver les trésors du sanctuaire, et toi-même, par la lumière répandue, as achevé la déroute des Noirs ; mais dans le trouble où l'obscurité soudaine nous avait plongés, quelqu'un a pu dérober des parcelles du feu liquide. Et nous venons tout juste de nous en apercevoir !

— Ironique jeu du destin ! Voilà donc, Thébao, tout le succès de la sagesse humaine ! Ce feu que depuis longtemps nous gardons précieusement à l'écart pour sauver Atlantis aux heures de péril, il va servir à notre propre perte !

Et le vieillard s'abîme dans un silence que Thébao n'ose pas troubler.

Ce feu liquide est, en effet, une des découvertes redoutables sur la puissance desquelles Atlantis se repose dans une séculaire tranquillité. Les habitants, qui en ont vaguement entendu parler, le regardent comme un don sacré des dieux, par lequel la ville conservera, disent-ils, l'éternelle domination du monde. Un aïeul d'Oréus inventa ce composé savant dont les effets, en de criminelles mains, suffiraient à détruire des cités entières.

Maintes fois, quand Atlantis entraît en guerre contre les Barbares blancs, bien des Apôtres du Soleil, fanatiques partisans de la race rouge et ennemis irréconciliables des jeunes peuples, proposaient d'emporter sur les vaisseaux cette invention terrible et de répandre ainsi la terreur et la ruine dans tous les pays vaincus. Mais les Princes des Apôtres et l'élite des initiés ont toujours refusé ces infernales conquêtes ; et Oréus même voulait faire disparaître à jamais le secret du feu liquide, disant qu'il deviendrait tôt ou tard funeste à la Cité. On lui répondit qu'Atlantis, grâce à cet infailible engin, restait inattaquable par n'importe quelles armes barbares. Peu s'en fallut qu'à cette époque Oréus ne passât pour un ennemi du

peuple. Il se contenta de répéter mélancoliquement la parole mystique du Sphinx :

*Tuournes toi-même
La roue du destin.*

Et il le répète encore, mentalement, aujourd'hui.

— Vanité de tout ! murmure le vieillard secouant son rêve attristé. Vanité du génie ! Vanité de la science ! Vanité de la sagesse ! Il n'est vraiment de salut que dans le courage de l'homme même. Les secrets que nous arrachons à la terre retombent contre nous.

— Mais, objecte Thébao ému, encore faut-il que nos ennemis sachent manier cette matière redoutable, et l'employer comme il sied. Barkas seul le pourrait, mais je le crois incapable de livrer aux soldats barbares le secret par lequel ils pourront détruire Atlantis.

— Je crois, en effet, Barkas assez noble pour ne pas porter des ravages dans sa propre ville, même par ambition d'y gouverner. Et encore ! Nul ne sait quels perfides conseils souffle au cœur des orgueilleux l'insidieuse voix des passions en révolte. Mais ne m'as-tu pas dit que, parmi les envahisseurs, se trouvaient les esclaves noirs venus de l'Île d'Or ?

— Eux-mêmes, maître.

— Et quel était leur chef ?

— Timou, que Knephao et Hellas n'ont pas tué par une générosité peut-être excessive. Il a profité de l'émoi provoqué par le soulèvement de la foule réclamant de l'or, soulèvement suscité par les amis de Melléna ; et, secondé par son complice noir qui se cachait dans le Temple, Timou a brisé ses liens et s'est échappé dans la nuit.

— Malheur à nous ! Ce Timou connaît les secrets que se transmettent les chefs de la race noire. N'en doute pas, Thébao, il saura répandre le feu liquide.

— Maître ! Que faire alors ? Ce Timou hait jusqu'à la mort toute notre race. Il détruirait Atlantis par simple joie.

— Pauvre Hellas ! murmure Oréus comme en un rêve ; pauvre héros parti vers des batailles navales ! Déjà, sans doute, sa flotte s'avance vers la pleine mer, et il ne se doute pas qu'au lieu du combat loyal où son courage l'entraîne, c'est une mort ignominieuse et sans gloire qu'il va trouver pour son triste destin !

— Maître, n'y aurait-il pas, dans le sanctuaire ou ailleurs, chez toi, dans ton Île Verte, quelque ressource formidable par laquelle nous pourrions prévenir nos ennemis et détruire leur flotte avant qu'ils emploient contre nous nos propres engins ?

Oréus, à ces mots, se redresse et erre à tâtons dans la salle, agité d'une émotion qui secoue sa poitrine et fait trembler ses membres.

— Oui, il y a bien un moyen, un irrésistible moyen, et c'est la destruction assurée de la flotte aztèque...

Le vieillard s'arrête. Il pense à l'*Alérion*.

Mais soudain, il se reprend :

— Non ! Je ne puis, je ne dois... Les hommes ont déjà trop d'instruments de mort. Périssent Atlantis, plutôt que de donner aux habitants de la terre le secret par lequel la planète entière serait ravagée !

À cette idée d'Atlantis détruite, tous les instincts puissants qui attachent l'homme aux choses coutumières se

soulèvent dans le cœur du vieillard, et un combat se livre en lui. Pourquoi n'enverrait-il pas Glania vers l'Île Verte pour prier Oréa de monter sur l'*Alérion* et d'annihiler d'un seul coup les flottes barbares ? Pourquoi lui-même ne retournerait-il pas vers son île ?

Mais, bientôt, une autre pensée jaillit dans le cerveau d'Oréus :

— Thébao, garde-t-on toujours dans le sanctuaire les fameuses lentilles de verre qu'a inventées le grand Osiris ?

— Oui, maître, mais pourquoi ?

— Voici l'arme de notre salut !

— Oh ! maître, qui de nous oserait s'en servir ? Qui oserait jouer avec le feu du soleil ?

— Moi !

— Mais... tes yeux, maître ?

— Grâce au remède savant que je viens de leur appliquer, mes yeux reprendront assez de force aujourd'hui pour me permettre de diriger encore le feu solaire. Commande donc à tes jeunes hiérophantes d'aller chercher les lentilles d'Osiris et d'avoir bien soin de les laisser enfermées dans leur gaine noire. L'important, c'est qu'Hellas provoque assez tôt la flotte aztèque, et qu'elle paraisse en vue de la ville avant ce soir. Maintenant, Thébao, ne dissertons plus, ne formons plus de projets : à l'action ! Glania, mon guide fidèle, dort-elle toujours ?

Un serviteur du Temple, appelé, rapporte que la jeune fille dort profondément.

— C'est bien. Qu'on la laisse. Je n'ai pas encore besoin d'elle. Je sens que le remède a suffisamment opéré.

Et, enlevant doucement le bandeau qui couvre son front, le vieillard entrouvre doucement les paupières. Il y voit ! Sur ses yeux malades, Thébao, savant dans l'art de guérir, passe avec précaution une eau imprégnée de sucres végétaux, et, dans un radieux éclat, toute la splendeur du soleil entre dans les sens du vieillard ravi !

— Salut ! fait-il, lumière immortelle ! Salut, clarté de l'astre fécondateur et destructeur ! Pour la dernière fois que je t'implore, sois-moi propice ; fais que mes regards, dans un triomphe suprême, voient périr par toi les monstres porteurs d'ombre et les âmes chargées de nuit ! Et ensuite, s'il le faut, que toute lumière disparaisse à mes yeux !

Scène VII. – *La flotte ennemie.*

Derrière l'Île de Fer, la plus lointaine de toutes, cachés à la vue des Atlantes par les hautes montagnes de l'île, les vaisseaux de la flotte aztèque et les galères montées par les esclaves noirs reposent, ancrés dans une anse abritée des vents et les hommes inoccupés, fatigués des alertes de la nuit, dorment sur le pont des navires, ou allongés sur le sable de la grève. Cependant, parmi ceux qui veillent encore, les matelots de race rouge affectent de mépriser les mineurs de race nègre, et les navires des deux races sont éloignés les uns des autres, les uns du côté de l'orient, les autres du côté de l'occident.

Au loin, en pleine mer, il y a un autre groupe de bâtiments : les grandes barques des marins d'Armor. À quelques centaines de brasses, dans l'île, enfouie à demi dans les palmiers, voici une maison blanche autour de laquelle s'agitent quelques soldats. Et si l'on s'approche, des éclats de voix se font entendre. Parfois, ces voix retentissent, rauques et fiévreuses ; parfois, elles s'apaisent, et un timbre argentin de femme semble rétablir l'ordre pour quelques instants.

L'Île de Fer dépend de Barkas, l'architecte, à qui appartient la maison blanche où se concentrent à cette heure les principaux agitateurs.

Les événements de la nuit précédente, la querelle trop tôt engagée ; l'incendie des vaisseaux commencé sans signal ; le départ d'Hellas ; l'insuccès de Belkis ; l'intervention quasi miraculeuse d'Oréus ; l'expulsion des Noirs hors de la Terrasse Sainte ; tous ces souvenirs chauds encore d'une récente défaite excitent la colère ou l'indignation des uns, le découragement de quelques autres, les disputes réciproques de tous.

Moussor, surtout, ne cesse de reprocher à Melléna l'imprévoyance de cette aventure.

— Nous t'avons suivie, gronde-t-il, connaissant l'ardeur de ton zèle pour le triomphe de la race rouge, et sachant combien, d'ordinaire, tu apportais, dans tes actes, de clairvoyance et de décision, et nous t'avons spontanément désignée pour conduire à l'assaut les fidèles Atlantes.

— Trêve de compliments, Moussor. Où veux-tu en venir ? Ai-je eu tort ? Ai-je cessé de mériter ton admiration ou tout au moins ta confiance ?

— Je ne t'accuse de rien, Melléna. Mais, soit infortune, soit imprudence, aujourd'hui notre perte paraît certaine, et en voulant sauver Atlantis de menaces futures et douteuses, tu vas la condamner à un danger immédiat et précis.

— Que veux-tu dire, Moussor ? intervient Guitché. Tu accuses Melléna de nous mettre en péril ?

— Non Melléna elle-même, mais son imprudence, ou, mieux, notre imprudence à tous. Et cette imprudence, tu la déplores tout le premier.

— Certes, continue Guitché, en bredouillant d'hésitantes paroles ; et même, je ne suis pas trop rassuré sur l'avenir de notre aventure.

— Ainsi, déclare Melléna avec hauteur, voilà tous les hommes qui m'abandonnent ! Il fallait m'y attendre ! Et toi, Barkas ?

— Moi, Melléna, tu le sais, je te suivrai et suivrai jusqu'à la mort notre tentative audacieuse. Mais je ne vois pas très bien, à cette heure, où nous allons.

— Que je regrette l'absence de Belkis ! J'aurais, du moins, quelqu'un pour me défendre.

— Belkis ? riposte Moussor. Quand vient le moment de la lutte, il disparaît.

— Ne le calomnie pas, Moussor. Belkis est prisonnier, mort peut-être... N'a-t-il pas risqué les plus grands périls pour aller, jusqu'à la Terrasse Sainte, favoriser les projets de nos amis !

— Ah ! la belle aventure, vraiment ! insiste Moussor. Voilà donc à quel acte insensé devait aboutir notre œuvre commune en faveur d'Atlantis ? À plonger dans l'ombre toute une cité tumultueuse et à susciter de toutes parts le désordre, le pillage et la dévastation. De telle sorte que si, par miracle, Oréus n'avait pas envoyé vers la ville la clarté prodigieuse dont il garde le secret, on trouvait, ce matin, une cité bouleversée de fond en comble.

— Toujours critiquer ! interrompt Barkas, mais que proposes-tu de plus pratique et de plus juste ?

— Je propose la bataille loyale, au grand soleil, toutes nos idées déployées. Avons-nous raison, oui ou non ? Oui, nous avons raison. Alors, que voulons-nous ? Garder jalousement Atlantis à la race rouge, et chasser les novateurs qui veulent apporter notre civilisation chez les Barbares blancs. Eh bien ! qu'est-il besoin de cacher nos projets ?

— Et, sans doute, Moussor eût tout dirigé infailliblement ? dit Melléna avec un hautain sourire.

— Infailliblement, je l'ignore. Mais loyalement, rapidement et sans intrigues : voilà ce qu'il eût fallu ! Si ce soir, comme Melléna le propose, nous envahissons la Cité, qui peut

répondre des actes que commettront Timou et sa horde d'esclaves déchaînés ? Singulière façon de délivrer une ville que de l'ouvrir aux férociétés de ses vaincus en révolte !

— Tais-toi, Moussor, ordonne Melléna, imposant silence autour d'elle. Je t'ai laissé parler tout ton saoul par respect pour ton âge et la dignité de ton caractère. Maintenant, écoutez-moi.

— Nous t'écoutons, et t'admirons. Et sache que, même si tu te trompes, nous ne t'abandonnerons pas.

— J'y compte. Voilà pourquoi je daigne me défendre devant vous. Le vrai, le seul danger qui menace Atlantis, c'est la croissante expansion de la race blanche. Il y a là-bas, dans ce vaste et mystérieux continent blanc, des peuples innombrables qui grandissent chaque jour. Ils ignorent tout ce qui fait la supériorité des Atlantes. Ils ne possèdent ni nos arts, ni nos sciences, ni notre génie, ni notre esprit. Et si, par hasard, ils venaient à connaître les secrets de notre civilisation, peut-être en profiteraient-ils pour chercher à devenir nos égaux, et déroberaient-ils nos inventions et nos découvertes. Toute notre race aurait travaillé pendant des milliers d'années pour qu'une race inférieure, à peine échappée de ses forêts, jouisse des mêmes voluptés que nous ? Vous les connaissez, ces peuplades vaniteuses, ces Ligures, ces Ibères, ces Gaëls, ces Biscaiens, ces Pélasges ! Sitôt qu'ils seront initiés à nos sciences, ils voudront bâtir des cités comme nous ; ils fonderont des empires comme nous, ils posséderont des flottes, les armées, des trésors comme nous ! Ils pullulent, pareils aux troupeaux de chèvres dans les montagnes, et un jour arrivera où leurs cités se dresseront contre la nôtre, et peut-être chercheront-ils à la détruire. Voilà pourquoi, mes frères, nous devons renverser sans merci, sans pitié, le parti de ces fous qui veulent

porter chez les Barbares blancs le foyer de la civilisation atlante. Ai-je raison ou non ?

— Tu incarnes, Melléna, le génie de notre race ! s'écrie Barkas.

— Alors, que vous font quelques boutiques pillées et quelques palais envahis ? Aujourd'hui, il faut nous rapprocher de tous nos frères : Atlantes, Aztèques, Incas, Toltèques, Guantchos ; tous les Rouges ne sont plus que des parents réconciliés réunis de nouveau contre l'ennemi commun, les Blancs !...

— Et les Noirs ? objecte Moussor. Ils nous haïssent plus que les Blancs, car nous avons détruit leur empire.

— Qu'avons-nous à craindre des Noirs ? Leur royaume est relégué dans l'orient et dans le sud de la Libye, par-delà la mer Saharienne dans le lointain pays de Saba ; ils restent les débris d'une civilisation disparue, ces fabuleux Lémures dont notre peuple a même oublié le nom ; tandis que les Blancs surgissent près de nous, sur la côte d'Ibérie, dans les tumultueuses forêts gaéliques ; ils croissent et multiplient sans cesse, et leur tourbe innombrable s'étend jusqu'aux mers glacées.

— Tu ne comptes pas avec les instincts déchaînés, Melléna. Ces milliers d'hommes noirs que tu vas jeter sur la ville en désordre se livreront à toutes les convoitises de leurs passions longtemps contenues.

— Leurs passions ? Je les connais mieux que toi, Moussor ; et je leur réserve une riche pâture. Attends quelques instants encore, et tu sauras que Melléna pense à tout.

Puis, appelant un serviteur :

— Qu'on aille chercher le Noir Timou, près de ses galères, et qu'on le prie de venir me rejoindre.

— Le prie ? Voilà bien le ton à employer pour un esclave d'hier !

— Et, demain, un de nos soldats les plus fidèles.

— De nos soldats ? Quel étrange projet ?

— Tu vas le connaître.

Scène VIII. – *Timou.*

À ce moment, Timou, habillé d'une courte tunique blanche, superbe dans sa haute stature bronzée, la joue et les épaules marquées par les blessures reçues la veille, entre fièrement dans la salle, jetant sur l'assistance un regard méfiant. Il porte en bandoulière un sac de toile épaisse, qu'il tient précieusement collé à son flanc.

— Je te salue, Timou, approche. On te dit l'ennemi d'Atlantis. Est-ce vrai ?

— Oui, l'ennemi de la Cité qui m'a réduit en esclavage et qui a détruit le royaume de mes pères !

— Est-ce Atlantis qui t'a vaincu et humilié, ou n'est-ce pas seulement un groupe de conquérants odieux qui se donnaient pour les représentants de la Cité-Reine ?

— Trop de subtilité ! noble Melléna. Je ne sais qu'une chose : les soldats d'Atlantis m'ont vaincu, et depuis des années on me garde en servage dans les mines d'or, afin de procurer à l'Empire sa richesse. Je hais donc Atlantis.

— Et moi, tu me hais ?

— Non, je ne te hais point. Tu m'as cherché pour t'aider dans une entreprise et j'ai promis de te suivre. Mais sitôt l'aventure terminée, ne me demande pas le pardon ni l'oubli. L'esclave hait toujours son maître.

— Et si tu cessais d'être esclave à jamais ? Si tu devenais un des maîtres de la Cité ? Si l'on faisait de tes frères et de toi les gardiens futurs de la ville ?

— Ne raille pas, Melléna, explique-moi clairement.

— Connais-tu Knephao ?

— Oui, et je le hais, celui-là.

— Fort bien. Il périra sans doute cette nuit.

— Je l'espère, j'y compte et je me réserve sa mort.

— Que dirais-tu si l'on te donnait sa place ?

À ces mots, les amis de Melléna surpris font un mouvement. Mais l'impérieuse femme leur impose silence :

— Oui, sa place ? Ne faudra-t-il pas des soldats robustes à l'Atlantis nouvelle que nous allons gouverner nous-mêmes ? Or, les Atlantes ne veulent pas se battre. Les Aztèques déjà forment la flotte impériale. Assurément nous nous débarrasserons des Égyptiens fidèles à Hellas. Dès lors, qui mieux que toi et tes frères pourraient devenir nos soldats ?

— Ô Melléna ! dit Timou enivré de joie, les yeux brillants, la poitrine soulevée d'une émotion débordante, ô Melléna, je serais donc le chef des guerriers d'Atlantis ? J'aurais le prestige de Knephao ? Je vivrais comme lui dans les palais ? Je revêtirais son armure dorée ? Mes compagnons marcheraient au grand soleil, couverts de cuirasses, armés de lances et montés sur les beaux chevaux des pays incas ?

— Comme tu dis, Timou !

— Ô Melléna, ne trompe pas ton esclave d'hier, il se vengerait impitoyablement !

— Il n'aura pas à se venger, Timou, mais à nous servir. Dès demain, tu deviendras chef des cohortes atlantes !

Alors le Noir, tombant aux pieds de Melléna, baise sa robe, et, se relevant exalté d'enthousiasme :

— Vive Atlantis ! Elle peut à jamais compter sur nos bras...

— Je compte absolument sur ta bravoure et ta prudence, dit Melléna, congédiant Timou.

Et revenant vers ses amis restés muets de surprise :

— Eh bien, vous voyez comme on s'attache ceux qu'on redoute ? Voilà quelqu'un qui nous servira jusqu'à la mort.

— Mais tu ne penses pas sérieusement à lui confier la succession de Knephao ?

— Et pourquoi pas ? Ne nous faudra-t-il pas des soldats demain ? Au surplus, nous n'allons pas nous disputer sur ce que nous ferons. Emparons-nous d'abord de la ville.

— Admirable ! s'exclame Barkas. Et quand nous croyons tout perdu, toi seule nous ranimes !

— Tu me donnes confiance, Melléna, avoue Moussor lui-même. Mais cependant il me reste une crainte encore.

Et se penchant à son oreille :

— Le monstre des airs !

— Oui, j'y pense toujours, et je ne dis rien pour ne pas affoler nos compagnons. Voilà pourquoi je mets à la nuit l'heure de l'attaque.

— Et s'ils viennent nous attaquer eux-mêmes dans le jour ?

— Qui l'oserait ? Hellas seul. Mais avec quels vaisseaux ?

— Il ramassera les vaisseaux marchands, restés le long des sept presque-îles.

— Soit. Mais s'il vient à la tête d'une flotte, il ne volera donc pas dans les airs ; et nous n'aurons rien à redouter.

— Et Oréus ?

— Je ne crains pas Oréus. Dans la mêlée, il aurait peur de détruire la flotte amie en même temps que l'autre. D'ailleurs, qu'importe ! Qui ne sait risquer la chance ne connaît jamais le succès ! Mais j'entends du bruit. Qui vient à nous ?

Voici, en effet, que des cris retentissent à la porte. On introduit un Atlante échappé de la Cité, venu jusqu'à l'Île de Fer sur une barque de pêche, et envoyé par les amis de Belkis. L'homme entre, effaré, répandant la terreur :

— Ils viennent là-bas, s'écrie-t-il.

— Qui ?

— Les matelots ligures.

— Tu vois ? fait Moussor à Melléna.

— Conduits par qui ?

— Par Hellas.

— À merveille ! dit Melléna. Timou lui réservera un accueil flamboyant !

— Ils atteignent l'Île de Pourpre.

— Fort bien. Le temps de nous placer en ligne de bataille. Et Belkis ?

— Prisonnier sur la Terrasse Sainte. Il ne pourra s'évader, car Oréus a fait redoubler de surveillance.

— Oréus dans Atlantis ? s'écrient Guitché et Moussor effrayés.

— Sur la terrasse ? ajoute Barkas, décontenancé par cette nouvelle.

— Victoire ! victoire ! clame Melléna, ne dissimulant plus sa joie. Hellas avec la flotte, Oréus sur la terrasse ! Plus de doute, plus de crainte ! Allons prévenir Timou.

Et tandis que, dans une rumeur hâtive, tout le monde se précipite vers les vaisseaux déjà en mouvement, Melléna s'avance vers Timou accouru à son appel, et lui crie sur un ton de triomphe :

— C'est l'heure d'accomplir le destin ! Pars donc, Timou, et détruis leur flotte, avant même que nous ayons à la combattre.

— Suis-nous de loin, maîtresse. Nous entrerons dans Atlantis sans danger pour toi. Et les jours de Knephao sont comptés !

Scène IX. – *L'Île de Pourpre.*

La flotte d'Hellas, en effet, composée de bâtiments marchands aux dimensions disparates, s'avance lentement vers l'Île de Pourpre ; et, par suite de la difficulté que les matelots ligures éprouvent à faire mouvoir les navires nouveaux pour eux et non préparés pour la guerre, il y a encore quelques heures avant qu'ils puissent atteindre l'Île de Fer. En vue de l'Île de Pourpre, la flotte s'arrête. Deux vaisseaux se détachent et s'avancent vers l'île : l'un porte Hellas et l'élite des marins ligures ; l'autre porte Hermos, Amonou, des soldats égyptiens et quelques volontaires atlantes qui doivent prendre la garde de l'île, et s'y établir comme en une citadelle avancée d'Atlantis. Assis parmi les fleurs sur la haute terrasse de leur palais, les artistes et les poètes, surpris de tout ce mouvement inattendu, à la fois indignés et inquiets, regardent venir vers eux ces vaisseaux bruyants qui osent troubler la paix de leur retraite.

— Que nous veulent ces hommes couverts d'armures ? s'informe Palmoussos, le musicien, et de quel droit osent-ils se présenter dans nos jardins en fleurs ?

— Laisse-les s'avancer, répond majestueusement Xanthès. Je vais les recevoir comme ils le méritent !

Dans l'un des vaisseaux, Xanthès et ses amis reconnaissent Hermos et Amonou ; et, dans l'autre, Hellas lui-même.

— Par les dieux ! levons-nous et protestons contre cette violation de notre retraite sacrée ! s'indigne Thamoussi.

— Ils nous envient ! ajoute le rhéteur Olbios. Il y a longtemps qu'ils rêvent d'anéantir notre gloire qui les offusque. Mais, patience ! leur châtiment va venir !

Cependant, les deux vaisseaux s'approchent d'une crique qui sert de port, et, mettant les barques à la mer, des guerriers s'avancent vers la place, précédés par Hellas, Hermos, Amounou et quelques jeunes Apôtres du Soleil.

— Profanes ! s'exclame Xanthès s'arrêtant devant eux à quelques stades de la rive. De quel front osez-vous apporter ici le bruit des armes et la menace des luttes fratricides ?

— Calme-toi, Xanthès, fait doucement Hellas, tout en surveillant le débarquement des hommes d'armes. Calme-toi, mon ami, nous ne venons pas t'attaquer, nous venons te défendre !

— Nous défendre ! de qui ? Nul n'a le droit de troubler l'Île de Pourpre dans son oisiveté féconde.

— Demain, peut-être, la Cité va périr, et tu parles de ta féconde oisiveté ? À quoi vous serviront, vous tous, vos lyres et vos lauriers, si la Cité est détruite et si des Barbares vous emmènent en esclavage ?

— Il nous restera toujours notre génie, que rien ne peut ternir.

— Votre génie n'est que la fleur suprême de la Cité. La Cité morte, votre génie meurt avec elle, comme périt la rose au jardin ravagé par la tempête. Mais le danger menace. Il faut agir. Que ceux qui ont peur se cachent et attendent la fin ! Et toi, Hermos, range vite tes soldats dans les contreforts de l'île.

— Honte à toi, Hermos ! articule Palmoussos ; honte à celui qui, ayant connu l'honneur suprême d'être appelé poète, souille ses mains à toucher des armes et va peut-être s'avilir à jamais dans le sang !

— Qui, interrompt Asmonia qui intervient avec violence, oui, vous vous conduisez en brutes et en scélérats. Et vous voulez nous obliger nous-mêmes à assister au déchaînement de vos instincts sanguinaires ?

— Au nom de l'art, mugit Thamoussi, je te maudis, Hermos !

Celui-ci, dédaigneux, impassible, regarde avec pitié ces malheureux.

— Trêve de paroles, ordonne Hellas. Toi, Amonou, tu resteras autour du palais avec quelques hommes décidés à empêcher tous ces fous de gêner les mouvements des soldats. Et toi, Hermos, tu feras bonne garde autour de l'île et t'opposeras, quoi qu'il advienne, au débarquement de la flotte ennemie.

— Une flotte oserait débarquer chez nous ? demande Xanthès.

— Et sans prendre ton avis, mon maître, réplique Hellas. Mais adieu, vous tous, pauvres manieurs de vent ! Si vous comprenez votre mission, vous irez aider Hermos. Si vous ne la comprenez pas, que m'importe votre ruine !

Les artistes, poussant de loin des cris de menace, et les femmes des cris d'effroi, se retirent dans le palais en appelant la malédiction du Sphinx sur leurs faux frères. Xanthès, silencieux, pensif, resté seul en face d'Hermos, va vers lui. Hermos tend la main au poète, et d'une voix douce :

— Xanthès, tu n'as presque jamais quitté cette île de plaisir et tu méconnaissais les forces de l'action. Mais je fais appel à ton cœur. Resteras-tu inactif pendant que la Cité flambera peut-être ?

— Chacun son rôle ! Aux soldats de défendre la ville, aux poètes de la chanter.

— C'est la trahir que ne pas la défendre.

— Que diront mes frères s'ils me voient jeter la lyre pour l'épée ?

— Ils diront ce qu'ils ont dit de moi : et tu les mépriseras comme je les méprise, ou plutôt, tu sentiras ton cœur plein de pitié pour eux, car leur âme s'étiole loin de la vie.

Comme il prononce ces mots, on entend au loin monter de la ville une clameur lointaine et confuse, qui grossit, s'enfle, et semble menacer le Palais de l'Empire. Les artistes, restés sur la terrasse de l'Île de Pourpre, se cachent alors, épouvantés.

— Qu'est-ce cela ? questionne Xanthès.

— Rien, fait Hellas, revenant sur ses pas. Sans doute la Cité se soulève. Mais Knephao veille sur elle. Adieu ! Moi, je rejoins la flotte. La lutte va s'engager.

— Et moi, ajoute Hermos, je vais m'apprêter à défendre l'Île de Pourpre ou à mourir.

Alors, Xanthès :

— Ne partez pas encore ! Hellas, as-tu d'autres armes dans ton vaisseau ? As-tu des engins à me confier ?

— Oui.

— Donne-moi des armes ! Et toi, Hermos, laisse-moi combattre à côté de toi. Mon bras sera malhabile, sans doute, mais mon cœur brûle d'agir.

— Je le savais bien, s'écrie Hermos, que tu redeviendrais noble et brave ! Et je comptais sur toi !

— Adieu, dit Hellas. Maintenant, j'ai plus de confiance.

Et Xanthès, se penchant à l'oreille d'Hermos :

— Pardonne à mes frères, pardonne-leur s'ils se cachent et s'ils t'insultent. On leur a dit qu'ils ressemblaient aux dieux !

— Par malheur, soupire Hermos, on l'a dit aussi à toute la race des Atlantes !

Et comme pour répondre à cette plainte d'Hermos, un tumulte immense et continu monte et grandit sur tous les flancs de la ville agitée.

Scène X. – *La foule.*

La cité d'Atlantis, en effet, n'est plus, dans son entier, qu'une tempête humaine.

Depuis les caps extrêmes des presqu'îles ; depuis les lointains faubourgs des pêcheurs, situés au-delà de la pointe de Sable ; depuis les quartiers tumultueux où grouillent les peuples métis formés du mélange des trois races ; depuis toutes les rives de la vaste mer jusqu'aux flancs de la grande montagne, Atlantis n'offre partout que hurlements de terreur, cris affolés de femmes, menaces de mort, bruits de foules en marche.

Une rumeur se répand depuis l'aurore, à savoir qu'Atlantis va subir l'assaut d'une bataille rangée.

Envahie ! La ville éternelle envahie ! Le peuple du Sphinx, le peuple favori des dieux, condamné à lutter contre des rebelles et des Barbares ! Les premiers à qui l'on apprend la nouvelle refusent d'y croire, et, selon leur caractère, éclatent de rire ou s'indignent majestueusement.

— Ah ! quelle plaisanterie !

— Le Sphinx ne le permettra pas !

Mais d'autres citadins effrayés, dont le groupe s'accroît d'heure en heure, se racontent l'un à l'autre, en mots chargés d'épouvante, les dangers qui vont tomber sur eux.

Les femmes, maintenant, viennent se joindre à la cohue grossissante, et leurs appels stridents, leurs courses éperdues achèvent de répandre dans la ville la confusion des désastres publics.

Celles qui ont des maris, des pères, des enfants et des frères se cramponnent aux bras des mâles qui résistent, et des scènes violentes engagées subitement font çà et là, dans les rues encombrées, surgir des obstacles autour desquels tourne et se brise la foule en remous.

D'autres femmes, seules, délaissées à présent, se jettent vainement au-devant des hommes qui courent. Dans les riches quartiers du palais de l'Or, où brillent, sous les fleurs, les maisons blanches des courtisanes, on voit errer, deminues, des femmes, cheveux au vent, qui n'ont même pas pris le temps de revêtir les vêtements du matin. Et ces femmes, dont la seule présence faisait se pâmer, hier encore, tous les hommes jaloux d'obtenir leurs sourires ; ces femmes pour lesquelles on répandait à flots l'or et les pierreries, les voici qui s'offrent, éplorées, à tout venant. Des maisons resplendissantes de marbre, au fond desquelles dorment des trésors gardés jalousement et convoités par la foule envieuse, laissent, à cette heure, leurs portes grandes ouvertes d'où la vigilance s'est retirée. Et la tourbe du peuple passe et repasse sans même les voir.

Beauté des femmes, splendeur de la richesse, dignité du rang, volupté, or et orgueil, toutes les passions qui, hier, animaient la vie des Atlantes, tout est oublié, tout est renié, tout est néant. Il n'y a plus qu'un souffle dans toutes les âmes, qu'un instinct dans tous les cœurs, plus qu'un frisson dans toutes les chairs : la peur ! la peur ! partout la peur !

Matrones et courtisanes, patriciennes et servantes, portefaix et marchands, Apôtres du Soleil et balayeurs, valets de tavernes et maîtres de l'Or, tous s'en vont en désordre, à travers les vastes avenues trop petites, comme on voit fuir pêle-mêle, à travers la forêt incendiées par l'orage, les gazelles, les

tigres, les zèbres, les serpents et les lions. Où vont-ils ? Ils vont, devant eux, sans savoir où, au hasard, loin de l'endroit où ils ont passé la nuit, ailleurs ! Là où il n'y aura pas de danger. Ceux des collines s'enfoncent vers la mer ; ceux de la mer se hissent vers les collines. Et les fleuves humains se croisent et se mêlent, se repoussent et s'entraînent, et, dans les millions de clameurs simultanées, nul ne s'entend, nul ne se comprend. Parfois des amis d'hier, des frères et des parents se rencontrent dans la cohue et ils se demandent des nouvelles. Alors, les interpellés, qui ne savent rien, parlent, en courant, de massacres et d'incendies, d'invasions par l'occident s'ils vont vers l'orient, par l'orient s'ils vont vers l'occident.

Pourtant, peu à peu, une rumeur plus précise circule. Ceux qui montent vers les terrasses, fatigués de croiser sans cesse des groupes qui roulent vers la mer, leur crient :

— Qu'allez-vous chercher vers les ports ? vous savez bien qu'il n'y a plus de vaisseaux dans la rade ?

— Mais que faire donc ? répliquent les fuyards qui descendent. On dit que les esclaves noirs vont nous envahir par terre ?

Et les remous recommencent, tumultueux et indécis. Une clameur s'élève bientôt :

— À la Terrasse Sainte !

Et l'on entend se répercuter, dans la Cité entière, ce cri unique, formidable :

— À la Terrasse Sainte !

— Oui, oui, affirment les femmes rassurées, allons nous abriter sous les ailes du Sphinx !

— Gloire au Sphinx ! Gloire au Sphinx !

— Sphinx invisible, aie pitié de ton peuple !

Et, reprenant vigueur pour leur course, hommes et femmes, par le chemin le plus rapide, se précipitent vers l'esplanade située devant le Palais de l'Empire.

Au commencement, par toutes les rues, le peuple s'écoule d'un pas égal, sans heurt ni trouble, comme un fleuve aux vagues pressées mais régulières, roulant entre deux rives majestueuses.

Cependant, à mesure qu'on avance vers la place de l'Empire, les larges avenues se rejoignent toutes en confluents tumultueux ; l'espace se resserre et le flot de la foule augmente sans répit, sous un tourbillon de poussière aveuglante.

Alors les conflits, les heurts, les cris, les appels recommencent. Aux croisements des rues, les deux fleuves se disputent à qui passera le premier, et tant pis pour les faibles ! les forts l'emportent à coups de poing. Des enfants, broyés dans la foule, poussent des cris de mort qu'étouffent les pas de la tourbe entraînée. Des femmes écrasées entre deux courants de populace déchirent l'air de leurs glapissements. Des pères et des maris s'élancent pour les défendre ; mais les indifférents continuent à avancer, sans s'attarder à des pitiés inutiles, et peu à peu les cadavres s'accumulent dans les carrefours. Alors, comme si la mort appelait la mort, voici que les fleuves humains se déversent les uns sur les autres ; des poings furieux s'abattent sur des faces sanglantes, des mains serrent des gorges inconnues, des couteaux s'enfoncent dans des entrailles ; des pieds écrasent des chairs meurtries. Et, sur les belles places ombragées où les jets d'eau murmurent dans les fontaines, sur les bords des avenues où ruissellent les

cascades des collines, le sang se mêle à l'eau souillée ; et l'eau, entravée dans son cours par les tas de morts et de blessés, se répand à travers les chaussées en flaques de boue rouge et noire.

— Avancez ! avancez donc ! hurlent les derniers venus, rendus furieux par la résistance. Nous n'arriverons jamais à la place de l'Empire.

— Reculez ! Reculez ! par pitié ! vocifèrent ceux qui stagnent au milieu. La place de l'Empire regorge de monde.

— Fuyez vers la mer, il y aura peut-être un refuge dans quelque île ; ici, tout effort est vain !

— Vain ou non, que vous importe ! Nous voulons voler sous les ailes du Sphinx !

Et les derniers groupes arrivés se jettent contre les précédents avec une vigueur qui briserait des pierres. Mais ils ne réussissent qu'à provoquer çà et là quelques nouveaux étouffements de vieillards et de femmes, la masse humaine devient impénétrable. Tout Atlantis se suspend en grappes pressées contre les flancs de la colline du Sphinx. Et cette foule énorme, accumulée contre elle-même, immobilisée par sa propre hâte aux croisements des avenues, ressemble, du haut de la Terrasse Sacrée, à une monstrueuse pieuvre chassée de la mer, tendant vers le Sphinx muet ses tentacules impuissants, et dont la terreur retentirait par des millions de voix désespérées...

Scène XI. – *La place de l'Empire.*

Knephao, cependant, a entendu les clameurs de la foule et a vu monter vers lui cette lourde masse. Pour ne pas repousser les citadins, ni subir leur invasion dans le Palais, le chef des guerriers a fait tendre d'un bout à l'autre de la place, surtout devant la Grille d'Or, d'énormes chaînes de fer pesant, superposées, et contre lesquelles les foules les plus profondes pourraient se ruer en vain.

Par cette précaution, un assez grand espace restera libre devant le palais où lui-même et ses soldats pourront évoluer tout à leur aise, sans écraser des hommes et des femmes aux déplacements de leurs chevaux.

Ensuite, Knephao fait aligner, à quelque distance derrière les chaînes, des rangs serrés de cavaliers armés de longues lances, cuirassés de bronze, casqués d'acier. Puis, se mettant devant eux, glaive au fourreau, les mains libres, la visière levée, il attend les événements.

— Mes enfants, dit-il en se retournant vers ses soldats et leur parlant sur un ton ému et fraternel qu'ils n'ont connu qu'au matin des grandes batailles ; mes enfants, la journée d'aujourd'hui sera peut-être grave et sanglante. Je compte sur vous comme j'y ai toujours compté. Mais j'attends de votre patience plus encore que de votre courage. Quoi que fasse et dise ce peuple, ne frappez pas sur lui, à moins que je ne l'ordonne. Ce soir, sans doute, vous aurez à manifester votre vaillance devant les rebelles qui vont venir.

Les soldats écoutent respectueusement, puis murmurent entre eux :

— Qu’a donc notre beau chef, qu’il devient éloquent comme Hellas lui-même ?

— Il faut croire que la journée sera chaude !

Et les hommes, d’instinct, se campent sur leur selle, la lance en arrêt.

— Du calme ! du calme ! ordonne Knephao.

Et, faisant relever les piques, il s’avance, au beau milieu de la place, devant la populace qui débouche en courant.

Les premiers rangs du peuple, empressés et bruyants, viennent se pousser contre les chaînes tendues, et très rapidement, par couches successives, comme des vagues qui se pétrifieraient tout à coup et resteraient figées contre la falaise, les ondes mouvantes de la foule s’arrêtent devant les soldats.

Les femmes aux vêtements en désordre, la face suante, sont plus agitées encore que les hommes, et toute cette multitude invective et supplie, simultanément et tour à tour, tantôt Knephao, tantôt les autres Égyptiens.

— Beau chef, laisse-nous passer ! Nous voulons aller prier le Sphinx !

— Knephao, beau guerrier, nous t’aimons bien ! Protège-nous !

— Soldats ! Venez chercher nos enfants. Vous serez nos sauveurs !

Les Égyptiens, silencieux, immobiles, pris à la fois de dégoût et de pitié, regardent se tendre vers eux toutes ces faces tuméfiées de peur.

— Tu es bon, Knephao. Sauve-nous ! Délivre-nous !

— De quoi ? gronde le géant, énervé.

— De la mort !

— La mort ? Pauvres gens, vous la portez en vous, comme nous-mêmes ! Il faut bien que tout le monde meure !

— Méchant soldat, tu te moques ? braille un marchand. Tôt ou tard, soit ! Mais aujourd'hui, non ! nous ne voulons pas mourir aujourd'hui !

— Et qui vous dit que vous allez mourir ?

— Knephao, tu ne sais donc pas qu'ils vont envahir la Cité ?

— Ils ? Qui ?

— Le sais-je, moi ? Les Aztèques ? Les Nubiens ! Les Ligures ! Les Armoricains ! Tous ces misérables que nos maîtres ont amenés dans Atlantis.

— Il fallait bien les amener, puisque vous ne voulez ni ramener ni travailler vous-mêmes ! réplique Knephao, méprisant.

Alors, de toutes parts, les cris retentissent :

— Ils vont venir ! Ils vont nous envahir ! Réfugions-nous dans le Palais.

— Au Palais ! Au Palais !

— Tuons Knephao !

Alors, tranquillement, se tournant vers ses hommes :

— Lance en arrêt ! ordonne-t-il.

Et devant cette seconde barrière plus redoutable que les chaînes de fer, les audacieux reculent.

Le colosse, s'avançant à portée de bras des premiers citoyens, s'adresse au peuple :

— Tuez-moi donc, mais une fois mort, je ne réponds plus de mes propres soldats furieux, et je ne sais qui prendra votre défense.

— Non ! Non ! clame la foule affolée, ne le tuez pas ! Il reste notre unique soutien !

— Soit donc ! Mais laissez-moi vous sauver. Ou mieux encore, sauvez-vous vous-mêmes.

— Comment cela ? s'enquiert un gros marchand aux épaules trapues, qui semble guider la foule.

— Tout simplement en vous défendant de vos propres mains.

— Nous battre ? Nous battre comme des soldats, nous, citoyens de la Cité du Sphinx ?

Et le marchand, furieux, reprend :

— C'est bien la peine d'avoir un collège d'initiés, d'entretenir à grands frais des savants et de respecter les hiérophantes de la Terrasse Sainte, si on ne peut trouver le moyen d'anéantir tous nos ennemis sans que nous ayons à nous souiller dans le sang des impurs !

— Et pour accomplir cette besogne de tuerie sans danger, vous venez prier le Dieu inconnu ?

— Oui, oui, Knephao ! Tu l'as dit !

— Tu nous as bien compris.

— Nous voulons un miracle !

— On nous l’a toujours promis !

— Que le Sphinx ouvre enfin ses ailes !

— Et qu’il fasse périr nos lâches ennemis !

— Lâches, vous-mêmes ! rugit Knephao, exaspéré. Eh bien ! qu’ils viennent donc, les Barbares, qu’ils entrent donc dans la Cité folle, et qu’ils la régénèrent, puisqu’un seul d’entre eux vaut mille d’entre vous !

— Grossier soldat ! Brute !

— Bâtard de la race rouge !

— Les Atlantes doivent vivre et les Égyptiens mourir pour eux !

— Tuez-le ! Tuez-le ! répètent des voix parties du milieu de la foule.

— Soldats, articule Knephao, en avant, lance tendue !

Mais à peine ce mouvement est-il commencé que d’un geste le chef l’arrête. Il a voulu seulement effrayer les malheureux Atlantes. Et, en effet, ceux qui menaçaient le plus fort se reculent et se perdent dans la masse, laissant un nouveau rang d’Atlantes se placer contre les chaînes de fer.

Une immense pitié vient secouer le cœur du géant devant cette foule qui, d’elle-même, par sa faiblesse incurable, semble s’engloutir dans l’ignominie et dans le néant du prochain.

Et très doucement, d’une voix presque tremblante :

— Allons ! n’ayez pas peur, mes soldats ne vous tueront pas. Les autres y suffiront, et vous-mêmes. Il n’est pas

possible que sur les milliers d'hommes valides qui se ruent contre nous, il ne se trouve pas des vaillants. Je les encadrerai de mes plus braves Égyptiens, et, si inexpérimentés soient-ils, ces nouveaux venus pourront chasser tous les ennemis.

Ayant dit ces mots, il court à cheval le long des chaînes, et s'adressant à la foule :

— Allons, qui vient à moi ? Quelques jeunes hommes robustes !

Un murmure surpris parcourt les rangs. Personne ne s'avance.

Pourtant, çà et là, on voit des jeunes gens hésiter. Alors, avisant au premier rang deux beaux adolescents qu'à leur tunique on reconnaît pour des citadins riches :

— Vous deux, là, insiste Knephao, je vois bien à vos regards que vous brûlez de manifester votre âme vaillante. Allons, donnez l'exemple.

Les deux jeunes hommes se regardent, tergiversent, vont sans doute escalader les chaînes, quand, furieuse, le teint en feu, les cheveux plaqués sur la sueur du front, une femme accourt, la mère.

— Miséricorde ! glapit-elle. On me prend mes enfants, ma chair, ma vie ! Mes enfants ! mes beaux enfants ! Tu veux qu'ils aillent risquer la mort comme de vils pourceaux d'Égypte ? À bas la guerre ! À bas les batailles ! On a promis aux femmes d'Atlantis que jamais leurs fils ne risqueraient rien. Et ce sont les miens que tu veux enlever pour aller pourrir sur des charniers immondes ? Ah ! que m'importent à moi vos querelles et vos histoires de conquête ! Je suis une mère.

Je ne veux pas que mes fils meurent ! Prends-en deux autres !
Il y a des pauvres qui te suivront par amour de l'or !

Avisant non loin d'elle, deux jeunes hommes de la classe vile, mêlés de sang rouge et blanc, elle les invective :

— Et ceux-là, ne peuvent-ils pas se battre pour les nôtres ?

— Vraiment ! braille une autre femme qui apparaît, sordide, la figure sale, la bouche édentée ; vraiment, mes fils iraient mourir pour les tiens ?

— Et de quel droit vivraient-ils, vieille mégère, puisqu'ils ne sont pas de pure race rouge ?

— Du droit que ma chair, pas plus que la tienne, n'est faite pour le charnier.

— Elle en a déjà l'odeur, en tous les cas.

— Ordure ! voleuse ! mangeuse de pauvres. Tiens !

Et la vieille pauvre, sautant sur la riche, la prend à la gorge, et un combat s'engage. Les fils alors foncent sur leurs mères pour les séparer. Ils se heurtent les uns contre les autres. Les voisins interviennent. La mêlée va devenir générale, quand, du fond de la place, on crie :

— Oréus ! Oréus !

On vient de voir Oréus, en effet, apparaître sur le parapet de la Terrasse Sainte.

À ces mots magiques, les combattants se séparent. Tous les yeux sont tournés vers la terrasse.

— Oréus ! hurle un marchand. Mais alors, si Oréus se montre, il va faire le miracle.

— Sauvés ! Nous voilà sauvés ! crie la foule délirant de joie. Sauvés sans bataille !

Alors Knephao, pris d'une pitié méprisante :

— Atlantes, attendez un instant. Je vais consulter Oréus dont la voix peut communiquer avec la mienne de la terrasse au Palais.

— Oui ! oui ! qu'il nous dise l'avenir ; qu'il nous rassure !

Knephao, alors, laissant ses soldats défendre les chaînes, se rend au Palais et bientôt en revient, anxieusement attendu par la multitude.

— Partez d'ici, Atlantes ! Oréus assure que vous ne risquez rien ! Mais il faut que vous rentriez immédiatement dans vos demeures. Mes soldats veilleront sur la sécurité de vos rues.

— Et Oréus, que fera-t-il ?

— Il brûlera, de haut, tous les vaisseaux barbares ! Mais que personne ne reste hors de chez soi ! Il courrait le risque de périr !

— Gloire ! Gloire ! Vive le Sphinx !

Et cette foule, aussi follement qu'elle est venue, se retire en désordre, se jetant dans les avenues et s'étouffant aux carrefours. Knephao, honteux d'avoir eu besoin de recourir à la supercherie pour débarrasser la place d'un peuple imbécile, loin de se réjouir de sa réussite, se retourne et dissimule son émotion à ses soldats. Ces derniers, alors, enlevant les

chaînes, se séparent en deux cohortes : l'une qui garde le Palais avec Knephao, l'autre qui se disperse à travers la ville.

Une profonde tristesse embrume l'esprit de ces hommes, d'ordinaire si ardents au danger. Leur cœur se soulève d'un lourd dégoût pour le peuple qu'ils vont défendre. Et, dans les rues qu'ils traversent, dans les carrefours où ils se postent et d'où la cohue se retire peu à peu, une odeur de pourriture et de mort les trouble d'une ignoble nausée. Car la Cité entière, surtout autour de la Montagne Sainte, n'offre qu'un misérable et douloureux charnier. Et les soldats d'Égypte, silencieux, renoncent à compter sous leurs pas les milliers et les milliers d'Atlantes, aux faces crispées, aux bouches ouvertes, aux yeux exorbités d'effroi, qui dorment à jamais couchés dans le sang et dans la boue, et qui, sous la poussée de leur lâcheté formidable, se sont, en des mêlées obscures, entre-tués par crainte de mourir !

Scène XII. – *Le miroir ardent.*

Knephao, dans sa dédaigneuse et miséricordieuse supercherie, ne s'est pourtant pas trompé en annonçant à la tourbe d'Atlantis qu'Oréus, du haut de la Terrasse Sainte, allait brûler les vaisseaux barbares. Et les Atlantes l'ont cru sans effort, parce qu'en effet, il existe une légende populaire répandue dans la Cité des Eaux, à savoir que l'on peut enflammer les flottes les plus nombreuses et les réduire à néant avant même qu'elles aient pu s'approcher du cercle lointain des Îles. On raconte qu'Osiris anéantit jadis une coalition d'Aztèques et de Guantchos ; aussi, depuis ce temps, jamais envahisseurs n'osèrent se risquer dans la mer environnante.

Seul Oréus, dépositaire des secrets antiques, connaît encore l'art de manier les redoutables miroirs et les puissantes lentilles convergentes.

Et à cette heure suprême, sentant le danger qui menace la ville, sachant quelles armes terribles portent dans leurs vaisseaux les ennemis d'Hellas, il n'hésite pas à tenter de nouveau l'expérience d'Osiris.

Contre le parapet qui domine la ville et la mer, et d'où l'on voit, au loin, onduler sur les flots les lents vaisseaux d'Hellas, Oréus fait dresser par les jeunes hiérophantes un solide échafaudage de fer et de bois.

Au sommet de cet échafaudage, on installe tout un système de charnières mobiles ; et, sur ces charnières que des ressorts font tourner à volonté, on place les miroirs concaves de verre très épais. Grâce à un jeu de lentilles placées sur des axes pendants, on peut projeter à une grande distance, avec une surprenante précision, un foyer de chaleur, et susciter au

loin de brusques incendies. Telle est la fameuse invention d'Osiris qu'Oréus, savant dans la science des lignes et des nombres, connaît seul aujourd'hui. Il faut, en effet, pour mouvoir sans danger un appareil aussi délicat et aussi redoutable, une grande sûreté de main et une absolue infaillibilité de calcul. Une simple erreur d'angle, et le feu qu'on projette au loin peut aller porter des ravages dans les lieux qu'on veut garantir.

Presque tous les hiérophantes, tenant à leurs yeux des verres grossissants, ont les regards tournés vers la haute mer.

— Que vois-tu au loin ? demande Oréus à un jeune néophyte qui suit avec zèle tous ses mouvements. La flotte d'Hellas se rapproche-t-elle de l'Île de Fer ?

— Elle quitte à peine l'Île de Pourpre, maître !

— Bien. Et la flotte ennemie apparaît-elle déjà ?

— Non, maître ! Elle reste encore cachée derrière l'Île de Fer.

— Alors, nous avons un peu de temps devant nous. Prions.

Puis, se tournant vers Thébao :

— La jeune Ligure qui m'a suivi dort-elle encore ? Qu'on veuille bien l'éveiller et l'amener auprès de moi !

Glania arrive bientôt, ravie, émerveillée.

— Ah ! grand maître ! que les dieux sont bons ! Ils t'ont rendu la vue ! Bénissons le Sphinx !

— Oui, ma fille, bénissons-le ; et, bien qu'il ne soit pas le dieu de tes pères, agenouille-toi pour l'invoquer avec nous.

Et, faisant signe aux hiérophantes de courber leur front dans la poussière, Oréus se laisse tomber à genoux sur la première marche qui monte au Sphinx de bronze, ayant Thébao à sa droite, Glania à sa gauche, tous les prêtres assemblés et silencieux derrière eux. Un seul hiérophante est resté contre le parapet de la terrasse à surveiller la vaste mer.

Alors, Oréus :

— Feu incréé, jadis tu protégeas Osiris ; veuille protéger encore son indigne disciple ; tu sais, mieux que moi-même, de quel cœur humble et soumis à tes ordres j'ose employer les armes des dieux.

— Dieu inconnu, viens à nous ! s'écrient ensemble les hiérophantes.

Et il se fait un court silence pendant lequel montent les prières mentales.

Oréus lentement relève le front et tout à coup frémit. Comme une ironique réponse du Sphinx, voici qu'apparaît devant ses yeux l'inscription du piédestal :

Tu ne seras plus homme.

Tu ne seras pas dieu.

Et le vieillard, se courbant vers la terre, reprend à haute voix sa prière interrompue :

— Aie pitié de nous, Lumière ardente de l'éther ! Qui de nous, en effet, songerait à devenir plus qu'un homme ? Si, comme nous l'ont enseigné nos pères, l'humanité fut la plus chère de tes créations, accorde, ô Dieu, accorde à cette humanité de ne pas mourir tout entière et de survivre éternellement dans cette beauté suprême qui s'épanouit sous la forme des Cités harmonieuses ; veuille qu'Atlantis défende les plus

hautes de ses œuvres contre les passions les plus basses de ses enfants perdus !

Et le vieillard baise les marches de l'escalier secret.

Et les hiérophantes font entendre leurs prières rythmiques.

Alors, Oréus regarde le piédestal du Sphinx, et, cette fois, éclate l'inscription suivante :

*Tuournes toi-même
La roue du destin !*

Une angoisse profonde serre le cœur du vieillard. Lui si calme, d'ordinaire, devant les nécessités du sort, il se sent pris de terreur. Il hésite à agir, mais voici que le hiérophante resté en vigie jette à haute voix :

— La flotte barbare ! La flotte ennemie ! Comme elle semble forte !...

— La flotte ? s'écrie Glania, la flotte ennemie d'Hellas ?

Et elle se précipite vers le parapet.

Les hiérophantes eux-mêmes, malgré leur respect pour Oréus en prière, s'agitent sourdement autour de lui. Le vieillard, à son tour, se relève brusquement, et d'une voix ferme :

— Soit ! que le destin s'accomplisse !

Puis, se retournant vers les hiérophantes, il donne d'une voix décisive des commandements brefs.

— Mes enfants, vous allez vous tenir près du Temple, vous sur l'escalier du Sphinx, vous là-bas, contre les obélisques de marbre rouge ; et tous, vous serez prêts à obéir au

moindre signal. Les autres, vous resterez derrière moi, attendant mes ordres. Que personne ne s'avance au-devant du miroir ardent. Il mourrait consommé comme paille. Glania, tu vas rejoindre la plus puissante des longues-vues, et tu m'indiqueras le mouvement de la flotte d'Hellas ; tu connais mieux que personne les matelots. Les deux flottes sont-elles en présence ?

— Pas encore, maître, répond la jeune fille placée sur les marches du Temple, tandis que deux robustes hiérophantes l'aident à manier la lourde lunette aux verres énormes.

Mais Glania subitement s'écrie :

— Oh ! pauvre Hellas ! que pourra-t-il avec ses lents et rares vaisseaux contre l'habile et innombrable troupeau de navires aztèques ?

En effet, même à l'œil nu, on peut voir que la flotte d'Hellas est bien inférieure à la flotte aztèque. Disposés sur plusieurs rangs, les bâtiments ennemis, précédés des barques des esclaves noirs, évoluent entre l'Île de Fer et l'Île de Pourpre, et leur groupement s'avance, régulier et menaçant, vers la cohorte désordonnée et éparpillée des bateaux recrutés par les Ligures.

— Et Hellas ? Voici son vaisseau qui s'avance, seul, bien en avant du reste de la flotte. Je le reconnais à la large tenture de pourpre qui traîne dans l'eau, à la poupe. Hellas lui-même se tient, armé, impassible, à la proue !

— En tête ! À l'avant des autres ! Le fou ! Le malheureux ! Il va lutter par le feu quand le guette le feu implacable ! Sauvons-le ! Sauvons-le !

Puis, s'adressant à Glania :

— Et dans la flotte aztèque ? Qui dirige le combat ?

— Ils sont trop loin encore, maître, et d'ailleurs je n'y connais personne, sauf Melléna.

Et comme nul hiérophante n'est capable de reconnaître les chefs de la flotte aztèque, Thébao propose :

— Mon maître, nous avons dans un cachot du Temple un prisonnier qui pourrait te renseigner peut-être. Il s'appelle Belkis.

— Qu'on l'amène !

Belkis, qu'on va chercher, se précipite tremblant et soumis aux pieds d'Oréus, dont il baise le manteau.

— Grand Oréus ! Le maître des maîtres ! Toi ici ?

— Relève-toi, Belkis ; voici ce que tu vas faire. Et si tu me trompes...

— Moi, te tromper ? Je jure...

— Trêve de serments. Obéis, voilà tout, pour ton propre salut. Tu vas prendre une lunette. Tu vas suivre les mouvements de la flotte aztèque, et tu me diras, dès que tu pourras reconnaître quelqu'un, où se trouvent les principaux chefs.

— Tout ce que tu voudras, maître des maîtres. Je hais ces hommes qui m'ont induit en erreur. Et si je mens, je veux...

— Si tu mens, tu mourras avec nous ! D'ailleurs, deux hiérophantes robustes vont rester près de toi pour te garder et deux autres, munis de longues-vues, suivront avec toi les mouvements des ennemis. Qui conduit la flotte aztèque ?

— Attends. Je ne vois pas encore. Ils commencent à peine à marcher en avant de l'Île de Fer. Ce n'est ni le vaisseau de Melléna et de Guitché, ni celui de Moussor, ni celui du chef aztèque. On dirait une barque pontée montée par des Noirs. Ah ! je vois, je vois... Timou.

— Timou ? Es-tu bien sûr ?

— Lui-même ! interrompt un hiérophante. Je le reconnais à la proue, seul devant tous.

— Alors, n'hésitons plus ! déclare Oréus.

Et se tournant vers les hiérophantes :

— Quoi qu'il advienne, n'avancez pas jusqu'au parapet. Et toi, Glania, ne bouge pas de ta place. Mettez vos mains sur vos yeux pour éviter le premier éblouissement.

Et lui-même recouvre sa face d'un voile noir, dans lequel sont pratiquées deux ouvertures avec des verres sombres. Ainsi garanti contre l'éclat trop vif de la lumière, Oréus enlève doucement la gaine qui recouvre le miroir ardent, et voici que, tout à coup, une lumière intense, prodigieuse, aveuglante, remplit l'espace en face de la Colline Sainte. Habilement, Oréus fait manœuvrer les lentilles, et bientôt tous les foyers épars vont se condenser en un seul qui, projeté vers la mer, ressemble à un glaive de flamme d'une longueur infinie.

La projection du miroir ardent, d'abord dirigée en plein ciel, descend vers la mer, et, comme si Oréus voulait essayer la puissance du feu sur un corps inanimé, il dirige le foyer vers l'Île de Fer toute couverte à son sommet de forêts épaisses. Un incendie soudain illumine l'horizon, et une fumée noire s'élève dans l'azur.

— Père des hommes, Seigneur de la terre, Dieu protecteur de notre vie, pardonne-moi de répandre la mort, murmure Oréus, et si j'ai tort, que je sois foudroyé !

Et dirigeant lentement le foyer du miroir vers la mer, il met à feu quelques vaisseaux des derniers rangs de la flotte barbare, dans le but d'effrayer les ennemis, et il attend le premier résultat de son attaque.

Scène XIII. – *La mer en feu.*

Résultat imprévu, hélas ! et peu conforme aux désirs d'Oréus. D'abord, autour de lui, un affolement sans mesure. Quand il se retourne, il ne voit que groupes éperdus courant en tous les sens sur la terrasse. Seul Thébao essaie de ramener les prêtres éblouis et terrifiés ; seule Glania, comme cramponnée à sa longue-vue, ne quitte pas des yeux la mer resplendissante. L'héroïque vieillard ne peut contenir les mouvements de sa colère. Il invective en mots violents les jeunes hommes épouvantés :

— Vraiment, serviteurs du Sphinx, pontifes du Soleil, voici que vous mourez d'effroi devant l'éclat de la lumière ?

— Maître, pardonne-nous, demande, en s'approchant, un des plus jeunes hiérophantes. Il nous a semblé, tout à coup, que le soleil venait de s'abattre devant nos yeux.

— Mais Belkis ? s'informe Thébao.

Belkis, en effet, reste introuvable ; et on pense que, dans le tumulte général, il est allé se terrer en quelque coin caché de la Terrasse Sainte.

— Bah ! laissons-le, fait Oréus, impatienté. Que deux hiérophantes s'attachent à rechercher ses traces. Pour nous, il y a des ennemis plus terribles à surveiller.

Soudain, Glania :

— Maître ! maître ! c'est affreux ! Ils s'enfuient !

— Qui donc ? s'écrie Oréus.

— Tous ! Tous !

Les matelots d'Hellas, en effet, Ligures, Gaëls, Ibères ou métis tous braves et dévoués au chef, mais ignorants et superstitieux, ont cru voir le soleil lui-même flamboyer sous les propres ailes du Sphinx. Alors, épouvantés, déconcertés, ils ont, d'un geste spontané, tourné leurs voiles vers Atlantis, et, maintenant, d'une course éperdue, ils voguent sur les flots battus de rames.

De leur côté, les vaisseaux aztèques et les barques des Noirs se dispersent en désordre vers la haute mer, et Oréus, qui maintient toujours le rayon solaire dirigé vers le ciel, se réjouit de voir, à travers les trous de son masque, les deux flottes séparées s'enfuir en sens divers.

Pourtant, est-il possible qu'Hellas ait fui, lui aussi ? Oréus ne peut le croire, et, prenant en main une des lunettes abandonnées par les hiérophantes, de ses yeux encore clairvoyants, il fouille la mer vers l'Île de Pourpre. Il voit deux vaisseaux, deux seuls, qui se précipitent l'un contre l'autre avec une fougue pareille.

— Glania, mon enfant, dis-moi vite quels sont ces deux navires qui s'en vont l'un vers l'autre, les voiles ouvertes.

— Ah ! maître, quel superbe combat ! Il vaincra, sûrement.

— Mais qui donc, ma fille ?

— Hellas, certes ! Ne reconnais-tu pas la pourpre de son navire ?

— Hellas ? Je m'en doutais. Et l'autre, le chef du vaisseau ennemi ?

— L'autre, c'est le Noir Timou !

— Timou ? Ah ! misère ! Hellas va périr !

Et sans délibérer, Oréus s'apprête à faire jouer le miroir ardent et à projeter les glaives de feu contre le vaisseau de Timou.

— Maître ! arrête ! Que vas-tu faire ? implore Glania. Ne vois-tu pas les deux navires dans la même ligne ? En brûlant l'un, tu brûleras l'autre !

— Ah ! malheureux Hellas, gémit Oréus. C'est moi qui t'ai tué !

Et renversant vers le sol le miroir désormais inutile, il renonce à faire mouvoir le foyer ardent. Puis, enlevant le masque noir qu'il a placé sur son visage, il s'approche du parapet et, anxieux, suit de loin le combat qu'il ne peut empêcher.

— Misérable ! dit-il. Misérable que je suis ! À quoi m'a servi de jouer avec les forces célestes ? J'ai précipité la roue du destin !

— Courage, maître, courage ! dit Glania qui s'approche à son tour. Vois comme Hellas l'emporte : le vaisseau de Timou s'enfuit déjà...

— Ah ! pauvre enfant ! regarde...

— Grands dieux ! qu'arrive-t-il ? Des flammes volent sur les eaux...

— En vérité, s'écrient les hiérophantes, on dirait que les vagues brûlent...

— Le feu liquide ! fait Thébao. Ô Sphinx protecteur, sauve Hellas, sauve-nous ! Le feu liquide embrase la mer !

— Le feu liquide ! répète Oréus. Toute ma science est vaine. Tout est vain. La roue du destin a tourné.

Un grand silence plane sur la Terrasse Sainte où nul ne bouge, où tous les regards semblent cramponnés à l'horizon.

Là-bas, un drame splendide et tragique se joue entre le ciel radieux et la mer plus lumineuse encore. Un vaisseau resté seul se débat au milieu d'une nappe rouge. On dirait que la mer a changé d'élément, et qu'elle ondule en vagues de feu. Au loin on voit fuir à toutes rames la grande barque de Timou. Et debout, à la poupe, le chef des Noirs, tout fier d'avoir mené à bonne fin son projet, contemple les efforts inutiles d'Hellas, environné d'une houle flamboyante.

Les matelots du navire monté par le Prince se jettent affolés dans la mer, et vont périr brûlés et noyés en d'effroyables tortures. Bientôt le seul Hellas reste à son bord. Et, calme, droit, les bras appuyés sur le gouvernail, face à la ville, il attend la fin. Le vaisseau est vite atteint par les langues de feu. La proue commence à flamber. La poupe surnage encore un instant, mais menace de s'effondrer. Hellas, debout, apparaît immense dans les flammes splendides qui l'environnent. Sur la terrasse, on entend des sanglots secouer les poitrines.

Oréus, impuissant et écrasé sous le destin, courbe la tête et se soumet aux dieux. Déjà sa vue faiblit et il sent que le jour va mourir pour lui. Glania tord ses bras frêles dans un geste éploré, quand un hiérophante, monté au-dessus de la tête du Sphinx d'où son regard embrasse l'horizon entier, s'écrie d'une voix rendue surhumaine par la surprise :

— Un dieu ? Voici venir un dieu au secours d'Hellas !

— Un dieu, en effet ! On dirait un dieu ! répètent les hiérophantes accourus.

— Joie ! joie ! exulte Glania. Regarde, maître ! Un oiseau gigantesque semble surgir du fond du ciel. Il va vers le vaisseau du Prince. Il vole. Il dévore l'azur. Il s'arrête. Il descend. Hellas va être sauvé !

Mais Oréus regarde en vain. Il ne voit plus rien. Des larmes à flots ont jailli de ses paupières, et comme si leur source soudaine avait éteint les derniers reflets de toute lumière, le vieillard sent tomber à jamais l'effet du remède qui, pour un jour, avait rendu la force à ses yeux blessés. C'est fini. Mais aux cris poussés par les hiérophantes et aux accents de joie que fait retentir la jeune Ligure, il reconnaît son œuvre et sait que l'*Alérion* vient d'accourir vers le vaisseau d'Hellas.

Et le grand aveugle à l'âme voyante, tendant vers le ciel ses bras inutiles, supplie les dieux de sauver ses enfants, de pardonner aux foules obscures, et d'attirer sur sa seule tête coupable tous les malheurs qu'il sent rôder confusément dans l'atmosphère environnante, chargée pour lui d'une éternelle nuit.

Scène XIV. – *Les ailes du Sphinx.*

Oréa, depuis son retour dans l'Île Verte, veillait sur la mer immense où s'avançaient avec lenteur les vaisseaux d'Hellas. Elle attendait anxieusement la rencontre des deux flottes. L'*Alérion*, les ailes grandes ouvertes, planait au-dessus de l'île. Dans la nacelle s'accumulaient tous les trésors d'Oréus, et, devinant sans doute qu'Hellas aurait à se défendre contre des ennemis inconnus, Oréa n'avait pas enfoui les engins mystérieux signalés par son père.

Or, elle a vu les deux flottes se précipiter l'une contre l'autre, et, considérant l'écrasante supériorité des ennemis, elle se préparait à bondir en quelques coups d'ailes vers Hellas menacé, quand le miroir ardent a jeté ses rayons.

— Hellas est sauvé ! Mon père veille !

Mais, presque aussitôt, elle voit la rencontre rapide des deux vaisseaux et le feu liquide qui vient de se répandre sur les vagues. Et, sans jeter même un regard d'adieu à l'Île Verte, Oréa met en mouvement les puissants ressorts qui font mouvoir les ailes du monstre et le voici planant entre deux azurs. Il dirige son vol vers Hellas, passe près d'Atlantis, jette à peine une ombre rapide sur l'Île de Pourpre, et, devant toute la ville bouleversée d'étonnement, fait une brusque halte au-dessus d'Hellas. L'*Alérion* s'incline : Oréa jette une corde ; Hellas tend les bras...

Il n'est que temps ! Les flammes, déjà, tourbillonnent autour du héros, et la poupe s'enfonce dans les eaux rutilantes.

Hellas, épuisé par l'effort, terrassé par l'épreuve, ne résistant pas à l'émotion du salut, lui qui restait immobile et calme

devant la mort inévitable, s'écroule maintenant sans force et sans volonté, la tête tournoyante, le cœur démonté, et, entourant les genoux d'Oréa :

— Ma sœur, ma sœur, tout n'est donc pas fini ?

Et, sur ces mots, il lâche l'étreinte, ses yeux se ferment et il retombe, inerte, au fond de la nacelle...

— Mort ! Mort ! râle Oréa épouvantée.

Et, retournant de toute la force de ses bras le corps inanimé du héros, elle aperçoit sur la joue et le bras gauche d'horribles blessures causées par le feu. Alors, faisant aller l'oiseau géant dans la direction qu'elle a déjà imprimée, sans s'inquiéter s'il vole vers l'occident ou l'orient, ou si même il tournoie sur place, elle prend dans le fond de la nacelle un remède souverain dont Oréus lui a souvent montré les merveilleux effets, et le distille amoureusement sur le visage bien-aimé qui peu à peu se ranime.

Les Atlantes, cependant, sortis de leurs demeures, malgré les conseils que leur donnait naguère Knephao, grouillent, par groupes compacts ; les uns descendent jusqu'à la mer, les autres montent sur les hautes places d'où la vue domine le large.

Quand apparaît l'*Alérion*, dans tout Atlantis jaillit un cri qui monte jusqu'au ciel en une rafale d'allégresse :

— Sauvés ! Nous savions bien que nous serions sauvés !

Ils suivent tous, exultants ou anxieux, les mouvements du dramatique sauvetage.

— Mais qu'arrive-t-il ? Hellas fuit ! Il nous abandonne !

— Il quitte Atlantis !

— Hellas refuse de se battre et de mourir pour nous.

— Lâche ! Lâche !

Et des milliers de poings se tendent vers le ciel. Là-bas, comme une immense flèche lancée par quelque dieu invisible, l'*Alérion*, les ailes ouvertes, s'enfonce dans l'azur illimité. La colère soulève tous les cœurs indignés. Knephao, sur la place de l'Empire, voit venir à lui des citadins graves qui apprécient en termes sévères la conduite d'Hellas.

— Comprends-tu cela, Knephao ? Fuir devant le danger, lui, notre Prince ?

Mais Knephao ne répond rien. Il ne songe même pas à repousser loin de lui ces hommes qui, tout à l'heure, s'affolaient en désordre, et qui, maintenant, jugent de haut les actes d'autrui. Il regarde aussi l'horizon bleu où s'éloigne une tache noire et mouvante. Et la lèvre blêmie, les yeux grands ouverts, la tête penchée, il n'entend rien que le tumulte de son propre cœur, et reste muet devant l'impossible...

Comment ! Hellas, arraché à la mort, se sauve loin de la ville ? Hellas et Oréa volent là-bas, vers les pays nouveaux ? Non, Knephao ne peut le croire, il rêve ! Et pourtant, voici la foule qui s'avance, les poings tendus vers les fuyards. Ils s'évadent, eux, abandonnant la lutte. Ils ont donc oublié la Cité et ses périls ? Ils s'aiment, sans doute, et ils ont mis leur amour au-dessus de leur devoir. Oui ! Oui ! cela seul peut expliquer leur fuite !

Et une irrésistible colère gonfle le cœur de Knephao. La foule a beau crier autour de lui, les poings ont beau se tendre, il reste immobile, silencieux, inaccessible aux clameurs, car

toutes les fureurs du peuple n'égalent pas celles qui hurlent en lui et qu'il s'efforce de ne pas entendre...

Mais il est une douleur aussi profonde, quoique moins farouche : celle de Glania, là-haut, sur la Terrasse Sainte.

— Maître, mon bien-aimé maître ! gémit-elle en voyant l'*Alérion* s'éloigner. Maître, ils s'en vont ! Tes enfants s'en vont !

— Mes enfants, dis-tu ? Oréa et Hellas ? Que font-ils ? Où vont-ils ?

Et la main du vieillard presse fiévreusement la petite main de la jeune Ligure.

— Maître ! maître, ils s'en vont ! Ils s'en vont là-bas, vers l'orient, du côté des continents verdoyants, vers le pays de mes frères, où nous devons aller ensemble, et où ils partent seuls, m'oubliant à jamais !

— Et moi aussi, ma fille, ils m'oublient, tu le vois...

Et les paroles d'Oréus expirent sur ses lèvres. Il ne veut pas montrer sa peine. Et puis, il ne doit pas avoir de peine. Les dieux eux-mêmes ne viennent-ils pas d'exaucer sa prière ? N'a-t-il pas demandé qu'Atlantis fût sauvée ? Or, l'*Alérion* peut devenir pour elle le plus grave péril. Qu'il parte donc vers des cieux nouveaux ! Qu'Hellas et Oréa, puissants de jeunesse, aillent, en des terres riches, fonder de nouveaux empires et laissent l'inutile vieillesse s'achever dans Atlantis agonisante ! Ainsi le veulent, assurément, les destins.

Mais un sanglot mal étouffé interrompt Oréus dans sa méditation silencieuse.

— Ne pleure pas, ma fille, ce ne sont pas Oréa et Hellas qui s'en vont : ce sont les dieux qui les emportent.

— Oh ! maître, pardonne-moi si ma douleur t'a offensé. Mais eux, je les aimais tant ! Mon frère et ma sœur d'élection ! Les âmes qui suivaient mon âme ! Ils m'ont trompée ! Ils devaient m'emporter avec eux vers l'enchantement de mes rivages ligures !

Et, laissant tomber son corps frêle sur ses genoux tremblants, Glania plonge son visage inondé de larmes dans les mains paternelles du vieillard, qui, impuissant à consoler la jeune fille, s'incline doucement vers elle, et lui murmure, comme à une enfant malade, des mots vides et berceurs...

Cependant, de la ville, une clameur éclate et grandit. Sur la place de l'Empire, un tumulte de trompettes appelle les soldats aux armes. Autour d'Oréus, sur la Terrasse Sainte, les hiérophantes se précipitent vers le parapet :

— La flotte barbare !

— Voici la flotte qui retourne contre nous !

Oréus, à ces mots, se redresse, et Glania aussi, malgré ses larmes :

— La flotte, maître, voici la flotte de Melléna ! Elle peut venir et vaincre, maintenant ! Hellas n'est plus là pour nous défendre, et ses bateaux sont dispersés.

Du fond de la Cité, on entend monter aussi cet appel désespéré de la foule :

— Oréus ! Oréus ! jette ton feu sur les maudits !

Mais le vieillard demeure immobile. Pas un pleur dans ses yeux. Pas un mouvement dans tout son corps. Pas un tremblement sur ses lèvres. La roue du destin tourne maintenant dans un tourbillon de vertige, et ne voyant plus rien, il entend venir l'inéluctable.

— Maître ! maître ! sauve-nous ! supplient les hiérophantes.

— Impossible ! répond Oréus. Si j'ai pu mesurer les heures écoulées, le soleil doit marcher vers son déclin. Les miroirs ardents ne renverraient que des flammes mortes. Il n'est plus de salut que dans le courage et la patience des Atlantes.

— Quelle misère ! murmure Thébao.

— Quelle misère ! répète Oréus.

Et se penchant vers Glania qui regarde, au fond du ciel, un point noir, le vieillard la console :

— Mon enfant, ne pleure plus, reconforte ton cœur ; demain, nous partirons peut-être, et nous irons là-bas, vers ton pays ligure.

Pendant ce temps, à toutes voiles, aussi tranquilles qu'en un jour de fête, les bâtiments aztèques semblent tenir toute la largeur de la mer. En tête, voguent la galère de Timou et le vaisseau de Melléna. Les exploits du Noir lui ont valu de partager avec elle la conduite de l'entreprise. Tout gonflé de sa victoire, il se tient debout à la proue de sa nef légère.

— Eh bien, crie-t-il à Melléna, dont le navire s'approche du sien, eh bien, n'avais-je pas raison de t'assurer que nous ne trouverions pas de résistance ? Regarde, la mer est vide et le ciel aussi !

Melléna, en effet, avait frémi, en apercevant l'*Alérion*. Mais en voyant disparaître peu à peu le géant de l'espace, elle et ses amis ont repris espoir.

Dans Atlantis, là-bas, la foule grouille et gronde hors des demeures. La ruée recommence vers le Palais de l'Empire. Knephao, malgré tout, s'apprête à tenir ferme. Oréus, que Glania est venue rejoindre, s'informe seconde par seconde des événements accomplis, quand soudain la jeune fille, dont les regards fouillent toujours le ciel impassible, laisse éclater ces mots :

— Les voilà ! Ils reviennent !

— Qui donc ? Les Barbares ?

— Ils reviennent ! Je les vois ! Tes enfants ! Oréa et Hel-las !

— Que dis-tu ? fait le vieillard se soulevant d'un bond.

— Cette petite est affolée par son désir, murmure Thébao qui vient de s'approcher. Le ciel est vide, hélas !

— Non ! non ! affirme Glania. Le ciel n'est pas vide. Voistu ces ailes qui battent dans l'azur, là-bas, là-bas ?

— J'aperçois à peine un point noir, pareil à une hirondelle perdue...

— Il grossit, il vient, il accourt : c'est l'*Alérion* !

La voix de Glania est si éclatante que quelques hiérophantes s'approchent, munis de longues-vues.

— C'est vrai ! s'écrie un jeune prêtre. Cette fille barbare a des yeux d'aiglon. Elle a deviné l'invisible. À l'aide de ma

lunette, j'entrevois à peine un oiseau géant qui grandit de coup d'aile en coup d'aile.

— Tu entends, maître ? Je savais bien que je ne pouvais pas me tromper.

Scène XV. – *La colère d'Hellas.*

Dans l'*Alérion*, en effet, dès le sauvetage d'Hellas, Oréa, bouleversée par le danger de mort qu'elle croyait pressentir sur le front pâle du héros, ne songeait plus ni à l'Empire, ni même à son père, et, tandis que le remède versé par elle opérait peu à peu, elle volait à toutes ailes vers l'Orient voisin, où, loin des troubles de la ville folle, elle pouvait soigner librement son bien-aimé rappelé à la vie.

... Cependant, lentement, Hellas se réveille. Et il jette un premier cri de béatitude instinctive :

— Oréa, nous voici donc ! Nous vivons ! Et je te sens près de moi !

Puis soudain, comme soulevé malgré lui, le héros se dresse, regarde l'espace et s'écrie :

— Que faisons-nous ? Que devient Atlantis ?

— Atlantis chante là-bas, mon bien-aimé, dans la paix du couchant radieux !

— Là-bas ? Mais alors, nous fuyons ?

Et comme Oréa se tait :

— Nous fuyons ! répète Hellas. La fille d'Oréus et le Prince de l'Empire fuient !

À ces mots, Oréa, éperdue, tombe subitement du rêve dans lequel elle volait, et des larmes viennent obscurcir ses yeux.

— Oh ! pardonne, implore-t-elle, éclatant en sanglots. Pardonne-moi, mon bien-aimé, je t'aimais tant que j'étais sur

le point de devenir ingrate et lâche. Revenons mourir avec Atlantis !

— Mourir ? Certes, la mort ne m'épouvante pas ! Mais laissons aux faibles l'idée de la fin. Nous, c'est la vie, que nous allons rapporter à la Cité-Reine. Nous allons à jamais la délivrer de ses ennemis. À ceux qui ont osé répandre sur l'eau le feu qui dévore sans lutte, nous devons jeter les forces secrètes dont nous disposons : je détruirai, en quelques heures, la flotte aztèque. As-tu gardé les rouleaux d'air solide ?

— Je ne sais pas... balbutie Oréa. Que veux-tu faire de ces objets effrayants ? Mon père lui-même en a peur !

— Rien ne peut plus inspirer la peur à qui vient de voir la mer elle-même l'envelopper de flammes. Oui ou non, as-tu porté ces engins ?

— Oui, Hellas !

— Eh bien, si tu es vraiment ma compagne, nous allons, tout de suite, bondir à l'attaque de la flotte ennemie. Sinon, par le Dieu Inconnu, je me jette à l'instant même dans cette mer, où tu ne veux pas que j'engloutisse les Barbares.

— Oh ! Hellas ! Promets-moi seulement que si la flotte ennemie a renoncé à la lutte, tu ne tenteras pas de soulever la mer !

— Soit ! mais faisons vite ! J'ai hâte qu'Atlantis nous voie revenir et ne suppose pas que nous ayons fui !

Et l'*Alérion*, accomplissant en plein ciel une vaste courbe, reprend vers l'occident sa courbe vertigineuse.

Il n'est que temps. Déjà le feu liquide entoure l'Île de Pourpre. Les artistes affolés se terrent dans les grottes ou se

cachent au fond des palais. Hermos lui-même se voit forcé de reculer jusqu'au centre de l'île et Xanthès, maintenant intrépide, menace de ses engins les Barbares qui s'éloignent en pleine mer.

Près d'Atlantis s'approchent, en masse, les menaçants vaisseaux des Noirs. On voit Timou, joyeusement féroce, dressé sur la proue de sa nef, tendre vers la Cité ses bras menaçants. La cohue du peuple se rue au hasard ; la terreur suscite des blasphèmes, on nie les dieux, on les injurie même, quand le cri poussé par Glania se répète de colline en colline :

— Hellas revient !

Cette fois, la joie de la foule s'exalte en délire.

— Le glorieux Hellas ! Le vrai héros d'Atlantis ! Nous savions bien qu'il allait retourner vers nous !

— Viens ! Viens ! Hellas ! Viens écraser la flotte barbare ! Viens nous rendre la paix et la joie !

Et de toutes parts, s'envolent vers l'*Alérion* des paroles qui se perdent dans l'azur. Ceux-là même qui, tout à l'heure, poussaient vers le monstre fuyant des cris injurieux, les voici, maintenant, accablant de leurs insultes ceux qui n'acclament pas assez le Prince des Apôtres.

Knephao, sur le seuil du Palais de l'Empire, ne cherche plus à contenir son bonheur ; et le chef des soldats d'Égypte, d'ordinaire impassible et silencieux, fait caracolier son cheval et se prend à bavarder avec des inconnus qui passent devant le Palais. La flotte ennemie, aussitôt, se débande. Melléna et Guitché gagnent à force de rames la haute mer, où l'on voit se heurter des nefes, dans la hâte qu'inspire la terreur.

Quelques vaisseaux, en passant près de l'Île de Pourpre, se jettent eux-mêmes dans les eaux incendiées par l'artifice de Timou, et disparaissent dans les flammes mouvantes...

Sur la Terrasse Sainte, les trompettes du Soleil font entendre une fanfare d'allégresse, afin de saluer la venue d'Hellas et la déroute des rebelles. De temps à autre, les trompettes se taisent pour laisser à Glania le bonheur de chanter un hymne en s'accompagnant de la cithare ; et les hiérophantes mêlent leurs voix graves à la voix ailée de la jeune Ligure. Tout est ravissement, tout est chanson, tout est lumière en Atlantis. Là-bas, à l'occident, le soleil qui descend vers la mer semble envelopper les flots de sa pourpre radieuse. Pas un nuage n'ose jeter l'augure d'une tempête. La terre et le ciel paraissent s'unir pour fêter la délivrance maintenant certaine de la Cité.

Seul, appuyé contre les flancs du Sphinx, ne voyant rien, devinant tout, silencieux dans cet universel tumulte, le grand aveugle Oréus prie tout bas le Dieu inconnu et pleure dans son cœur sur le destin de l'Empire.

Hellas cependant vient d'arriver au-dessus de la flotte. Du haut de la nacelle d'où sa vue embrasse tout l'horizon, le Prince des Apôtres évalue en un seul regard le danger qu'a couru l'Empire.

— Voici l'heure ! dit Hellas à Oréa. Laisse l'*Alérion* planer doucement sur la flotte ennemie.

— Encore un instant, mon aimé, encore une minute d'attente ! Songe au mal que peut déchaîner la force incommensurable de nos engins.

— Attendre ! toujours attendre ! Regarde Timou et ses Noirs qui se hâtent vers la Cité. Une fois dans la ville, ils seront à l’abri de nos coups, et pour les frapper, nous devons frapper les Atlantes. Donne-moi l’un des rouleaux où ton père a condensé les forces de l’air.

Et Hellas lance cet ordre d’un ton si énergique qu’Oréa, sans volonté pour résister, tend au jeune homme un des tubes demandés.

— Pardonne-moi, mon père ; puisse Hellas sauver aujourd’hui la ville, et ne la perdre jamais !

Mais Hellas, lui, debout dans la nacelle, tenant en main le mystérieux secret d’où va tomber la mort des méchants et le salut des bons, regarde sans trembler la ville où le Sphinx resplendit aux reflets du couchant, puis se penche sur les flots, et, d’une voix nette :

— Pour l’Empire du Soleil ! Pour la civilisation menacée ! Pour l’avenir du monde !

Et il jette violemment un premier tube métallique qui va tomber dans la mer, non loin du vaisseau de Timou.

Un silence grandiose semble répandu sur la Cité. Des milliers de poitrines retiennent à la fois leur souffle. On n’entend plus qu’un bruit de rames sur la mer et quelques clameurs affolées des matelots. Que va-t-il se passer ? Rien. La mer a avalé l’engin menaçant et continue son roulis paisible. Oréa respire.

Hellas en reste bouleversé d’étonnement.

Timou, joyeux, presse ses vaisseaux vers la terre. Déjà quelques autres nef s virent de bord et reviennent à l’assaut. Le secret d’Oréus serait-il donc un leurre ?

Furieux, alors, Hellas prend lui-même plusieurs rouleaux. Et, avec rage, il les jette à droite, à gauche, tantôt vers les vaisseaux qui s'avancent contre Atlantis, tantôt vers ceux qui fuient en pleine mer. Oréa, épouvantée par la colère d'Hellas, enlève l'*Alérion* et s'apprête de nouveau à gagner le large.

Mais le jeune homme, effrayant, ne s'arrête pas, et de haut, sans mesurer ses coups, disperse contre la flotte tous les engins que sa main peut saisir.

— Ah ! maudite race révoltée, hommes méchants ou lâches, humanité sordide ! mourez donc !

Soudain, du côté de Timou, entre l'Île de Pourpre et la presqu'île de la Pointe-Verte, une immense colonne d'eau monte du sein des vagues, pareille à la gerbe épanouie d'un volcan en éruption. Elle s'élève lentement à une hauteur prodigieuse et retombe avec fracas sur quelques vaisseaux qu'elle engloutit.

— Gloire ! Gloire ! clament à toute voix les Atlantes émerveillés. Gloire à toi, Hellas !

— Gloire à toi, chéri des dieux ! demi-dieu toi-même !

Et, sur la Terrasse Sainte, des fanfares éclatent.

— Silence ! Silence ! crie Oréus d'une voix surhumaine.

Et le grand aveugle, se dressant contre la poitrine du Sphinx, arrête brusquement les manifestations de joie auxquelles vont se livrer les hiérophantes.

— À genoux, tous, ordonne-t-il. À genoux devant l'invisible ! L'heure suprême sonne ! Prions pour ceux qui, en réclamant un salut miraculeux, ont attiré la mort sur tout

l'Empire ! Atlantis elle-même vient d'appeler son destin par des millions de voix.

Et la tête du vieillard aveugle, qu'illumine le soleil couchant, apparaît aux hiérophantes si terrible et si transfigurée que tous, sans comprendre, sans chercher à comprendre, tombent à genoux et sentent leur cœur défaillir.

Scène XVI. – *La colère des eaux.*

Et la nuit s'amasse, rapide, lugubre, sans crépuscule aversif.

Tout d'abord, les Atlantes poussent des cris de triomphe. Ils savent bien que leur ville n'a rien à craindre et que les dieux inconnus la protègent, ainsi qu'ils viennent de le prouver par l'intervention d'Hellas. Aux lueurs de la pénombre confuse, ils contemplent le tournoiement vertigineux des eaux où les lourds navires des Aztèques sont soulevés et emportés pareils à des plumes de mouettes dans l'écume des flots.

— Assez ! Hellas ! crie un riche marchand ; assez ! Tu les as suffisamment châtiés ; maintenant, laisse la mer se reposer et viens assister à la fête d'Atlantis !

— Regarde, dit un voisin, l'eau semble planer au-dessus du vent.

En effet, les eaux sont peu à peu retombées dans l'Océan, maintenant agité sur toute sa surface, et où flottent au hasard des débris de vaisseaux et des barques éperdues. L'atmosphère s'est un peu éclaircie, et, dans la mourante clarté du jour qui s'éteint, on aperçoit à l'horizon, l'*Alérion* immobile et haut dans le ciel. Mais des nuages bas montent de tous côtés et bientôt l'oiseau géant disparaît définitivement aux yeux des Atlantes. Alors, il leur semble qu'avec la forme visible de leur protecteur miraculeux, ils voient se disperser leur propre confiance, et sans échanger leurs craintes soudaines, sans rien dire, sans bouger même, dans le calme lourd qui pèse sur la ville, tous les Atlantes s'effarent d'une terreur inexplicable. Peu à peu, le vent se lève sur la mer, il souffle sur la terre,

secoue les arbres des avenues, fait tourner la poussière en spirale et hulule à travers les portes.

— Pitié ! pitié ! gémissent des femmes en tendant les bras au hasard vers le ciel.

— Réfugions-nous dans les temples ! proposent les uns.

— Dans nos maisons ! répliquent les autres.

Mais voici que du fond des maisons, dans les écuries, dans les étables, des aboiements plaintifs, des hennissements prolongés se font entendre. Des animaux, ayant brisé leurs liens, se précipitent en renversant tout devant eux, le long des rues où l'ouragan fait rage.

Autour du grand cirque bâti par Barkas, les lions et les taureaux mêlés s'échappent en désordre, remplissant l'air de leurs beuglements et de leurs rugissements effrayés qui multiplient la terreur environnante.

Là-haut, sur la place de l'Empire, les montures des Égyptiens, toutes sellées et toutes harnachées, tendent vers leurs cavaliers des naseaux suppliants ; puis, comme si elles sentaient passer sur elles d'invisibles fouets, les belles bêtes se cabrent et ruent ; et les Égyptiens, impuissants, voient s'enfuir de tous côtés une cavalerie vertigineuse, crinière au vent, tête libre, yeux hagards.

— Désastre ! clame un lieutenant de Knephao ; quand les animaux ont peur, ce n'est pas des hommes, c'est des éléments.

Comme il achève ces mots, une secousse subite fait trembler légèrement la terre sous ses pas ; il n'a que le temps de se retenir à un des mâts plantés sur la place, et quelques soldats sont renversés le long du sol.

— Courage ! ordonne Knephao. Nous n'avons pas crié grâce devant les hommes, ne faiblissons pas devant des forces aveugles.

Et les Égyptiens, en silence, vont se ranger sous le péristyle du Palais.

— Gare à la trombe ! objecte l'un d'eux qui a longtemps navigué sur les mers lointaines.

— Voici un nuage qui fond sur nous ! fait un autre.

— Pas un nuage, observe Knephao, mais un vol de mouettes et d'albatros.

En effet, par-dessus la tête des Égyptiens, un troupeau confus, contenant des oiseaux de toutes envergures, passe avec un bruit puissant d'ailes agitées, et il va s'abattre en désordre sur la Terrasse Sainte, autour du Sphinx, et, plus loin encore, le long du lac artificiel dont les ondes, toujours limpides, se gonflent maintenant comme les flots d'une mer.

— Glania, commente Oréus, tu n'as plus rien à faire près de moi. Mon heure est marquée. J'expierai les crimes de ma science parmi les gémissements miséricordieux de ces bêtes, et, selon leurs plaintes et leurs bruits d'ailes, je suivrai les péripéties du cataclysme que j'ai déchaîné. Mais toi, va rejoindre Knephao dont la force te préservera peut-être. Laisse-moi mourir dans le tourbillon des choses vengeresses.

— Ô mon maître, mon père, si nous devons mourir, que je meure sur ton cœur. Mais, Oréa, Hellas, peuvent-ils se sauver mieux que nous ?

— Si l'*Alérion* a franchi la zone des nuages soulevés, il n'a rien à craindre. Mais eux... ah ! que je les plains ! Inertes, ils verront de haut la destruction de la ville, et, avec leurs

remords, ils éprouveront l'impuissance de nous sauver désormais. Car je sais trop, ô dieux de la terre, quels secrets j'ai ravis à vos jalouses cavernes, et quelle force Hellas vient de soulever dans l'abîme rageur de la mer en révolte !

À peine a-t-il achevé ces mots qu'un grand vent, de nouveau, enveloppe la Cité de toutes parts, arrachant les toitures des temples, déracinant les arbres, faisant trembler les ailes géantes du Sphinx.

Et du fond de la mer, de l'endroit même où Hellas a jeté, dans sa rage, tout ce qui restait des rouleaux d'air solide, une montagne d'eau se lève, si haute, si large, que l'horizon semble fermé jusqu'au ciel. La montagne liquide, avec un bruit horrible, s'avance poussée par la force de l'air déplacé ; elle marche d'un seul mouvement vers la ville, et, brusquement, de haut en bas, s'écroule et s'abat sur les coupoles d'Atlantis, où les habitants éperdus, ne voyant rien, entendant tout, se sentant écrasés sous des forces inconnues, croient que le ciel vient de s'ouvrir.

Alors, les uns s'enfuient dans le fond le plus obscur des maisons, et les maisons s'effondrent sur eux ; d'autres vont prier dans les temples déjà remplis de voix gémissantes, et les temples, secoués de la base au sommet, se fendent sur toute leur hauteur et ensevelissent les suppliants sous le poids des voûtes abattues ; d'autres errent à travers les rues, et, s'accrochant aux aspérités des monuments, essaient de grimper sur les toitures, mais ils sont entraînés par la chute des murailles ou emportés par l'ouragan qui déferle à travers les ruelles ravagées où l'onde ruisselle en torrents.

Une nouvelle montagne de flots envahit la ville ; une autre, puis une autre encore. L'eau soulevée en trombes avance, recule, monte, descend, se redresse, tourne et

retourne, pareille à un monstre exaspéré, qui, ayant frappé l'ennemi, reprend des forces en se repliant sur lui-même.

Les sous-sols d'Atlantis, creusés jusqu'au-dessous de la mer, se remplissent de flots mouvants qui, rencontrant les voûtes des caves et des souterrains, giclent par des crevasses d'où jaillissent soudain des vapeurs sulfureuses. Partout la terre tremble ; la grande ville s'ouvre par mille blessures ; enfin, suprême coup porté par la mer en furie, voici que le lit jadis comblé du fleuve Gadire se gonfle d'une eau bourbeuse ; le vieux fleuve ranimé fend dans toute sa largeur la couche de pierre qui l'enserme et soulève les palais dont on l'a recouvert.

Cette fois, la ville frémit, jusqu'à la Montagne Sainte ; Oréus et Glania se réfugient aux flancs du Sphinx. Thébao, qui vient les rejoindre, n'a que le temps de se garer entre les deux jambes repliées du monstre, où vient jaillir l'eau écumante emportée par le vent jusqu'aux pieds de l'idole muette. Mais de la place de l'Empire une rumeur aussi houleuse que celle des flots en fureur monte et remplit l'espace. Tout ce qui reste d'Atlantes valides veut se réfugier dans le Palais et se précipite en hurlant vers Knephao qu'on implore. Les soldats, courageux jusqu'au bout, inébranlables devant les éléments furibonds, ont allumé des torches qu'ils tiennent à la main, et, alignés sous le péristyle du Palais, surpris encore par les secousses de la terre tremblante, ils regardent venir à eux cette rafale humaine, plus aveugle et plus inconsciente encore que les vagues en folie.

— Grand chef, demandent les hommes, faut-il lutter encore contre ces forcenés ?

— À quoi bon ? dit le géant en haussant les épaules. Tempête des flots, tempête des hommes ; tout désormais tournoie, et tout va finir !

Mais le colosse, malgré son calme, n'a pu mesurer lui-même la puissance de l'humanité ruée en désordre ; la marée humaine poussée par une rafale de terreur s'anime d'une puissance irrésistible. Les torches s'éteignent et Knephao, roulé dans l'ouragan populaire, se trouve bientôt perdu dans une obscurité tellement complète qu'il ne sait même plus à quel endroit du Palais il a été porté. Ébranlé par la secousse, il s'appuie contre le mur, et jette un cri de surprise. Il a été entraîné jusqu'aux cryptes secrètes du Palais. Il reconnaît, au toucher, les statues des Apôtres morts. Et seul, maintenant, séparé de ses soldats, impuissant à regagner la place où tout est ravagé, il n'a plus qu'à mourir dans cette souterraine solitude.

— Mourir ? dit-il. Soit ! mais essayons de mourir près de Glania et d'Oréus, aux pieds du Sphinx, près des êtres que j'aime !

Et, à tâtons, il se glisse à travers les cryptes que sa main explore et reconnaît ; il arrive à l'entrée secrète de la Colline Sainte ; monté jusqu'au Temple, il se guide en suivant les statues des héros, et il ouvre déjà le grand portail donnant sur la terrasse, quand son pied, rencontrant un corps humain étendu à terre, trébuche. Il se baisse. Il touche un homme qui gît le long du mur. Cet homme remue ; il geint ; il soupire. Le géant le secoue et l'enlève dans ses bras, quand, derrière lui, brusquement, jaillit dans les airs un tourbillon de feu et de fumée, et, avec un bruit d'explosion, le Temple saute vers le ciel où vient d'éclater un orage splendide, traversé de tonnerres et d'éclairs.

Scène XVII. – *La colère du ciel.*

Knephao n'a que le temps de sauter au bas de l'escalier où il tombe à terre avec son fardeau humain. Sur la terrasse que l'explosion a illuminée soudain et que les éclairs maintenant remplissent de lueurs éblouissantes, il voit les hiérophantes, sans force et sans vertu, s'enfuir vers le Palais où ils entrent en désordre, criant :

— Le Dieu nous brûle ! Le Dieu nous dévore !

Alors le géant se relève et songe à considérer l'homme qu'il a sauvé du Temple où il allait infailliblement périr.

— Belkis ! s'écrie-t-il.

— Belkis ! répond la voix d'Oréus lui-même.

Et dans l'obscurité revenue, entre deux éclairs, Knephao, traînant Belkis tremblant de terreur, marche à tâtons jusqu'aux pieds du Sphinx où un éclair lui montre le vieillard, la jeune Ligure et le chef des hiérophantes abrités sous l'aile de l'idole.

— Knephao ! Voici Knephao ! maître ! Il vient mourir près de nous !

— Glania, Thébao, Oréus, je vous salue. Que notre dernière heure soit celle de pauvres mortels qui, n'ayant rien à se reprocher en cette vie, attendent sans peur le jugement de l'invisible.

— Admirable héros ! fait Oréus. Parle pour toi et pour Thébao, et pour cette chère enfant barbare. Mais moi, mon ami, devant le Dieu inconnu et sévère, je m'en irai maudit et repentant, responsable du mal qui fond sur Atlantis.

— Toi, le plus noble de la race rouge ?

— Et le plus orgueilleux, peut-être, puisque je n'ai pas voulu briser les infernales découvertes de mon génie !

— Rassure-toi, maître, j'ai vu, dans ce néfaste jour, s'ouvrir devant moi l'âme épouvantable d'Atlantis, et je sais maintenant qu'elle devait mourir !

— Je devais achever la ville, et non l'achever ! Nous avons tourné la roue du destin. À notre tour, que cette roue nous écrase !

Un éclair jaillit à l'instant même, un autre éclair le suit, un roulement de tonnerre éclate dans le ciel, pareil à un fracas d'astres entrechoqués, et un bruit d'écroulement se fait entendre derrière le Sphinx.

— Les obélisques ! explique Thébao, les obélisques où venaient prendre source tous les fluides lumineux de la cité nocturne. Le palais des prêtres ne va pas tarder à sauter. Ah ! mes pauvres néophytes, mes pauvres enfants !

— On pourrait les sauver encore ! conseille Oréus. Il suffirait d'ouvrir le courant fluidique. La force lumineuse, au lieu d'éclater en incendie, irait se perdre dans la Cité et dans les eaux.

— Mais, en vérité, pourquoi mes prêtres ont-ils fermé le foyer central ?

— Belkis ! Nous l'avions oublié ! fait Oréus.

Mais Belkis ne bouge pas. Couché sur une marche de l'escalier, il tremble comme un chien soumis.

Knephao le prend par la nuque, le relève, le place face à Thébao, et la lueur de l'incendie qui monte éclaire le visage affreux de l'Atlante.

— Allons, parle ! ordonne le géant. Voici ton heure dernière. La nôtre aussi. Tu auras, du moins, la consolation de mourir avec nous.

Belkis ne dit rien. Il se contente d'ouvrir une bouche immonde ; ses yeux semblent arrachés de leurs orbites, un rictus de terreur balafre chacune de ses joues.

— Dis-nous ce que tu as fait de la clef volée par toi !

— Baa-a-a... brame Belkis qui essaie d'articuler un son, mais dont la voix reste stupide et inerte.

— Le malheureux ! fait Oréus ; il est devenu fou !

— La clef ! la clef ! insiste Thébao avec autorité. Fais un geste, du moins, si tu ne peux parler.

Mais l'Atlante ahuri agite ses bras, les lève vers le ciel, regarde avec des yeux sanglants les hommes qui lui parlent, puis, se laissant tomber à terre, se roule en pleurant et en criant :

— Ba-a-a...

— Rejetons cette loque ! dit Knephao.

Et il repousse du pied le corps sanglotant qui va rouler au pied de l'escalier du Sphinx.

— Pauvre homme ! conclut Oréus, pauvre symbole de sa race ! Ils se croyaient capables de diriger le monde, et ils meurent de peur devant leurs propres gestes accomplis !

Une gerbe d'éclairs se déploie alors dans le ciel : l'un d'eux tombe sur la pyramide rouge élevée derrière le Sphinx, et, cette fois, le palais des initiés, où sont conservées toutes les merveilles de la science atlante, saute en jetant une immense gerbe de feu.

— À notre tour, maintenant ! s'exclame Knephao.

— Maître, maître, soupire Glania, donne-moi ta main. Et toi, Knephao, rapproche-toi. Et toi, Thébao, viens contre nous, j'ai peur du ciel qui s'ouvre.

— Mes pauvres amis ! prononce Oréus, nous sommes sans doute à cette heure les derniers survivants.

— Prions les dieux ! enjoint Thébao.

Et, rapprochés l'un de l'autre, maintenus contre l'aile tremblante du Sphinx par la vigueur de Knephao, tous les quatre murmurent un hymne au Dieu inconnu.

— La flamme ! s'écrie Glania. La flamme gagne la terrasse !

— Que la flamme nous brûle et nous purifie ! répond Oréus. Cette mort vaut mieux que l'engloutissement dans les eaux souillées.

Le feu, en effet, enveloppe maintenant tout ce qui reste de la ville. Chaque éclair qui jaillit embrase une coupole restée debout sur une colline. Le ciel jette du feu et la terre en vomit. Car, au loin, bien loin, sur tout l'archipel de l'Empire rouge, quelques montagnes viennent de se rouvrir, et sous l'assaut de la mer, sous la secousse de la terre, les vieux volcans éteints ont ranimé leurs foyers et crachent la vapeur par des cratères aux bouches rutilantes. Toutes les forces de la nature, tous les fluides de l'air, toutes les puissances du feu,

éveillés et exaltés par l'orgueilleuse provocation des hommes, s'unissent, on dirait, dans un accord universel, pour effacer de la planète la trace même de l'Atlantide détestée. Déjà la fumée qui monte de la terrasse étouffe et aveugle les quatre survivants ; déjà Glania cache sa tête dans le sein d'Oréus ; déjà Thébao ferme ses yeux devant l'invisible qui s'approche, quand, derrière la terrasse, un craquement sourd et prolongé se fait entendre. La terrasse s'ébranle violemment. Il semble aux condamnés qu'ils vont s'enfoncer dans la terre ouverte ; ils se pressent à genoux, l'un contre l'autre. Seul Thébao, resté debout, ose risquer un regard sur le désordre qui l'entoure, et s'écrie :

— Le lac ! Le lac artificiel ! Il vient de briser ses digues !

Le beau lac qui domine toute l'île, le lac immense et merveilleux pour lequel des machines prodigieuses transportent les eaux de tous les fleuves ; le lac enfermé en de hautes murailles pour lesquelles des montagnes entières furent remuées ; le lac, à qui les fils d'Atlantis avaient promis une durée éternelle, voici que, disloqué par l'agitation de la terre et secoué par l'orage du ciel, il vient de briser son enceinte jadis inébranlable et maintenant il se répand de toutes parts dans la plaine et sur la Cité. Ses vagues pressées, roulant l'une sur l'autre, semblent avoir hâte de rejoindre l'océan paternel, et elles emportent sur leur passage tout ce qui émerge encore au-dessus des flots.

— Résignons-nous ! exhorte Oréus. Nous n'aurons même pas la beauté de mourir dans les flammes. Que l'eau soit notre tombe, comme pour tous nos frères ! Adieu, Empire du Soleil ! Adieu, Cité malheureuse ! Adieu, Atlantis !

À ce moment, le Sphinx entouré de flammes est frappé par une chute d'eau rapide où s'éteint toute trace de feu.

L'idole de bronze ne bronche même pas. Glania s'accroche au bras d'Oréus. Thébao se réfugie contre son maître, et le géant, dans un effort désespéré, embrassant d'une part ses trois compagnons, se cramponne d'une main robuste aux griffes de l'idole afin que, jusque dans la mort, la violence des eaux ne sépare pas ceux qui se sont aimés sur terre.

— Adieu tout ! fait Knephao.

— Courage ! murmure encore Oréus.

Mais le mot, inachevé, s'arrête dans sa gorge. Une vague nouvelle, lancée par le lac débordant de son lit, s'étale et s'amplifie en une large courbe projetée au-delà du Sphinx ; et ses quatre derniers adorateurs, agrippés aux flancs du Dieu muet, aveuglés par le feu, assourdis par les eaux, las de lutter contre l'insurmontable, s'abandonnent enfin à l'anxiété vertigineuse de se sentir, bientôt, emportés sans défense dans la suprême cataracte du grand soir.

CINQUIÈME JOURNÉE

LA FÊTE DE L'ORIENT

- *Il faut bien que tout le monde meure...*
- *Même les mondes...*
- *Un monde meurt ; un monde naît.*
- *Et tout recommence.*

Scène I. – *Dans l'Île de Pourpre.*

Une aube lente hésite à l'horizon. Autour de la clarté naissante s'étend dans le ciel une nappe laiteuse et grisâtre, tandis que des nuages s'enflent vers le sud. La mer, bouillonnante encore de sa récente fureur, se lève parfois en vagues gonflées puis retombe en grondant.

— Le jour ! Le jour ! s'écrie Xanthès en bondissant d'allégresse.

— La vie renaît ! La nature continue ! ajoute Asmonia.

— Chantons un hymne ! fait Xanthès. Chantons un hymne au jour que nous n'espérions plus !

— Nous avons bien failli ne pas le revoir, fait Thamoussi. Sans l'énergie d'Hermos, nous étions engloutis dans notre palais !

— Pauvre palais de marbre et d'or, dont les terrasses dominaient le plus bel horizon créé par les hommes ! Ah ! que la mer méchante l'a vite détruit !

— Bah ! Atlantis est assez riche, glapit Olbios, pour réparer les torts des vagues capricieuses.

— Mais où se trouve Hermos ? demande Xanthès, lui qui, de force, au moment où la mer hurlait autour de l'île, nous a menés au sommet de la colline, lui qui nous a sauvés, où est-il ? Je veux que nul autre avant moi n'aille lui dire combien nous l'aimons !

Et sans prendre garde aux grognements d'Olbios, qui proteste, il cherche de tous côtés son ami Hermos.

Les artistes de l'Île de Pourpre, cependant, ravis de revoir la clarté du jour, sortent peu à peu de la caverne où ils ont passé la nuit, sur le mont qui domine toute l'île. C'est là qu'Hermos les a conduits au moment où se déchaînait la tempête. Et maintenant, las d'une nuit d'angoisse, tremblants encore dans leurs vêtements mouillés, ils viennent attendre le lever de l'astre, séparés d'Atlantis par la colline de porphyre. La joie de renaître, l'ivresse de sentir s'évaporer la terreur de la mort universelle dont ils ont frémi dans l'obscurité traversée d'éclairs et de cyclones, la surprise de contempler encore le ciel même terne et couvert de nuages, tout ce grand rejaillement de vie leur fait oublier les tourments de la peur et les injures des éléments forcenés ; et, malgré les fatigues, malgré les ravages de leur cher palais, ils chantent les premières strophes d'un hymne au soleil.

Mais à peine ont-ils commencé qu'une voix oppressée tombe de la colline :

— Malheureux ! dit Hermos ; ne chantez pas ! Silence ! Silence ! Priez plutôt, priez tout bas, priez pour des milliers de morts, nos frères !

Ce mot de mort multiplié par un chiffre énorme passe sur la tête des artistes aussi farouche que le vent de la récente nuit.

— Qu'y a-t-il encore ? demande Palmoussos.

Et Olbios, redevenu tremblant, supplie Xanthès d'aller chercher Hermos et Amonou.

Les voici, d'ailleurs, qui apparaissent devant la caverne, les yeux élargis par l'épouvante, les gestes saccadés, la gorge rauque de sanglots qui montent. Hermos se jette dans les bras de Xanthès en balbutiant :

— Oh ! mon frère ! mon frère !

Et Amonou, dans le silence général, laisse tomber ces mots :

— Atlantis n'est plus !

— Venez, venez ! fait Hermos en se levant et en refoulant sa douleur. Venez voir notre pauvre mère !

Alors, les uns courant derrière Amonou, à travers les sentiers ; les autres, plus impatients, escaladant le roc abrupt, tous se précipitent vers le flanc méridional de la colline, d'où la vue domine la chère Cité.

Hélas ! Cité immense, Cité jadis éternelle, Cité qui, hier encore, couvrait l'horizon de ses coupoles resplendissantes, quel écroulement !

Xanthès et ses compagnons, muets, immobiles, regardent et n'osent voir. Leurs yeux fixes se refusent à refléter le spectacle qui se déroule ; leurs mains inertes pendent contre leurs flancs ; leurs cheveux seuls frémissent en désordre, abandonnés à la brise de mer. Asmonia pousse un cri et tombe à genoux ; les autres femmes cachent leur front dans leurs mains et gémissent ; et ce même appel, sans plus, jaillit de toutes les poitrines :

— Atlantis ! Atlantis !

— Allons, mes frères, dit Hermos, prions et pleurons, et puis relevons-nous, et essayons de vivre !

Mais les autres n'entendent rien, ne répondent rien. Xanthès reste anéanti ; Amonou lui-même, son jeune courage terrassé, n'a plus la force de seconder Hermos, et, avec les autres, murmure en pleurant :

— Atlantis ! Atlantis !

Scène II. – *Les restes d'Atlantis.*

Atlantis, en effet, n'apparaît plus qu'une immense nécropole flottante. Sur la largeur de l'horizon, les yeux ne voient que débris balancés par les flots, et, de toutes parts, des troupeaux de cadavres que les vagues entrechoquent en les emmêlant d'écumes sinistres.

Seule de toute la Cité, s'élève la Colline Sainte, mais si ravagée qu'elle ressemble à quelque monument symbolique laissé par les éléments en fureur sur le châtiment de l'orgueilleux Empire. Les colonnes des temples sont tordues, le Palais est ouvert par les explosions, et le Sphinx, penché sur le flanc gauche, semble battre de l'aile sous le vent qui souffle.

— Toi qui nous protégeas jadis, symbole de notre force et de notre gloire, s'écrie Hermos, ô Sphinx radieux, te voici donc vaincu par les forces obscures de la matière !

— Ô Sphinx ! continue Xanthès, qu'as-tu fait de ta divinité ?

— Ô Empire ! dit Amonou, qu'as-tu fait de ta gloire ?

— Ô Atlantis, qu'as-tu fait de ton corps ?

Et, ce disant, Asmonia, d'un large geste des deux mains, montre, sur la mer, les débris épars de la ville, entremêlés et flottants comme la chevelure d'une gigantesque noyée.

Mais Thamoussi, resté silencieux, s'agite, et d'une voix lamentable :

— Et nos pères ?... Et nos frères ?

— Et nos mères ? dit Xanthès.

— Et tous ceux que nous aimions ? ajoute Amonou.

— Dieux inconnus, ayez pitié de leurs âmes !

Et, pareil à une psalmodie mortuaire, toute la troupe lamentable se prend à répéter, dans un tremblement de sanglots :

— Atlantis ! Atlantis !

Cependant Hermos va de groupe en groupe ; il prend la main des hommes, il réconforte les femmes, il relève les jeunes filles abattues :

— Courage ! Si les dieux nous ont laissés vivants, c'est pour nous imposer une douleur plus haute. Heureux les morts qui ne voient pas flotter sur les eaux les innombrables corps de leurs frères ! Mais nous, puisque la vie nous garde, sachons subir tout ce qui nous reste d'épreuves, et courbons nos fronts, jadis trop superbes, devant la majesté terrible du Destin !

— Prions ! Prions ! répond Xanthès.

— Prions ! répètent les assistants.

Et tombant à genoux sur les flancs pierreux de la colline, s'accrochant des mains aux anfractuosités du granit, les artistes atlantes cherchent dans leur mémoire les mots oubliés des prières enfantines, et tendent leurs mains suppliantes vers le ciel où, derrière les nuages, se devine la présence du soleil.

— Venez, les hommes, dit Hermos, laissons pleurer nos sœurs trop éprouvées, et nous, allons chercher le long des côtes quelque barque qui nous conduira vers d'autres bords.

Et le poète, faisant signe à ses compagnons de le suivre, s'apprête à descendre vers la mer.

— Grâce ! Grâce ! pitié ! disent les femmes, s'agitant à leur tour. Ne nous laissez pas seules ! Qui sait ce que la mer en courroux nous réserve encore ? Emmenez-nous !

Voici donc que, reprenant courage, tout le groupe, hommes et femmes, descend lentement vers la mer par des sentiers glissants quand Xanthès s'arrête et dit :

— Hermos, regarde ! Regardez tous, il me semble qu'on s'agite sur la Terrasse Sainte.

— Tu dis vrai, Xanthès ; on dirait, en effet, que le Sphinx se remue et que ses ailes se relèvent.

— Un miracle des dieux ?

— Un effort suprême des hommes ?

— Des vivants ! fait Asmonia. Mais quels vivants ?

— Peut-être Oréus, dit Hermos à l'oreille d'Amonou.

— Ou Knephao, ajoute Xanthès.

Et Amonou, tout ému, murmure :

— Pauvre petite Glania, qu'a-t-elle fait dans cette tourmente ?

Chacun alors, dans le fond de son âme, se résigne au destin de la Cité s'il lui reste, du moins, quelque espoir de retrouver un être cher.

Et dans les yeux, naguère éteints, la lumière grise du jour se reflète maintenant et brille et parfois sourit. Assemblés l'un près de l'autre, sur un plateau assez large situé à quelques

brasses au-dessus de la mer, et d'où la vue domine l'horizon vers le sud, les derniers Atlantes suivent, en palpitant d'émoi, les mouvements observés sur la Terrasse Sainte.

— Non, ce n'est pas le Sphinx, déclare Amonou. Mais un grand oiseau noir qui bat des ailes.

— L'*Alérion* lui-même ! ajoute Hermos, tout agité.

— L'*Alérion* sur la Terrasse Sainte ? Comment s'y trouve-t-il ?

— Je l'ignore. Mais c'est bien l'*Alérion*. Aucune autre machine de ce genre n'existe, que je sache. Regardez ! Les ailes battent en cadence. Il se soulève. Il plane. Le voici qui monte lentement et qui semble tournoyer au-dessus du lac vide. Où va-t-il ?

— Fatalité ! il s'en va !

— Il ne nous voit pas !

— Regardez ! il tourne vers le sud !

— Ne désespérez pas, reprend Hermos. Un dernier effort ! Courage ! Faisons des signaux. Soyons pareils aux naufragés en pleine mer qui voient au loin passer une voile !

Et donnant l'exemple, il enlève sa tunique, naguère rouge, et, au bout d'un bâton ramassé par terre, l'agite en l'air en criant à tue-tête :

— Hellas ! Hellas !

— Hellas ! Hellas ! répètent les autres, brandissant à leur tour des branches et des lambeaux.

Les passagers de l'*Alérion* ont-ils vu ou deviné ? Ou bien, plutôt, après avoir pris le large, retournent-ils d'eux-mêmes vers le nord ? Les survivants tremblent d'émoi, voyant peu à peu l'*Alérion* accomplir une vaste ellipse et diriger sa proue aérienne vers l'Île de Pourpre.

— Les voici ! s'écrie Asmonia délirante.

— Joie ! Joie ! clame Olbios, hors de lui.

— Je le savais bien ! soupire Amonou.

Et tous, et toutes, éperdus d'espoir, se jettent dans les bras les uns des autres.

— Accourez vite ! appelle Asmonia qui déjà s'élance vers l'ouest de l'île. Vite ! Ils vont certainement débarquer sur la grande grève, le seul point où l'*Alérion* puisse atterrir sans danger.

Les artistes, en effet, se trouvent tous en ce moment sur la partie haute et rocheuse de l'île où l'*Alérion* ne pourrait aborder. Mais là-bas, vers l'est, ils revoient la vaste plage au sable d'or, où naguère encore, ceux de l'Île de Pourpre et les plus riches de la ville allaient prendre les bains de mer. La plage, cette nuit, a été recouverte et balayée par les flots. Les survivants, au risque de se blesser sur les rochers, dévalent en toute hâte, espérant arriver à temps pour assister à la descente de l'*Alérion*. Mais le grand oiseau, plus rapide qu'eux, va tout droit vers le rivage, et, après un harmonieux vol en arc de cercle, se pose lentement sur le sable. Les artistes ont beau courir et sauter de roc en roche, ils n'ont que le temps de voir descendre l'*Alérion* au repos, trois passagers qui s'avancent lentement vers eux, tandis qu'un quatrième, grand comme Knephao, semble s'entretenir avec des êtres restés invisibles dans la nacelle. Les vêtements de ceux qui s'approchent sont

tellement déchirés, les cheveux si en désordre que, tout d'abord, les survivants de l'Île de Pourpre ne reconnaissent personne. Il leur paraît, pourtant, que l'un d'eux, celui du milieu, de haute taille, marche à grand-peine, soutenu par les deux autres, l'un tout petit, tout mince. Un enfant ? Une femme ?

Scène III. – *L'Alérion sauveur.*

Mais un cri s'élève :

— Glania !

La jeune fille ainsi interpellée met un doigt devant ses lèvres, pour demander le silence ; puis, de la main, fait signe aux artistes de s'arrêter.

— Par le Sphinx ! dit Xanthès. Celui qu'on soutient est aveugle. Ses yeux sont couverts d'un bandeau noir.

— Oréus ! s'exclame Asmonia, qui, emportée par son élan, s'avance hors du groupe.

Mais Hermos la retient, et, à voix basse :

— Oui, mes amis, c'est Oréus. Mais ne le troublons pas par nos cris et nos plaintes. La lumière qu'il a répandue hier a éteint ses yeux.

Et, en quelques mots, tout bas, il raconte comment Oréus devint aveugle. Tous s'arrêtent et se taisent, pleins de pitié, d'angoisse et d'admiration à la fois.

— Oréus !

Maintenant tous le reconnaissent à sa taille élevée, à ses cheveux d'argent, à sa longue barbe. Tous reconnaissent également Thébao. Et Thamoussi, son contemporain et ami d'enfance, lui envoie de loin un salut fraternel auquel Thébao répond de sa main restée libre. Mais tandis que presque tous les assistants demeurent effarés et stupides devant l'infortune de celui qu'ils regardent comme un demi-dieu, quatre d'entre

eux s'écartent et reviennent portant avec effort une grosse pierre qu'ils déposent aux pieds d'Oréus.

— Merci, Hermos ! soupire Oréus qui a reconnu l'un d'eux à la voix. Et merci, vous tous, mes pauvres enfants !

Et ces mots prononcés par lui disent tant de choses, que des sanglots seuls répondent et qu'Oréus lui-même laisse tomber son front dans ses deux mains. Mais il relève la tête, la secoue et d'un accent redevenu ferme :

— Allons, mes amis, mes filles, assez de pleurs. Ce que je pourrais vous dire, vous l'avez déjà dit et redit depuis cette nuit, depuis hier, depuis le grand soir de notre chère ville ! Ce grand soir annoncé par le prophète mystérieux et que nulle aurore ne doit dissiper !

— L'aurore reviendra, fait Xanthès. On pressent le soleil derrière les nuages.

— Pour combien d'Atlantes ? reprend Oréus. Cent ? Deux cents ? Mille, même ? Et les autres, les millions et millions d'autres ? Quand la reverront-ils ? Où la reverront-ils ?

— Tous morts, n'est-ce pas ? Tous engloutis ? demande Asmonia.

— Oui, tous, répond Thébao, tandis qu'Oréus accablé appuie sa tête sur l'épaule de Glania, et que tous les autres se taisent, angoissés.

— Il nous semblait, cette nuit, ajoute le pontife, pendant que nous tremblions d'horreur accrochés au Sphinx, il nous semblait que des millions d'agonisants hurlaient au-dessous de nous, appelant au secours ; et nous-mêmes, comment ne les avons-nous pas rejoints dans l'abîme ? Miracle ou hasard ? Je ne sais.

— Miracle, en effet, interrompt Xanthès, d'avoir échappé au lac qui s'ouvrait au-dessus de vous !

— Il s'est surtout ouvert du côté de la plaine et vers les bas quartiers de la ville. Après une menace de quelques minutes, la terrasse est restée épargnée. Abrités sous les ailes du Sphinx, attendant la mort d'instant en instant, nous avons prié jusqu'au premier frisson de l'aube, écoutant d'heure en heure la mer qui se calmait et les mourants qui se taisaient... Enfin un bruit étrange a roulé sur nos têtes. La fin de tout ? La suprême vengeance ? Le dieu exterminateur ? Oh ! surprise, l'*Alérion* lui-même.

— C'est moi, c'est moi, dit Glania, qui l'ai vu la première !

— Cette enfant sublime a des yeux de sauvage, murmure Oréus ; avant même que j'aie reconnu le bruit de ma propre machine, elle a crié : « Hellas ! Hellas ! »

— Et Hellas souffrait tellement de corps et d'âme, ajoute Glania, qu'il voulait, par-dessus la nacelle, se précipiter sur la ville morte.

— Mais Knephao et moi nous l'avons retenu, continue Thébao, tandis qu'Oréus lui ordonnait de vivre, qu'Oréa le suppliait et que Glania espérait toujours ; et elle avait raison d'espérer. Quelques instants après, Hellas nous guidant lui-même, nous avons pris le vol, à tout hasard, vers le sud et nous serions partis vers l'Ibérie, si Glania, aux yeux de mouette, n'avait vu des êtres humains s'agiter sur l'Île de Pourpre.

— Glania ! Glania ! s'écrie Amonou, c'est donc à toi que nous devons la vie.

— Alors, achève Thébao, l'*Alérion* a viré vers le nord et nous avons repassé par-dessus la pauvre ville. Effroyable ! Effroyable ! Pas une maison restée debout, tous les bas quartiers engloutis, toutes les presque-îles noyées ; pas un être humain nulle part ; pas un cri, pas un mouvement, et là-bas, vers le sud, les volcans qui se rallument... Atlantis est morte ! Atlantis est morte ! Atlantis est morte !

Un silence coupé de sanglots suit les paroles du hiérophante, mais du fond de la nacelle une voix s'élève et l'on voit apparaître une tête blessée :

— Non ! non ! Atlantis ne peut pas mourir ! Ses murailles sont anéanties. Ses palais et ses temples engloutis, presque tous ses habitants roulent sous les ondes et l'île va disparaître. Mais son âme vit encore ; son âme vit en toi, Hermos ; elle vit en Xanthès, elle vit en nous tous, elle vit, surtout, dans notre grand Oréus. Elle vit dans les trésors accumulés au fond de cette nacelle, et qui porteront aux nouveaux peuples le souffle éternel d'Atlantis. Ici, dans ce navire aérien, le clairvoyant Oréus avait amassé les plus beaux des ouvrages de l'esprit, les formules de nos sciences, les trouvailles de notre génie. C'est cela même qui représente Atlantis ; tout le reste n'était que pierres stériles. Et cela, mes amis, nous en ferons bientôt la nourriture spirituelle du nouveau monde. Vous le voulez, n'est-ce pas ?

De toutes les poitrines, un cri seul s'échappe :

— Hellas ! Hellas ! Nous le voulons ! redeviens notre maître !

— Mes amis, mes frères, mes victimes d'hier, vous avez le droit de me haïr et voici que vous me pardonnez !

— Nous, te haïr ! s'écrie Xanthès. Qui pourrait te haïr, Hellas ?

— Nous ne voyons pas en toi, insinue Olbios, celui qui a tué Atlantis, mais celui qui doit nous sauver.

Quelques murmures...

— Hellas n'a pas tué Atlantis, tranche Amonou, Atlantis a voulu se tuer elle-même.

— Nous fûmes tous coupables, ajoute Hermos.

— Et tu restes toujours Prince de l'Empire ! interrompt Asmonia ; or l'Empire ne peut mourir entièrement.

— Empire ou non, Atlantis vit en nous. Et puisque vous voulez que je commande encore, eh bien ! pour la dernière fois, je vais vous donner des ordres. Il faut, n'est-ce pas, partir d'ici ?

— Ce soir, si possible.

— Ce soir, peu probable. Demain, peut-être, ou dans deux jours au plus tard. Cela dépend de votre travail. Trouver des barques, impossible ! Toutes brisées. Mais les débris rôdent, peut-être, autour du port. Alors, toi, Amonou, prenant sous ta direction les plus jeunes et les plus alertes, tu vas aller sur les bords de la mer, du côté du sud, et tu tenteras de ramasser toutes les planches flottantes et toutes les carcasses naufragées. Toi, Xanthès, et toi, Hermos, prenez avec vous tout ce qu'il reste d'artistes mâles, et allez là-bas, dans le palais en ruines, d'où vous relèverez les poutres encore solides et les charpentes encore lisses. Et vous remiserez tout cela sur l'ancienne esplanade à côté de la mer, où nous bâtirons un radeau pour nous tous. Quant aux femmes, elles iront vers le promontoire rocheux du nord-ouest, conduites par la jeune

Glania, et elles chercheront des coquillages, des fruits de mer, des poissons, de telle sorte que pendant quelques jours nous ne mourrons pas tout à fait de faim.

— Tout est bien ordonné, Hellas ! interrompt Olbios. Mais après ? Où irons-nous avec le radeau ?

— Vers l’orient.

— Sans voile et sans gouvernail ?

— Et l’*Alérion* ?

— Que veux-tu dire ?

Et tandis que tous écoutent, anxieux, Hellas, qui s’appuie contre la nacelle, s’adresse à Oréus :

Scène IV. – *Autour de l'Alérion.*

— Oréus, notre maître, crois-tu que ton *Alérion* puisse, de haut, lentement, avec son long câble, remorquer le radeau qui nous transportera ?

— Un peu hardi, fait Oréus, mais non impossible ! Combien de survivants, à peu près ?

— Moins de deux cents, déclare Xanthès.

— Alors, vous pouvez tenter.

— Plus de deux cents, dit Glania de sa voix douce. Nous n'avons pas compté les autres.

— Quels autres ? demande Olbios inquiet. Les soldats égyptiens venus hier à notre défense ?

— Tous morts ! réplique Hermos. Pas un n'a voulu s'enfuir sur les collines, malgré les fureurs de la mer. Tous sont morts au poste même qu'Hellas leur avait assigné.

— Les soldats de Knephao ne quittent jamais leur poste, affirme Hellas.

— Les pauvres gens !

— Les braves gens !

— Alors quels autres ? insiste Olbios.

— Je les ai vus, du haut de l'*Alérion*, reprend Glania, et Thébao aussi, et aussi Knephao.

— Exact ! affirme Thébao.

— Là-bas, du côté de la colline du nord, ils semblaient descendre lentement à travers les rochers.

— Et combien ?

— On ne peut juger de loin, reprend Thébao. Un groupe assez compact. Mettons une centaine : pas plus !

— Une centaine ? gémit Olbios. C'est épouvantable ! Dépêchons-nous, alors. Partons avant qu'ils n'arrivent.

Un cri de réprobation s'élève, unanime.

— Mais si le radeau n'est pas assez grand, interrompt Oréus, on pourra faire deux voyages. On tirera au sort les deux groupes. Je resterai ici avec le second.

— Pour le deuxième voyage, pas besoin du radeau, fait Hellas. J'ai l'intention de vous conduire à l'embouchure du fleuve Adour, chez les peuples de Basconie et de Biscaye que je connais bien, et Knephao les a traités si généreusement qu'ils devinrent ses amis. J'irai trouver le fameux Gaouran, véritable roi de ces contrées, roi par son influence et l'amour qu'on a pour lui. Un peu rude, un peu vif en paroles, mais d'un cœur sans détour. Il n'aimait pas Atlantis. Il l'a combattue loyalement. Mais, la paix faite, il a embrassé Knephao sur le champ de bataille : il nous donnera tout ce dont nous aurons besoin. Je réponds de lui.

— J'en réponds aussi ! affirme Knephao.

— Vous savez que les Biscayens et les Basconiens sont les plus grands navigateurs du monde, et, lui, le meilleur navigateur de la Basconie : il a déjà parcouru tout l'univers.

— Il devait même venir aujourd'hui pour la fête de l'Orient, interrompt Hermos. La tourmente de cette nuit a dû l'en empêcher et lui faire rebrousser chemin.

— Pourvu qu'elle ne l'ait pas englouti ! murmure Asmonia.

— Aucune tempête ne peut engloutir Gaouran ! affirme tranquillement Knephao.

— En tous les cas, grogne Olbios, nous restons dans l'incertitude.

— Même si, par malheur, Gaouran ne vivait plus, je réponds quand même des autres Basconiens, intervient Hermos. Je les connais mieux encore qu'Hellas. J'ai vécu de longs mois dans le golfe de Cibour : ce sont les vivants les plus généreux du monde. J'y ai connu Xambo, Buxo, Markis et tous les lieutenants de Gaouran et les marins d'Hossegor et les pêcheurs de Biarri, et les viticulteurs de Nogaro, et je jure qu'aucun d'eux ne refuserait de sauver des Atlantes.

— Courage donc, Olbios ! fait Hellas. Allez, mes amis, chercher les matériaux de notre radeau sauveur, et vous, mes amies, notre pauvre nourriture. Mais, en attendant, vous m'aidez à descendre, ainsi qu'Oréa, et nous resterons auprès d'Oréus, car je me sens encore trop faible pour me joindre à vous.

— Qu'a donc Hellas ? s'informe tout bas Asmonia à Glania.

— Ah ! le malheureux ! il a failli mourir dans sa lutte à travers les flammes. Il porte sur tout le côté gauche et sur la face une large brûlure dont il a souffert atrocement. C'est par un miracle d'énergie qu'il a pu lutter et agir dans la soirée

d'hier. Oréus, ce matin, a merveilleusement cautérisé ses plaies par un remède souverain caché au fond de la nacelle.

Cependant, sans plus attendre, Xanthès, Hermos, Amonou vont vers l'*Alérion*, duquel, par un mouvement de curiosité irrésistible, se rapprochent tous les autres, sans oser se mêler au groupe des familiers. Knephao, qui les voit venir, s'avance vers ses amis Hermos et Amonou qu'il embrasse et prend les mains de Xanthès qu'il secoue avec ardeur. Mais quel Knephao ! Où le beau capitaine tout cuirassé d'or ? Une large balafre sur les joues ; les cheveux et la barbe pleins de sang coagulé ; les vêtements humides, déchirés, une blessure à la hanche. Il boite en marchant. Il aurait l'air d'un rôdeur ou d'un mendiant, sans l'éclat toujours fulgurant de ses yeux. Et sa voix toujours sonore et bonne prend des douceurs de harpe en sourdine, pour murmurer à un groupe qui s'approche en l'acclamant :

— Mes chers amis que je ne connais pas encore, mes frères désormais, je vous prie, faites silence, ne troublez pas la pauvre Oréa encore endormie.

À ce nom prestigieux d'Oréa, tous s'arrêtent ; les femmes interrogent l'Égyptien à voix basse :

— Oréa souffre ?

— Les événements d'hier l'ont tellement fatiguée, qu'elle se trouve, maintenant, sans résistance à la douleur. Tant que son père restait à son côté, tout son effort tendait à parler encore et à paraître confiante et tranquille, mais elle défaillait à nos yeux clairvoyants.

Cependant, une voix douce et affaiblie s'élève du fond de la nacelle :

— Hellas, mon ami, aide-moi à descendre. Je veux remplacer Glania auprès de mon père.

Une telle émotion saisit les survivants que tous s'approchent en silence, comme si chacun voulait aider la fille d'Oréus. Mais Knephao, tendant ses bras forts vers la nacelle, prend Oréa qu'il dépose doucement à terre, cependant qu'Hellas, descendu lui-même, conduit la jeune fille vers la pierre où siège Oréus, à travers une double rangée d'Atlantes muets. Knephao, redevenu impassible en apparence, reste seul à garder l'*Alérion*, désormais vide, et qui frémit au vent de la mer. Hermos et Amonou s'approchent un moment et l'interrogent tout bas sur Oréa et sur Hellas.

Oréa ! Hellas ! ces deux êtres dont on a tant parlé, qu'on a exaltés, qu'on a maudits, les voilà donc brisés de lassitude, et plus faibles encore que tous les autres ? Les hommes regardent le visage d'Oréa, ravagé par tant de larmes. Les femmes regardent le visage blessé d'Hellas, où brillent toujours ses yeux vigilants. Oréus, prévenu par Glania, se lève et va vers sa fille, et celle-ci, à demi suffoquée d'émotion, tombe dans les bras de son père.

Knephao, resté seul à l'écart, s'assied près de l'*Alérion*.

— Allons, chers compagnons, fait Hermos. Pardonnez-moi si je trouble par un rappel à la vie cette minute de sublime angoisse. Mais il faut bien vivre, puisque la mort n'a pas voulu de nous. Et pour vivre, il faut partir d'ici. Je vous invite donc tous à exécuter les ordres d'Hellas.

— Et vous, mes chères compagnes, s'écrie Glania s'adressant aux femmes, suivez-moi vers le promontoire ici

proche. Je vous apprendrai comment on pêche les oursins et les fruits de mer sur mes lointaines côtes ligures.

— Et moi, interrompt Oréa, je vais avec Glania. J'ai bien souvent pêché des coquillages dans le petit port de l'Île Verte.

— Non, non, reprend Xanthès en souriant, Hellas et toi, restez avec Oréus. Vous formerez le conseil de l'Empire.

— Et vous veillerez sur Knephao qui me paraît bien agité, observe Thamoussi.

En effet, Knephao, jusque-là si calme et si indifférent en apparence, semble pris tout à coup d'une préoccupation fiévreuse. Il se lève. Il va d'un bout à l'autre de l'*Alérion*. Il monte sur une pierre, il met la main devant ses yeux, et soudain, il crie :

— Attention tous ! Voici les autres !

Scène V. – *Les autres.*

Tous se retournent. Hermos, Xanthès et Amonou eux-mêmes s'arrêtent d'agir. Asmonia et Glania, déjà parties, reviennent en courant. En effet, vers le nord, au sommet de la colline qui descend en promontoire vers la mer, des ombres mouvantes se détachent sur le ciel nébuleux. On voit au loin des êtres qui agitent des branches mortes et des lambeaux d'étoffes ; ils semblent demander un signe de paix et d'accueil. On leur répond en ouvrant les bras.

— Qui sont-ils ? s'informe Xanthès.

— Des échappés d'Atlantis, sans nul doute.

— Mais ils auraient abordé par le sud. Pourquoi viennent-ils par le nord ?

— Peut-être des voyageurs toltèques et aztèques arrivés hier pour la fête de l'Occident ! explique Thamoussi. À cause de l'encombrement du port, leurs vaisseaux avaient jeté l'ancre au nord de l'Île de Pourpre. Ils sont venus hier matin m'interroger sur le meilleur parage.

— Tu as raison, Thamoussi, reprend Xanthès. J'ai voyagé à Palanqué et je les reconnais à leur démarche cadencée et à leur stature plus haute. Ce sont pour la plupart des Toltèques de là-bas.

— Pas tous des Toltèques de là-bas, ajoute Hermos. Je vois devant eux des êtres qui, par leur allure, leur attitude et ce qui leur reste de vêtements, ressemblent bien plutôt à des gens d'Atlantis.

— Par le Soleil ! s'écrie Knephao. Je les reconnais, c'est...

Il se tait, comme si le mot serrait sa gorge.

— Certes, explique Xanthès. Je la reconnais aussi : c'est Melléna.

— Melléna !

— Et Guitché... et Barkas... et Moussor... et toute la suite...

— Sauf Belkis, toutefois... grogne l'Égyptien.

— Allons, Knephao, mon grand, dit Oréus, qui a tout entendu. Rien ne doit rester de nos antiques querelles. Il n'y a plus que des frères malheureux.

Et se dressant de toute sa taille, beau et rayonnant malgré toutes ses blessures, Hellas reprend son allure de Prince de l'Empire.

— Viens avec moi, Oréa. Allons vers eux.

Et Oréa, sans mot dire, se lève et le suit.

Les arrivants, là-bas, comme s'ils devinaient la scène, ont fait halte et attendent. Quand ils voient venir à leur rencontre Hellas lui-même et Oréa, les mains tendues, eux aussi s'avancent, Guitché et Melléna en tête. Oréa se jette dans les bras de Melléna. Hellas prend les mains de Guitché. De part et d'autre une acclamation s'élève. Thébao, à mesure, rapporte à Oréus ce qui se passe.

— Grandes âmes ! Beaux enfants ! murmure le vieillard satisfait.

Knephao, seul, dans l'émotion générale, reste à l'écart, assis sur le câble de l'*Alérion* jeté à terre ; il laisse tomber son front dans les mains comme s'il ne voulait rien voir.

Cependant, Hellas et Oréa mènent par la main Melléna et Guitché devant Oréus ; les autres suivent.

— Melléna, et vous tous, salut et bienvenue ! Tu sais tout, n'est-ce pas ?

— Oui, grand maître. Oréa m'a tout rapporté en quelques mots. Et nous aussi, nous n'avons survécu que par miracle.

Et elle raconte comment ses amis et elle, réfugiés sur la flotte toltèque, ont vu tous les vaisseaux précipités sur le sable d'une plage évasée. Eux ont pu s'échapper avant que le bâtiment ne fût emporté de nouveau par le retour offensif des ondes. Le matin, de loin, ils ont aperçu les autres survivants, mais ils n'osaient s'approcher.

— Pourquoi ne pas oser ? remarque Oréus. Nous as-tu pris pour des loups ?

— Malheureusement, gémit Melléna, nous avons tous été des loups les uns pour les autres.

— Oublions les haines ! reprend Oréa. Nous allons partir ensemble.

Et Hermos, en quelques mots, fait aux nouveaux venus le plan du départ.

— Et tu crois, Hermos, demande Melléna, que ce fragile oiseau de fer et de bois suffira pour traîner un lourd chaland capable de nous porter tous ? Qu'en pense Barkas ?

— J'en suis sûr, reprend Oréus, avec autorité.

— Si Oréus l'affirme, Melléna, il n'y a rien à craindre. Nous nous inclinons tous comme des écoliers devant lui ! répond obséquieusement Barkas.

— Oh ! l'admirable machine aérienne ! s'écrie la belle Az-tèque, redevenue soudain vibrante. Oh ! sublime Atlantis qui pouvait créer pareils miracles ! Oréus ! Oréus ! pourquoi n'avons-nous pas allié nos forces ? Quel Empire éternel nous aurions déployé !

Cependant, peu à peu, Melléna et les siens s'approchent de l'*Alérion*, et, soit par hasard, soit par calcul, celle qu'on appelait la Reine d'Atlantis se tient du côté opposé à celui que garde Knephao, immobile. Oréa et Hellas, heureux de la paix qui semble régner dans les âmes et ravis d'entendre les hymnes d'admiration qui montent vers le génie d'Oréus, accompagnent Melléna et ses amis jusqu'au frêle et formidable instrument de mort.

— Vraiment divin ! laisse échapper Barkas. Je ne croyais pas que le génie de l'homme pût aller si loin !

— Le génie de la race rouge ! précise Melléna.

— Regarde, Guitché, continue Barkas. Presque rien : un peu de fer, un peu de bois, beaucoup de toile, quelques tubes d'air liquide, et l'homme peut voler au ciel.

Hellas, à son tour, ne peut se retenir d'exalter son maître :

— Ce qu'il y a de saisissant dans cette œuvre d'Oréus, c'est l'extrême simplicité des organes. Un enfant le pourrait conduire.

Et il montre du doigt les divers appareils au repos et fait jouer les principaux rouages. Melléna, les yeux flamboyants de curiosité, suit tous les mouvements de la main d'Hellas. On dirait qu'elle veut bondir dans la nacelle, tant elle y semble attirée de tout son corps.

Mais de l'autre côté du grand oiseau, Knephao se dresse, attentif. Il a tout vu. Son vieil instinct batailleur le met en garde contre l'exaltation imprudente de son ami.

— Hellas, tu oublies que les heures passent ! Et le radeau, crois-tu qu'il se fera tout seul ?

— Très juste ! acquiesce le Prince de l'Empire, frappé par ce rappel suggestif à la réalité.

Et il cherche des yeux Hermos qui, déjà, un peu plus loin, organise les hommes en deux groupes. Alors Hellas, se tournant vers Guitché et les autres, dans le dessein de les éloigner de l'*Alérion* :

— Et vous aussi, vous nous aiderez ? Toi, Barkas, le meilleur des constructeurs, tu nous donneras des conseils précieux.

— Hellas et Knephao ont raison, répond Moussor. Vivons d'abord, nous rêverons ensuite.

Et il prend sous le bras Barkas, flatté qu'Hellas l'ait traité en maître. En face, Knephao, le front ridé d'inquiétude, suit tous les mouvements des nouveaux venus.

— Et toi, Melléna, glisse Barkas, ne veux-tu pas aider nos compagnes à chercher des coquillages ? N'as-tu donc pas faim ?

Mais Melléna n'a rien entendu. Elle reste visiblement absorbée :

— Et là, au fond, dans la nacelle, dans ce coffre, qu'y a-t-il donc ?

— Tous nos trésors, Melléna. Des livres, des formules scientifiques, des instruments, des inventions, des œuvres...

— Tout Atlantis enfin !

— Ou du moins tout ce qu'il en subsiste !

— Et tout cela, qu'en ferons-nous ?

— Ce qu'il faut en faire : l'éducation du nouveau monde.

— Du nouveau monde ? s'exclame Melléna, comme redressée d'un mouvement félin.

— Eh bien, oui ! Il faut bien que la civilisation continue !

— Et c'est pour ces Faces de Lune que la grande Atlantis aura trouvé tant de choses ?

Moment de silence et d'embarras. Le conflit renaissant remplit les assistants de stupeur. Les équipes, déjà organisées par Hermos, s'arrêtent de partir. Alors, la voix mâle et impérative de Knephao s'élève :

— Il n'y a pas en Orient que ce que tu appelles des Faces de Lune, qui d'ailleurs nous valent. Il y a aussi les frères et les fils des Atlantes : les Égyptiens.

— Et c'est pour l'Égypte à peine née que la race rouge aura travaillé des siècles et des siècles ?

— La race égyptienne est fille d'Atlantis.

— Mais la race toltèque est sa mère !

— La civilisation va vers l'avenir et non vers le passé ! tranche Hellas.

À ces mots décisifs, un silence se fait de part et d'autre. Le conflit s'élargit. Déjà, les groupes se rangent et s'agitent. Barkas, Guitché, Moussor et leur suite entourent Melléna. Mais Oréus, l'aveugle, devine tout :

— Silence ! Allez-vous encore vous battre pour des rêves, quand nous ne savons pas si nous vivrons demain ?

— L'*Alérion* n'est pas un rêve, réplique Melléna. Seule réalité qui subsiste d'Atlantis. Fleur suprême de son génie. Nous y avons tous droit.

— Soit donc ! Mais l'*Alérion*, qui l'a fait ?

— Toi ! s'écrient en chœur presque tous les assistants.

— Les objets qu'il renferme, qui les possédait, qui les a recueillis ?

— Toi !

— J'ai donc le droit d'en disposer le premier. Avez-vous confiance dans mon esprit de justice ?

— Oui !

— Oui, répète Melléna.

— Alors, je décide. Ce que j'ordonne sera-t-il fait ?

— Ce sera fait, affirment les Atlantes.

Melléna se tait et se rapproche de l'*Alérion*. Alors, Oréus, d'une voix lente et grave :

— Je décide donc que l'*Alérion*...

Scène VI. – *Un vaisseau.*

Mais à ces mots, des cris joyeux et stridents de femmes se font entendre. Ce sont Glania, Asmonia, toutes les autres qui accourent bondissantes et agitant les mains :

— Sauvés ! Sauvés ! un vaisseau !

— Un vaisseau ? clament les assistants qui, en un instant, se précipitent vers la mer en poussant haut des appels d'allégresse.

— Sauvés ! sauvés !

Et Hellas lui-même, et Oréa elle-même, s'écartent d'Oréus. Et Guitché aussi, et Barkas, et les autres :

— Un vaisseau ! un vaisseau !

Et voici, en effet, que des voiles apparaissent à l'horizon ; pas un vaisseau, mais trois au moins se détachent sur le ciel. Il ne reste plus autour d'Oréus immobile et ému, lui aussi, que Thébao qui lui sert de guide et Knephao demeuré près de l'*Alérion*. Thébao lui-même, attiré par la curiosité, a mis ses mains au-dessus des yeux et regarde l'horizon. Quant à Mel-léna, on ne la voit plus.

Subitement, un cri d'effroi part de la gorge de Thébao. Knephao n'a que le temps de se précipiter sur le câble de l'*Alérion* soulevé. Hellas et Oréa se retournent également en poussant des clameurs d'appel. L'*Alérion* a quitté la terre. Il plane d'abord, puis il s'élève lentement. Ceux qui s'en allaient vers la mer font volte-face, ne comprenant pas tout de suite. Mais la vérité éclate bientôt.

Melléna, agile et habile, ayant gardé la souplesse et la rapidité de son ancien métier de danseuse, a profité du moment où toutes les attentions se tendaient vers les vaisseaux signalés ; alors, escaladant la nacelle et manœuvrant le gouvernail, elle s'élance dans les airs où maintenant elle tente de voler. Mais quelqu'un s'efforce de résister : c'est Knephao cramponné au câble. Un instant, il semble que le géant retienne l'appareil hésitant encore. Mais la terrible machine entraîne l'Égyptien qui ne veut pas lâcher prise. Les assistants éperdus lui crient de renoncer ; quelques-uns se précipitent à son secours, mais trop tard. Quant à lui, effrayant de volonté, il résiste toujours, accroché de toute son énergie à ce qui reste de la gloire atlante, jusqu'à ce que, arraché de terre, enlevé à plusieurs brasses au-dessus du sol, il tombe comme une masse sur un tas de pierres, tandis qu'un cri d'horreur s'échappe de toutes les poitrines et que l'*Alérion*, allégé, monte en plein ciel dans un élan vertigineux.

Hellas, Hermos, Xanthès, Amonou, Olbios lui-même et tous les hommes, sans rien dire, la gorge serrée, courent vers l'endroit où gît le géant immobile. Est-il mort ? Non, il respire, il parle même, mais il ne peut se mouvoir, les reins brisés. Hellas, Hermos, Xanthès, Amonou et Olbios le prennent doucement pour le transporter sur le sable, hors des pierres. Le malheureux, au moindre cahot, pousse de déchirantes clameurs.

— Pour que Knephao crie, comme il doit souffrir ! observe Oréus.

— Il va mourir ! sanglote Oréa.

— Conduis-moi vers lui, ma fille.

Cependant, Hellas et Thébao d'un côté, Guitché, Barkas et leurs amis de l'autre, suivent dans les nues l'*Alérion* parti à toutes ailes vers l'occident. Il est si loin déjà qu'il a dépassé certainement les limites de l'île et il doit voler en plein sur la mer.

— Cette Melléna, demande Thébao, va-t-elle porter vers l'occident les trésors amassés par Oréus ?

— Qu'importe ! soupire Hellas d'un geste découragé. Que cet instrument maléfique s'en aille où elle voudra !

Et un sanglot s'échappe de sa poitrine, tandis qu'il se détourne pour cacher ses larmes. Mais deux cris stridents lui font relever la tête. Guitché et Barkas lancent leurs bras éperdus vers le ciel. Là-haut, on voit l'*Alérion* tournoyer sur place : il semble que des fumées s'envolent de ses ailes. Il descend, il monte, il descend encore ; soudain il pique tout droit dans la mer et disparaît derrière la ligne de l'horizon. Amonou et quelques jeunes gens alertes courent au sommet d'une petite colline toute proche d'où l'on domine l'Océan, et ils aperçoivent, sur les ondes lointaines, des débris épars, derniers vestiges de ce que fut la science atlante.

Quelques jeunes gens s'écrient :

— Pauvres secrets d'Atlantis : perdus pour toujours !

Mais Hermos, pris de pitié, leur répond :

— Mes amis, inclinons-nous, il y a parmi nous un être qui souffre et un autre qui va mourir.

Et les Atlantes voient d'une part Guitché qui a posé son front sur l'épaule de Barkas, et, d'autre part, Knephao déchiré de douleurs, qu'Hermos et ses amis ont déposé sur le sable.

— Pauvre Guitché ! fait doucement Oréus à l'ancien maître de l'or qu'il entend pleurer près de lui. Notre portion de douleur n'était pas complète encore : tu viens de perdre la femme que tu aimes, et moi un ami pareil à mes enfants. Tous deux meurent héroïquement et follement à la poursuite de leur rêve de gloire : l'une pour porter aux siens ce qu'elle croyait la grandeur d'Atlantis ; l'autre pour sauver et garder cette fausse grandeur. Tu as le droit, Guitché, de te montrer fier de ta femme. Elle avait une âme de feu !

Ayant de sa voix chaude réconforté son ancien ennemi, il s'adresse à Oréa qui le guide :

— Conduis-moi, sans bruit, ma fille, vers ce qui reste de notre admirable Knephao.

— Il en reste encore assez, soupire le géant, pour qu'il se réjouisse de ta présence et te demande, avant de mourir, la bénédiction de tes paroles divines.

Scène VII. – *La mort de Knephao.*

Knephao, en effet, gît immobile sur un lit d'algues, que sont allés cueillir à la hâte Glania, Asmonia et Amonou ; et on a disposé ce lit juste aux pieds du père et de la fille. Hellas, un genou en terre, soutient dans ses mains la tête de son ami. Hermos et Xanthès, avec des gestes lents et doux, enlèvent petit à petit les vêtements du blessé, pour que Thébao examine sa blessure.

— Mes pauvres amis, murmure le géant, vous vous donnez bien du mal inutile. Je connais la mort ; elle a passé si souvent près de moi ! J'ai vu tant de mourants sur les champs de bataille ! Je sais mon sort. Il y en a pour peu d'instants...

Or, Thébao, qui vient d'examiner les reins et la poitrine, ne peut dissimuler son inquiétude.

— Bon Thébao ! souris donc... Pourquoi cette tête sinistre ? Crois-tu que la mort me fasse peur ?

Cependant Oréus s'assied sur une pierre, à côté du géant, et Oréa de l'autre côté.

— Merci, dit Knephao. Voici le seul remède dont j'aie besoin !

Et il leur demande de prendre, chacun, une de ses mains. Tout mouvement qu'il fait lui arrache des plaintes qu'il refoule aussitôt.

Et Glania, aidée d'Hellas, amasse contre son corps tout un amas d'herbes marines.

— Glania, ma petite fille, tu as vu les vaisseaux arriver ? Sais-tu d'où ils viennent ? Si ce pouvaient être ceux de mon

ami Gaouran ! Je mourrais rassuré et heureux ! Va voir, Glania...

Et la Ligure court en hâte vers la plage : un seul vaisseau, maintenant, apparaît. Les autres, sans doute, vont explorer les parages de la ville morte. Celui qu'on voit porte cinq grands mâts chargés de voiles. Une des voiles, celle du mât de proue, porte au beau milieu une étoile à sept branches, toute rouge.

— C'est lui ! s'exclame l'Égyptien. C'est l'insigne de Gaouran. Il avait du reste promis de venir. Ah ! mes amis, quel bonheur !... Je puis mourir tranquille maintenant : vous êtes sauvés, non seulement sauvés, mais dans les mains de l'homme le plus loyal qui soit dans tout l'Orient. Thébao ! Thébao ! donne-moi assez de vie pour que je ne meure pas avant de vous voir confier à cet homme brave.

— Avant toute chose, interrompt Thébao, ne t'anime pas ainsi. Oréus, calme la folle joie de Knephao !

Mais Oréus ne répond pas. Depuis qu'il tient dans ses mains les mains de Knephao mourant, on dirait, à voir sa poitrine s'agiter, qu'une âme inconnue souffle dans son âme. Ses yeux morts semblent fixés sur un point mystérieux de l'espace. Cet aveugle paraît contempler l'invisible. Oréa seule apaise Knephao de sa douce voix chantante :

— Notre grand frère Thébao a raison, reste immobile. Ton ami Gaouran va débarquer. Nos jeunes gens courent au-devant de lui et te l'amèneront.

— Avec lui, Oréa, Hellas et toi pourrez aller chez les Pélasges. Xanthès, si tu le veux, il te conduira dans les pays étrusques. Vous les Aztèques, il vous fera partir vers l'Occident. Et toi, Hermos, et toi, Thébao, il vous débarquera dans

ma belle Égypte, où doit revivre l'âme d'Atlantis. N'est-ce pas, Oréus, n'est-ce pas que mon Égypte sera belle ?

Alors, comme si ces mots achevaient de suggérer chez le grand vieillard la vision de ses yeux aveugles et de son âme illuminée :

— Je la vois, ton Égypte ; je vois l'avenir, Knephao ; l'inconnu me parle !

Tous se taisent. Knephao, lui-même, s'arrête de soupirer et serre plus fort dans sa main, la main de l'aveugle.

— Je vois rayonner sur les bords du Nil des cités aux cent portes et des capitales aux temples d'or, où renaîtra la splendeur d'Atlantis. Je vois un peuple fort dresser, aux pieds du Sphinx, une chaîne de Montagnes Saintes, qui fera jusqu'à la fin des siècles l'étonnement du nouvel univers. Je vois toutes nos sciences, toutes nos sagesse, toutes nos poésies, gardées jalousement au fond des cryptes sacrées. Je vois une nation glorieuse devenir, par ses hiérophantes, l'éducatrice du monde nouveau. Je vois le Sphinx gouverner la terre...

— Gloire ! Gloire ! s'exalte Knephao...

— Oh ! que vois-je ? gémit Oréus, dont se soulève la poitrine oppressée. Les hordes de pasteurs venus de pays sauvages s'abattent sur le grand Nil. Tout est ravagé. Tout est bouleversé. Tout est détruit. Atlantis de nouveau s'écroule. Le Sphinx disparaît sous le sable mouvant...

— Pitié ! Pitié ! soupire Knephao.

— Mais les siècles passent et tout renaît. Les Égyptiens reprennent la terre. La science et la foi rejaillissent du fond des cryptes. Le Sphinx resurgit du sable. L'Égypte redevient l'éducatrice du monde futur.

— Dieu d'Oréus, protège-nous ! prie Knephao.

— ... Or quelque chose d'entièrement nouveau apparaît à l'horizon du monde : quelque chose que nous avons ignoré... Que vois-je ? Le Sphinx ! Le Sphinx ! Un beau soir plein d'étoiles... Dans des milliers, dans des milliers d'années... Une vaste solitude s'étend autour de la statue de granit rougie par les soleils et par les sables brûlants... Une femme plus belle et plus douce qu'Oréa... Elle porte dans ses bras un enfant qu'elle cache. Elle s'enfuit loin des persécuteurs... Elle s'arrête aux pieds du Sphinx. Elle pose l'enfant qui dort contre la poitrine de granit et l'enfant s'éveille... Oh ! quels yeux ! quels regards ! Ce n'est plus un homme : c'est Lui, celui que nous avons appelé en vain pendant cent et cent siècles. — L'Enfant Dieu... Le Dieu... Gloire ! Gloire ! Knephao, nous pouvons mourir !

À ces mots, le vieillard courbe la tête et Thébao le prend dans ses bras, épuisé de force. Un murmure d'angoisse parcourt l'assemblée. Knephao, les yeux radieux, semble à son tour regarder l'avenir.

Or, voici que dans l'émotion générale, un homme qu'on n'a pas encore aperçu s'approche lentement de Knephao, conduit par Glania. À peine arrivé devant le corps du héros étendu, il s'agenouille et touche le bras du géant : c'est un homme à peau blanche, de haute taille, aux larges épaules. Il a les yeux bleus, la barbe et les cheveux blonds mêlés de fils d'argent, et son regard révèle une douceur attristée.

— Gaouran ! soupire Knephao dont la voix faiblit. Maintenant je puis partir en joie !

— Non partir, dit le nouveau venu qui parle atlante avec un accent étrange. Non partir, mais rester... Espère ! j'ai dans mon vaisseau des élixirs qui te ressusciteront !

— Gaouran, Gaouran, il n'y a pas d'élixirs pour des reins brisés ! Mais que je suis donc heureux de te voir !... Mes amis, mes amis, voici Gaouran... Adieu, tous !...

Et le corps du géant, agité d'un spasme suprême, tombe inanimé sur son lit d'algues vertes. Gaouran pose son oreille sur son cœur :

— Fini ! Knephao fut...

Hellas baise l'Égyptien sur le front. Oréus, en tâtonnant, lui met une main sur la poitrine. Oréa pleure. Glania sanglote. Mais Gaouran, bien que tremblant lui-même, veut réagir contre l'abattement général.

Scène VIII. – *Les funérailles.*

— Grand Oréus, que je ne connais pas, il suffit de te voir et surtout de t'entendre pour deviner en toi le maître des maîtres, malgré tes yeux blessés. J'écoutais tout à l'heure, emportée en plein ciel, la prophétique inspiration de l'invisible. Oui, oui, maître incomparable, un frais avenir s'ouvre encore pour tes enfants. Ils viendront dans nos plaines et dans nos montagnes, traités comme nos propres frères et ceux qui voudront se disperser dans le vaste monde, je les y mènerai.

— Merci, Gaouran, je te connais aussi sans te connaître. Je ne pourrai jamais te voir ; mais je te sais fort et bon, et le père de tout ton peuple. Hellas et Knephao m'ont tant parlé de toi ! Cependant ne m'appelle plus maître : il n'y a plus désormais qu'un seul maître pour nous tous, et c'est toi.

— Soit donc ! Puisqu'il le faut, Oréus, et que tu l'ordonnes, j'accepte d'être provisoirement votre maître, ou, plutôt, votre guide. Et tout d'abord, il faut que vous changiez de vêtements : vous n'avez sur vous que des haillons sordides, trempés de pluie et souillés de boue.

Et quittant le groupe sans autre façon, il va trouver plus loin deux de ses lieutenants, avec lesquels il s'entretient à voix basse.

— En voilà un ! grogne Olbios. Il ne fait que parler et puis il nous laisse ! Quels bavards, ces Basconiens !

— Rassure-toi, Olbios, affirme Hellas. Si Gaouran nous laisse, c'est pour s'occuper de nous. Il sait parler, mais il sait agir mieux encore.

En effet, voici revenir Gaouran, suivi de ses deux lieutenants Xambo et Buxo, lesquels, à leur tour, font avancer plusieurs matelots aux épaules chargées de fardeaux qu'ils jettent à terre.

Les Atlantes émerveillés voient se répandre des vêtements de laine fine et de lin pur.

Puis Gaouran, prenant lui-même une tunique blanche et un manteau rouge :

— Glania, ma petite, aide-moi à vêtir Knephao. Qu'il entre au tombeau paré comme un roi, car il s'élevait plus haut qu'un roi.

Cependant, hommes et femmes, s'étant changés à l'écart, se groupent autour de Gaouran, transfigurés par la sensation douce du linge neuf et enchantés de cet homme qui prévoit tout comme un dieu.

— Buxo, Xambo, maintenant, faites avancer le pavois et les bannières.

Et dix hommes apportent sur leurs épaules un pavois de bois blanc, recouvert de feuillages et de fleurs, sur lequel on dépose pieusement Knephao ; et les dix hommes, à pas lents, précédés de Buxo et de Xambo et d'un groupe de matelots portant des insignes, se mettent en marche vers le promontoire. Derrière le héros, Gaouran fait placer Oréus que guident Oréa et Glania ; lui-même suit avec Hellas et Hermos ; puis viennent Thébao, Xanthès, Thamoussi et les autres, spontanément rangés trois par trois. Le cortège s'avance avec lenteur.

Gaouran, d'une voix restée chaude et profonde, donne un signal et aussitôt les hommes placés en tête entonnent un

chant funèbre basconien, d'une ampleur et d'une simplicité si émouvantes, que les Atlantes, tous musiciens, sans rien comprendre aux paroles, se prennent à bourdonner l'air en marchant à pas lents et mesurés.

Mais voici que Buxo et Xambo ont fait halte, et tout le cortège s'immobilise... Devant eux une grotte s'ouvre au fond de laquelle flambent des torches tenues par des matelots. Le corps de Knephao, soulevé du pavois, est porté à bras dans la grotte. Les Basconiens restés dehors s'agenouillent ainsi que les Atlantes. Une psalmodie lugubre et monotone accompagne la mise au tombeau ; mais plus lugubre encore le sanglot des femmes. Oréus, les yeux brûlés par les larmes, s'écrie d'une voix qui tremble :

— Adieu, Knephao, adieu celui qui, seul, aurait pu sauver Atlantis !

— Adieu le dernier des héros ! ajoute Hellas.

— Non le dernier, reprend Gaouran. Il y en a d'autres parmi vous qui accompliront bien des prouesses !

Et, pour mettre terme à cette scène de douleur, dont lui-même se sent chaviré, Gaouran donne l'ordre de murer la grotte à l'aide d'un large bloc de pierre que dix de ses hommes ont peine à manier. Et sur la pierre, on a déjà gravé en atlante et en basconien :

À KNEPHAO. PREUX SANS SOUILLURE

— Merci, Gaouran, fait Hellas. Il ne pouvait rêver plus belles funérailles.

— Il les méritait, répond Gaouran. Lui seul a su nous vaincre !

Puis s'adressant aux Atlantes, restés comme anéantis devant la tombe close :

— Fils d'Atlantis, allons, ne pleurons plus. Knephao lui-même nous l'eût interdit. Grand soldat, il avait pour métier de mourir. Il a fait son métier magnifiquement, et comme il aimait à le répéter tant de fois dans sa tranquille bonhomie : il faut bien que tout le monde meure !

— Même les mondes !... soupire Oréus.

— Un monde meurt, un monde naît, réplique Gaouran dont la sérénité est revenue.

— Et tout recommence ! achève Hellas qui, d'un geste brusque et résolu, s'arrache à la contemplation mélancolique de la pierre éloquente derrière laquelle Knephao dort pour toujours.

— Allons, mes enfants, reprend Gaouran qui veut réagir, notre vaisseau ce soir sera prêt à démarrer. En attendant, si vous mangiez un peu, vous devez mourir de faim ?

Scène IX. – *Le repas.*

Alors, donnant l'exemple, il marche à grands pas vers un amas de rochers, dans une espèce de cirque ombreux et frais où jadis les Atlantes allaient s'étendre sur le sable, après le bain. Là, ils trouvent sur des blocs de pierre quelques plats, quelques écuelles, quelques coupes, tout un petit repas préparé ; une odeur de pain frais et de fruits savoureux vient caresser les narines de ces pauvres survivants restés sans manger et sans boire depuis la veille.

Et s'en allant de groupe en groupe, Gaouran et Xambo distribuent à chacun des galettes blanches à croûte dorée qu'on vient d'apporter toutes fraîches et de petites terrines contenant des viandes confites, tandis que Buxo verse du vin.

— Oh ! ce vin ! dit Hermos. Voici, Xanthès, qui vaut infiniment mieux que tous les vins étrusques célébrés dans tes vers !

— C'est notre vin de chaque jour, répond Gaouran avec modestie. Nous le récoltons sur les collines qui longent le fleuve Garo.

Miraculeux retour de la nature humaine ! Ces gens qui viennent d'assister, témoins et victimes, au plus effroyable des cataclysmes, ces gens qui, tout à l'heure encore, pleuraient au tombeau de leur héros bien-aimé, les voici qui s'abandonnent graduellement à l'envahissement de la joie physique et qui se laissent entraîner vers une espérance nouvelle par l'infatigable animateur leur apportant dans ses paroles et dans ses gestes toute l'âme de son heureux pays.

— Gaouran, ô tentateur, dit Xanthès, pourquoi nous enchanter de tes boissons magiques ? Tu veux donc nous forcer d'oublier Atlantis ?

— Et quel courage il me faudra, ajoute Hellas, pour quitter ton pays et m'en aller chez les Pélasges !

— N'y va donc pas et reste avec nous ; où vivras-tu plus heureux ?

— Et mon œuvre ?

— Quelle œuvre ?

— L'Empire à refaire.

— Fou ! s'exclame Gaouran. Plus fou qu'un amoureux ou qu'un joueur de sistre ! Quel besoin as-tu de fonder un empire pour qu'il s'écroule un jour comme celui d'Atlantis ? Tu n'as donc pas entendu les prédictions du grand Oréus ? Pauvres rêveurs ! Vous voilà quelques survivants éperdus, sans armes ni foyer, et vous parlez encore d'aller soumettre des peuples ? Toujours les mêmes ! Toujours les ennemis des autres ! Toujours vos propres ennemis !

Et soulevant ses larges épaules, il s'en retourne sans plus rien dire vers le vaisseau.

Revirement soudain dans les âmes des pauvres Atlantes. Leur joie d'un moment est toute chavirée. Ivresse du grand air, du vin et de l'espérance, tout tourne à la tristesse ou à l'aigreur !

— Alors, gronde Xanthès, il trouve juste la fin d'Atlantis ?

— Il trouve injuste notre orgueil, fait Oréa, et il a peut-être bien raison.

— Avec tout ça, nous avons bien travaillé, gémit Olbios, en regardant Hellas avec fureur. Voilà Gaouran qui nous abandonne. Plus d'*Alérion*, plus de vaisseau ! Il ne nous reste plus qu'à mourir ici. C'est fait.

Mais Hellas qui, depuis quelques instants, s'agite impatient et nerveux sur place, bondit tout à coup et se dirige en hâte vers Gaouran qui continue sa marche vers la mer. Une curiosité angoissée pèse sur tous les assistants.

— Hellas ! où vas-tu ? s'écrie Oréa.

— Laisse-moi, laisse-moi... J'aime mieux mourir en Atlante, que vivre quelques jours par la charité des Barbares.

Et il s'apprête à reprendre sa course. Mais une voix impérieuse l'arrête et fait taire tous les murmures environnants.

— Hellas ! reviens ici... J'ordonne !

Scène X. – *Trois hommes.*

C'est l'aveugle dressé de toute sa hauteur et qui, revêtu par Gaouran d'une magnifique tunique brodée d'or, paraît, malgré ses yeux morts, plus majestueux que jamais. Et comme Hellas n'accourt pas tout de suite :

— J'ordonne, Hellas, entends-tu ? Et c'est déjà trop qu'à ma voix tu aies hésité un seul instant.

Et, cette fois, dompté par une force irrésistible, l'ex-Prince de l'Empire retourne près du vieillard, tête basse, murmurant un seul mot :

— J'obéis...

— Bien, mon enfant. Tu as maîtrisé ton orgueil.

Silence de tous côtés. Alors, Oréus, la voix plus douce :

— Hellas, mon fils, rappelle-toi ton désespoir de ce matin, quand tu voulais te jeter du haut de l'*Alérion* et que Knephao t'en a empêché. Tu te sentais si coupable que tu voulais mourir pour expier tes fautes, les fautes de ton orgueil, disais-tu. Et je t'ai répliqué que nul n'avait le droit de se châtier soi-même. Si châtement il faut, le châtement viendra des autres. Car c'est toujours des autres qu'il doit venir.

— Je l'attends, maître.

— Et le voici. Je te le donne, moi qui t'aime plus qu'un fils. Car je devine ce que tu souffres à m'entendre t'humilier devant les autres.

Tous se taisent. Hellas, immobile, garde les yeux baissés.

— Hellas, mon fils, tu as été, tu es un grand coupable. Non pour avoir jeté la mort sur Atlantis, car tu ne savais pas. Tu croyais sauver la ville. Ton bras devenait le bras du destin.

Un grand soupir de soulagement s'échappe de la poitrine du jeune homme et un murmure d'approbation parcourt l'assemblée.

— Mais tu fus, tu es, tu resteras, peut-être, un grand coupable, car tu as rêvé l'empire du monde : tu as voulu le posséder, tu as cru le posséder.

— Si tu avais lu au fond de mon rêve, tu y aurais lu l'amour pour l'humanité !

— Ah ! le voilà donc le mot perfide, le mot criminel, le mot de la bête qui se croit divine ! Posséder le monde, pour l'améliorer ! Soumettre les hommes pour les sauver ! Ô vanité !... De quel droit, Hellas, te croyais-tu destiné à conduire l'univers ? Ton propre génie ? Divin génie, vraiment, qui dure quelques lustres à peine et qu'un mauvais rhume ou qu'un simple chancre peut d'un jour à l'autre jeter au néant.

— Oh ! mon maître !

— Quand on aime les hommes, Hellas, on ne les conquiert pas, on se donne à eux ; on ne les fait pas souffrir, on en souffre ; on ne les tue pas, on meurt pour les sauver. Ce n'est pas l'humanité que tu aimes, c'est ton rêve d'humanité, et ce rêve s'appelle le délire de ton orgueil.

— Pitié, maître !

— La pitié, mon fils, c'est de te parler selon la justice, pour que tu ne recommences pas, pour que personne ne recommence jamais. Illusion, du reste ! On recommencera toujours ! La bête immonde qui souffle au fond de nos âmes crie

plus fort que l'esprit divin qui nous appelle. Mais tôt ou tard, l'esprit divin finit par l'emporter. Il l'emporte aujourd'hui. Vous tous qui pouvez voir, contemplez ce qui reste de votre Empire...

Un cri de protestation et de douleur s'élève de toutes les poitrines. Oréa cache ses larmes. Hellas met ses deux mains sur sa face convulsée. Xanthès supplie :

— Épargne-nous, maître. Pourquoi ta colère contre nous aussi ?

— Contre vous tous et contre moi-même ! Hellas sans doute fut le plus coupable par l'excès même de son génie, parce que, plus que tout autre, il a incarné l'âme d'Atlantis. C'est Atlantis la grande coupable et elle a mérité son châtiement.

— Non ! Non !

— Elle l'a mérité, je le confesse !

Silence.

— Rassurez-vous : d'ailleurs, il en viendra de même à tous les empires. Seulement, au lieu de s'écrouler d'un seul coup, en pleine mer, comme Atlantis, ils s'enfonceront lentement dans le sang et dans la pourriture.

Silence.

— Maintenant, Hellas, il faut que ton châtiement soit complet. Ton châtiement et le nôtre. Tu vas aller immédiatement vers Gaouran et lui demander pardon au nom d'Atlantis.

— Pardon ? Jamais.

— Jamais ?... Alors, j’y vais, moi ! Conduis-moi, Glania, seul être vraiment pur dans cette humanité vaniteuse.

— Et moi, mon père, ne puis-je t’accompagner ?

— Reste avec Hellas, ma fille. Restez unis pour toujours. Viens, Glania.

Et Oréus, à pas lents, le bras appuyé sur l’épaule de la Ligure, se dirige majestueusement vers le navire.

Alors Hellas, métamorphosé, sortant de son mutisme, s’avance vers le vieillard, se courbe pieusement, baise le pan de sa tunique et s’écrie :

— Non, pas toi, mais moi ! Tu as raison !

Xanthès fait un mouvement comme s’il s’apprêtait à protester. Mais Hellas, sans attendre :

— Tu as raison, mon père. Je t’entends. Mes yeux s’ouvrent. Je ne vais pas demander pardon à Gaouran ; je vais mieux faire.

— Prends garde encore à l’orgueil ! gronde Oréus d’un ton radouci.

— Oui, je ferai mieux. Je vais lui jurer que dans mon bel Orient pélasgique, je ne fonderai pas un nouvel empire, mais une harmonieuse union de cités libres, selon la manière des Biscayens, des Basconiens et des Cantabres.

Et dans un de ces mouvements irrésistibles de son génie, il s’élance à la course vers la grève, sans que personne n’ait le temps de le suivre, ni même de lui dire un mot.

— Quel brave être ! chuchote Oréus, à qui Glania décrit ce qui se passe.

Or, voici que du bateau descendent sur la rive une troupe d'hommes portant des faisceaux de bois sur l'épaule, et qui viennent au-devant d'Hellas, précédés par Gaouran.

Hellas, qui a couru avec une agilité d'adolescent, s'arrête à quelques pas de Gaouran. Il tend une main vers lui. Le Basconien tend les deux siennes. Ils se précipitent l'un vers l'autre. On voit Gaouran qui, par deux fois, serre Hellas sur sa poitrine ; puis il lui tape familièrement sur l'épaule, et tous les deux, bras dessus, bras dessous, s'avancent maintenant à la tête des matelots. Gaouran, la face épanouie, éclate en un bon rire moqueur.

— L'histoire est bien bonne, fait-il. Il paraît que vous m'avez cru fâché contre vous ?

— Mais il y aurait eu de quoi ! répond Oréus en souriant.

— De quoi ? Pourquoi ? Parce que nous n'étions pas tout à fait d'accord sur la manière de gouverner le monde ? Alors, quand vous vivrez avec nous, vous en entendrez bien d'autres ! Nous nous chamaillons tous les soirs, dans nos vallées de Basconie ; cela ne nous empêche pas de nous aimer.

Puis, se retournant vers le vaisseau, il frappe dans ses mains et jette un signal :

— Allons vite, tous vers la mer ! Le reflux va descendre. Voici l'heure du départ. Tout est prêt.

Scène XI. – *Vers l'Orient.*

Et les matelots s'avancent portant sur leurs épaules de larges planches, sur lesquelles les femmes et les vieillards sont emmenés jusqu'aux barques, et, de là, au beau vaisseau qui fait l'admiration d'Hellas.

— Maintenant, mes amis, vous voici chez moi, ou plutôt chez vous. Xambo a tout préparé pour recevoir dignement les survivants d'Atlantis.

Et sans un mot de plus, il s'en va d'une hâte tranquille, vers la haute dunette, cependant que, l'ancre levée, le bâtiment prend déjà le large.

— Gentils Atlantes, dit Buxo, à qui Gaouran a confié ses hôtes, si vous avez sommeil, voici vos dortoirs ; si vous avez faim ou soif, voici la salle familiale où vous trouverez des pâtés de Sos, des fruits de la Gaoure et du vin de Nogaro.

Mais une vague inquiétude se manifeste chez les passagers. Les Atlantes, en effet, soit isolément, soit en groupes, comme en cachette, se dirigent vers la poupe. Xanthès, Hermos, Thébao, Amonou, jusqu'à Hellas lui-même, abandonnent peu à peu le grand vieillard, qui sent autour de lui peser la solitude.

— Où vont-ils, ma fille ?

— Un sentiment plus fort que la faim et le sommeil les domine : ils veulent revoir Atlantis qui doit paraître au couchant, sitôt que nous aurons dépassé l'archipel des petites îles.

— Les pauvres êtres ! Comme je les comprends ! Va donc les rejoindre, Oréa, laisse-moi seul pour un moment.

— Oh ! mon père ! te quitter ?

— Et toi, Glania ?

— Tu permets, maître ?

— Cher petit oiseau d'orage, vole donc vite avec eux.

Et Glania court se joindre aux Atlantes, groupés à l'arrière, les yeux fixés vers l'horizon où déjà descend le crépuscule.

Mais Buxo intervient auprès d'Oréus.

— Grand maître, au nom de Gaouran, je te demande une faveur : les parages que nous traversons ne sont pas sans danger, à cause de tous les débris flottant au hasard ; un trop lourd groupement à l'arrière dérange le service et la stabilité du bateau. Il n'y a que toi qui puisses les ramener doucement.

— J'ai compris, mon ami. Et Gaouran, où est-il ?

— Là-haut, sur la dunette. Il observe les vents, l'atmosphère et l'horizon. Il veut savoir quel temps il fera demain.

— Quel homme ! laisse échapper Oréa. Toujours en action !

— L'homme ! dit Oréus.

Oréa, cependant, conduit son père jusqu'à la poupe, où déjà des cris, des pleurs et des appels éperdus s'échappent de toutes les poitrines : au loin, dans l'occident tout noir de nues amoncelées, Atlantis gisante semble dormir sur l'Océan funèbre. Ce qui reste de toits effondrés, de palais ouverts, de

coupoles fendues, se détache sur le ciel sombre où le soleil invisible jette néanmoins des bordures de pourpre.

— Regardez, remarque Xanthès, le soleil existe encore !

— Pour d'autres peut-être, pleure Asmonia, mais plus pour nous !

— Espère, Asmonia, espère en l'avenir !

— Ah ! qu'espérer devant pareil désastre !

Et elle tend les bras vers l'horrible occident.

Immense, infinie, la ville morte paraît plus imposante que la Cité qu'ils ont connue. Tout l'horizon de l'ouest en est traversé. Des masses confuses dont on ne sait de loin quelle en est la matière ondulent sur les flots aux reflets phosphorescents.

— Atlantis ! Atlantis ! répètent en chœur les survivants accrochés aux cordages.

— Misérables ! fait Hermos. Voilà un jour à peine que tout cela est fini, et nous avons mangé, et nous avons bu, et nous avons ri, et nous avons presque chanté !

— Et nous chanterons bien plus encore, observe Xanthès ; l'homme n'a pas la force de souffrir toujours !

— Nous sommes trop favorisés, s'écrie Asmonia. Nous n'avons pas assez pleuré, pas assez expié... Ah ! quelle peine nous réserve l'avenir ?

— Le souvenir... soupire Hellas.

Mais le soleil, qui transparaît à travers les nues, étend sur l'horizon un large rideau de pourpre où se détachent encore

les restes d'Atlantis déchiquetée. Et sur la mer, d'un violet sombre, tombe la nuit, la lente nuit.

— Allons, mes chers enfants, conseille Oréus qui survient, ne vous enivrez pas de votre souffrance. Il y a danger à rester ici.

Et comme les femmes ne bougent pas :

— Nous, les hommes, donnons l'exemple ! venez. Nous avons le devoir de répondre au désir de notre grand ami qui nous sauve et qui vous prie de retourner sur le pont.

Et il s'éloigne, soutenu par Oréa, suivi d'Hellas, d'Hermos et des artistes silencieux.

— Regardez, interrompt Xanthès resté le dernier. Une lumière, une lumière !... Là-bas... derrière les ailes brisées du Sphinx. Il y a de la vie ; il y a des vivants !

Tous se retournent, troublés et tremblants, cherchant la lueur que Xanthès leur montre du doigt.

— Il a raison ! s'exclame Asmonia. Quelque chose s'éveille ; quelqu'un nous appelle.

Mais Hermos, doucement :

— Une lueur, en effet. Mais la lueur d'une étoile. Voyez : elle monte au-dessus d'Atlantis...

— Grâce aux dieux ! fait Xanthès, il reste encore des lumières dans le ciel !

— Les étoiles, du moins, resplendiront toujours ! murmure Hellas avec mélancolie.

— Et pas même ! conclut Oréus.

Et, sur ces mots vertigineux, les Atlantes pensifs, sans même contempler la lune qui se lève, s'en reviennent un à un vers le pont illuminé de lanternes aux vives couleurs. Lourds de tristesse, ils traînent le pas. Au-dessus d'eux, cependant, retentit une voix puissante dont l'accent chaud les réconforte comme un appel joyeux venu de la vie :

— Ohé ! Ohé ! chers compagnons !

Les têtes se lèvent, les yeux cherchent.

— Gaouran ! explique Oréa. Il veille sur nous...

La voix reprend, plus forte encore :

— Mes amis, mes chers amis...

Grand silence. Tout le monde s'arrête. Alors, mettant ses mains en porte-voix contre sa bouche, le Basconien annonce aux Atlantes ranimés :

— Réjouissez-vous et dormez en paix : nous aurons demain une belle aurore !

Et, poussé par un vent de poupe, le vaisseau va gaillardement.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

Avril 2025

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BrussLimat, Jean-Marc, YvetteT, Louise, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.